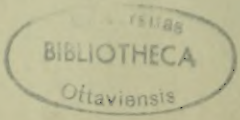
U d'/of OTTAWA
39003002453370

JAN 23 1968
les 7 vol.



Maison pour Dames

DU MÊME AUTEUR

La Petite Classe (Épuisé).

Propos d'Ames simples.

Monsieur de Bougrelon.

Fards et Poisons.

Histoires de Masques (Épuisé).

Poussières de Paris (Épuisé).

Monsieur de Phocas.

Le Vice errant.

Princesses d'ivoire et d'ivresse.

L'École des vieilles femmes.

Madame Monpalou.

L'Aryenne.

Théâtre (1 vol.).

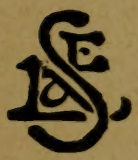
Prochainement :

Hélie, garçon d'hôtel.

JEAN LORRAIN

Maison pour Dames

DIXIÈME ÉDITION



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1908
Tous droits réservés.

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

DOUZE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE

(*Numérotés de 1 à 12*)

PQ
2235
.D93 M3
1908

Maison pour Dames

I

LAURÉATE

Quand Mme Emma Farnier, la femme de M. Emile Farnier, conservateur des hypothèques d'Avignon, lut dans le *Laurier d'Or*, la Revue d'Art féministe de la rue de la Paix, que le premier prix de poésie du concours ouvert par le *Laurier* était échu à Florise d'Ellebreuse, Mme Farnier poussa un cri et le numéro de la Revue lui tomba des mains. Elle demeura un moment figée au milieu de son fauteuil, les pupilles agrandies, hallucinée, puis, se reprenant peu à peu, elle promenait un lent regard sur le modeste salon, au mobilier médiocre, où elle était assise ; et des fauteuils Louis XV, tendus de satin cerise, et du guéridon recouvert d'un tapis de

velours rouge égayé de bandes de tapisseries ouvrées de sa main, ses beaux yeux tristes allaient se poser dans le jardinet planté de buis taillé et de pins parasols, qui était la seule joie de la maison.

Une palissade verte le coupait en deux. Le vert déteint par la pluie et rongé par le soleil avait tourné au bleu glauque. Durant les heures vides de la journée, la jeune femme clignait souvent des paupières, s'efforçant à l'hypnose et essayant, à force de volonté, de retrouver dans le moutonnement immobile de la palissade bleue, l'azur remueur de la Méditerranée. Mme Farnier avait été élevée à Toulon ; après quatre ans de mariage, la nostalgie de la rade et du port, le regret des promontoires découpés de la baie l'obsédaient encore et la jeune femme oisive et sentimentale avait tout le temps de rêver : le ménage Farnier n'avait pas d'enfants.

Mais son extase hypnotisée sur le bois déteint de la palissade était brusquement interrompue par les apparitions de têtes coiffées

de casquettes ou de chapeaux melons, des têtes bourgeoises et insignifiantes roulant, comme des boules sur une piste, au-dessus de la clôture du jardin. C'étaient tout simplement des Avignonnais ou des gens des environs se rendant au bureau des hypothèques, et la jeune femme, avec un soupir, reprenait quelque ouvrage de broderie ou, le plus souvent, une des brochures éparses sur les meubles du salon.

Florise d'Ellebreuse, le premier prix de poésies du concours du *Laurier d'Or*, Florise d'Ellebreuse ! Elle répétait et balbutiait machinalement ce nom. Une grande émotion la pénétrait toute, en même temps qu'une stupeur. Ainsi, elle était la lauréate déclarée du concours du *Laurier*, car Florise d'Ellebreuse, c'était elle, Mme Farnier, la petite Emma Claverie des Dames bleues d'Aix-en-Provence, la troisième fille du commandant de frégate Adalbert Claverie, retraité à Toulon ! Elle n'en croyait pas ses yeux, c'était pourtant bien son pseudonyme.

Ce *Florise d'Ellebreuse* imprimé fulgurait à ses yeux comme un feu d'artifice ; les noms des autres lauréates primées suivaient, mais son nom ouvrait la liste. L'article consacré aux poétesses annonçait la publication, dans le prochain numéro, des poésies couronnées ; il en donnait même les titres : le *Laurier d'Or* priait aussi les lauréates de faire connaître leurs véritables noms et leurs adresses et de vouloir bien y joindre leurs photographies, qui seraient publiées dans un numéro suivant : une fête serait donnée dans les bureaux du *Laurier d'Or* en l'honneur des trois premiers prix.

Si la lauréate hors concours habitait la province, une somme de mille francs était mise à sa disposition pour ses frais de voyage et d'hôtel ; et *Sous les Lauriers roses*, la poésie de Florise d'Ellebreuse, était déclarée hors concours.

Mme Farnier eut un éblouissement.

Tant de gloire l'enivrait, la fascinait et l'accablait en même temps qu'une chose la

gênait. Mme Farnier n'avait pas confié à son mari l'envoi de sa poésie au *Laurier d'Or*; elle avait fait la chose à l'insu d'Émile. Le conservateur des hypothèques n'ignorait pas que sa femme taquinât la muse ; il n'y voyait aucun mal, bien qu'il eût préféré voir Mme Farnier surveiller un peu plus la cuisinière et s'occuper plus strictement du train de la maison. Le temps qu'elle consacrait à tresser des rythmes et des rimes, elle eût certes pu l'employer plus utilement aux raccommodages du linge et à la confection de confitures de saison ; c'était un travers de jeune fille qu'il tolérait chez Emma. Il la préférait studieuse et absorbée par ses chimères, qu'affolée de toilettes et préoccupée de flirts secrets et de rencontres fortuites avec les officiers de la garnison ; la haute intellectualité d'Emma lui était une garantie de sa moralité ; une Muse ne déchoit pas, et puis M. Farnier n'était pas fâché d'avoir à lui une femme supérieure et, quand au café de la Préfecture, M. Maton, le Receveur des con-

tributions, qui avait fait son droit à Paris et fréquenté des poètes, l'accablait de l'étalage de ses connaissances littéraires, encouragé par M. Colliveau, capitaine de gendarmerie en retraite, qui partageait ses loisirs entre la tapisserie au métier et de laborieux acrostiches publiés à la quatrième page du *Progrès d'Avignon*, le Conservateur des hypothèques réprimait un fin sourire en songeant *in petto* : « J'ai mieux chez moi » ; non qu'il comprît grand'chose aux élucubrations de sa femme, mais un espèce de flair et un certain bon sens lui avaient révélé son talent. Mais il se gardait bien d'en souffler mot à quiconque : une femme auteur, en province, eût couvert son mari de ridicule et le fonctionnaire déconsidéré en aurait vu certainement retarder son avancement.

C'était à tout cela que songeait Mme Emma Farnier, car elle n'était point sotte, et puis une chose aussi retardait ses aveux : elle n'avait pas communiqué la pièce couronnée à Émile, et la poésie, dont elle se récitait men-

talement chaque vers, lui apparaissait maintenant d'une exaltation peut-être un peu bien passionnée pour la femme d'un fonctionnaire et surtout pour l'opinion d'Avignon.

Si elle livrait son incognito, qu'en penserait la société de la ville : elle se voyait déjà toisée de haut à la sortie de la Grand'Messe.

Et pourtant, tant de gloire entrevue l'exaltait ! son nom proclamé à tous les coins de Paris, que dis-je, de la France, et même de l'Europe, plus loin encore ! (le *Laurier* était lu jusqu'en Amérique ; c'était le premier journal féministe de ce temps ; il régnait inexorablement sur une époque uniquement préoccupée et affolée de la femme) ; et puis sa photographie publiée dans la Revue et certainement reproduite dans d'autres journaux ; la fête donnée en son honneur ; la bourse de voyage mise à sa disposition ; son volume de vers édité enfin, car les éditeurs allaient accourir vers la première poétesse de l'année, sinon de ce siècle ! Elle ne pouvait pourtant pas sacrifier son avenir, sa jeunesse,

à l'esprit étroit d'une petite ville provençale. Elle en ferait part à son mari, elle dirait tout à Emile : elle ne put pourtant prendre le parti de le faire avant trois jours. Ce délai passé, elle ne pouvait plus attendre, le *Laurier d'Or* paraissait toutes les quinzaines et il y avait déjà cinq jours de perdus.

Ce soir-là, elle soignait particulièrement le menu, surveillait elle-même l'aïoli et les choux-fleurs au fromage dont Émile était particulièrement friand, et, après le dîner, voyant son seigneur et maître épanoui par une digestion heureuse, les yeux humides et comme frisés par une pointe de Château du Pape (elle avait su le verser à propos), elle se penchait sur son fauteuil et lui mettait la Revue entre les mains. Le fonctionnaire parcourait vaguement la liste des lauréates. « Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? disait M. Farnier à sa femme. — Mais Florise d'Ellebreuse, c'est moi ! — Tu dis ! — Mais oui, c'est moi, j'ai remporté le premier prix du *Laurier d'Or*. — Comment,

Florise d'Ellebreuse, c'est toi, mais tu ne m'en avais rien dit ! Florise !! mais tu veux donc nous compromettre à jamais, petite malheureuse ! »

Emma Farnier tournait froidement la page et indiquait du doigt au fonctionnaire la requête du *Laurier*, demandant le nom, l'adresse et la photographie des lauréates ; l'annonce de la fête qui serait donnée en leur honneur et tous les avantages attachés à la gloire des palmes.

Tant de grandeur oppressait Émile, des petites gouttes de sueur perlaient à la racine de ses cheveux. « Ton nom, mon nom imprimé dans les feuilles ! ta photographie publiée ! balbutiait-il en épongeant un front moîte, toi, figurant dans une fête de journal avec des actrices et des créatures, mais tu veux me faire perdre ma situation, non, non, non, ça, jamais ! » La promesse de la bourse de voyage et les mille francs mis à la disposition de la lauréate de province coupaient court à ce flux de paroles ; M. Farnier reprenait la Revue

pour relire l'article. *Sous les Lauriers roses* était bien hors concours, les mille francs du *Laurier d'Or* étaient bien dévolus à sa femme.

M. Farnier n'avait été que deux fois à Paris. De brefs passages, pendant lesquels, descendu chez des parents âgés, il avait à peine vu la capitale ; et Paris nocturne l'attirait, le fascinait comme toutes les phalènes de province. Mme Farnier n'avait jamais été, elle, plus loin que Dijon où, trois fois par an, elle allait cultiver la mémoire d'une vieille tante à héritage. Ce voyage à Paris demandait réflexion.

« Ça te ferait bien plaisir ? » disait-il à sa femme. Emma s'était assise sur ses genoux ; elle avait passé un bras autour du cou d'Émile et, les yeux câlins, la voix enfantine : « Tu le demandes ! » et elle se blottissait, confuse, dans le gilet de son mari.

« Nous y réfléchirons donc ! » et, avec une petite tape sur la joue duveteuse et rose de la jeune femme : « Grande gosse, va ! » et il la repoussait doucement. « Mais cette poésie,

Sous les Lauriers roses, je ne la connais pas, moi! — Ah ! quelle cachotière tu fais! des Revues publient de toi des vers que j'ignore ! peut-on les connaître ? » C'était là, la pilule amère. « Mais oui, rien de plus facile, faisait innocemment la jeune femme ; mais ils sont dans ma chambre. Viens avec moi, nous serons mieux là-haut. — Nous étions si bien là. — Mais non, mais non, nous serons tout montés. » Émile obtempérait au désir d'Emma ; la jeune femme savait ce qu'elle faisait ; au premier, un feu clair pétillait dans la cheminée, des fleurs fraîches en décoraient les vases, Mme Farnier installait son mari dans un fauteuil, les pieds sur les chenets, puis elle allait à son secrétaire, en ouvrait la tablette, y prenait un manuscrit, et, baisant son mari sur la bouche : « Lisez, monsieur ! »

M. Farnier se recueillait. Les huit premiers vers étaient consacrés au décor, mais, au neuvième, le conservateur du bureau des hypothèques fronçait brusquement le sourcil. M. Farnier ne soupçonnait pas à sa femme

une âme si passionnée, tant de chaleur inattendue l'effarait, sous des lauriers roses, *thyrses gonflés de sève et raidis de désir*,

> Eunice, la dryade aux bras sveltes et souples
> A la croupe amoureuse et brûlante...

guettait au passage le retour du pâtre Alexis, le plus beau des bergers. Un soir d'orage, lourd d'effluves et d'émanations troublantes, opprimait le paysage ; un crépuscule tragique enflammait l'horizon, et des nuées d'un déchirant lyrisme, des nuées de pourpre et de braise s'y effondraient dans un désordre de lit nuptial dévasté par l'ardeur de deux jeunes époux. L'âme d'Eunice était à la hauteur de ce décor emphatique. La dryade haletait, écrasant en vain sa gorge dans la fraîcheur de l'herbe, les mains égarées aux rondeurs de ses flancs. Vénus, tout entière, la dévorait et, dans une langue hyperbolique, mais au verbe superbe, retentissant et meublé des plus chaudes images, la dryade exhalait son âme et son désir sauvage vers la jeunesse et

la force virile du beau berger. La sueur avait reparu en lourdes gouttes sur le front de M. Farnier; un voile venait de se déchirer devant lui; il avait le vertige d'un homme se réveillant soudain au bord d'un précipice; il n'en revenait pas. Comment! c'était cette petite femme de tempérament plutôt froid et aux larges prunelles candides, qui avait commis ces vers tumultueux! M. Farnier se mouchait bruyamment et continuait sa lecture.

Les vers qui suivaient n'avaient rien pour l'enchanter. Ils étaient consacrés à la gloire physique d'Alexis.

Depuis seize ans qu'il court les grands bois au réveil,
Sa bouche épaisse a pris l'âpre saveur des mûres,
Et ses lourds cheveux roux, l'or vivant du soleil.
Quoique mâle et viril, il a la lèvre imberbe,
Et l'Égipan guetteur craint son regard superbe,
S'indignant au contact des regards étrangers.
Car Alexis est chaste en dépit des bergers,
Et malgré leurs présents de fruits et de feuillages,
Garde encor son parfum de fleur vierge et sauvage.

Le conservateur des hypothèques faisait une grimace; il était noir comme un grillon,

chevelu comme un Mage et poilu comme un ours; plus maigre, avec cela, qu'un échalas. Il était évident qu'en évoquant la nudité imberbe et savoureuse de ce jeune éphèbe roux, Mme Farnier n'avait pas songé à lui. La découverte était plutôt pénible : Émile regardait Emma, la jeune femme attachait sur lui la candeur de deux yeux de violette ; elle était sûrement inconsciente. M. Farnier reprenait sa lecture. Le dithyrambe sur la splendeur de chair et les beautés secrètes d'Alexis se poursuivait pendant dix vers, puis c'était l'entrée en scène du beau pâtre, mais porté sur une civière par des bûcherons de la forêt. Comme Adonis, Alexis venait d'être blessé à l'aine par un sanglier; sa nudité blessée saignait dans la pourpre du soleil couchant et le désespoir d'Eunice devenait le prétexte à d'admirables strophes.

La deuxième partie de : *Sous les Lauriers roses* (car le poème se divisait en deux) charmait par son contraste. C'était la rencontre, à l'aurore, d'Eunice et d'Alexis Leguéri:

désir du jeune homme s'était éveillé pendant sa convalescence, et, devant ce désir la nymphe devenait tout à coup tremblante et chaste ; elle s'épeurait de ses baisers, repoussait son étreinte. Hardie et provocante dans le désir, avec l'amour la pudeur lui était venue ; la psychologie de ce revirement était très imprévue, très raffinée et très femme, et la poésie s'achevait dans une atmosphère de tendresse émue et d'inattendue douceur. Les *Lauriers roses*, éclatants au début comme un incendie, avaient des frissons argentés d'oliviers dans une aube plus pâle qu'un lever de lune.

M. Farnier était, malgré lui, pénétré. Il n'en fermait pas moins le manuscrit d'un coup sec et, d'une voix un peu brève : « Je ne vous savais pas ce talent, ma chère... C'est tout réfléchi, je ne vous laisserai jamais publier votre vrai nom, et nous n'irons pas à Paris. — Comment, mon ami ! — En vérité, vous êtes inconsciente ! La portée des mots vous échappe et vous ne comprenez pas ce

que vous écrivez, alors ; mais c'est de l'hystérie, de la pure hystérie ; relisez ce passage, vous désirez publiquement cet Alexis... Avec le physique que vous lui prêtez, c'est un adultère mental ! Est-ce que j'ai l'âge de ce godelureau, ses cheveux roux et sa nudité de jeune athlète ? mais je serais montré du doigt, si l'on vous savait l'auteur de ces vers ; mais vous m'y faites publiquement cocu ! » La jeune femme avait un soubresaut de tout le corps : « Oh ! mon ami, mais c'est de la pure imagination, Émile ! — Je l'espère bien, mais l'intention n'en demeure pas moins coupable. En casuistique, c'est le péché de délectation morose ; il est classé et prévu. J'ai été élevé chez les Pères... — Mais, Émile, je vous jure... — Ne jurez rien ! Et puis, un point à éclaircir : Où avez-vous vu de jeunes éphèbes roux, pour les dépeindre avec cette chaleur et cette exactitude ? il y a là dedans des détails qui vous compromettent. — Mais, mon ami, j'ai lu Théocrite, Homère, les poètes grecs, Virgile. — Oh ! alors. — Et les

chansons de Bilitis. — Et où celà, grand Dieu ? » La jeune femme baissait ses longues paupières : « Mais, à la bibliothèque de la ville. — Où vous alliez, soi-disant, pour copier des recettes de cuisine dans les livres des Bénédictins ! Déjà dissimulée ! oh ! le poison de la littérature !... Et les chansons de Bilitis ! vous les avez trouvées à la bibliothèque ? — Non, je les ai achetées à celle du chemin de fer. » Émile levait les deux bras au plafond : « Alors, mon ami ? insistait la jeune femme. — Alors, nous allons dormir, nous réfléchirons en dormant. La nuit porte conseil. »

La nuit porta-t-elle vraiment conseil, ou Mme Farnier trouva-t-elle pour Émile les pudeurs frissonnées et les caresses ardentes d'Eunice pour Alexis ?... Mais, le lendemain, le Conservateur des hypothèques se réveillait adouci, ébranlé dans sa résolution. Le soir, le menu était encore plus soigné et l'atmosphère de la chambre à coucher plus enveloppante encore, plus intime et

plus nuptiale... Que fut la nuit ? Mais il est certain que, le surlendemain, la volonté de M. Farnier faiblissait. A la troisième aurore, Emma Farnier avait gagné sa cause. Il avait été décidé sur l'oreiller que : le *Laurier d'Or* serait informé du véritable nom et de la personnalité de Florise d'Ellébreuse, mais on n'enverrait pas de photographie et on ne paraîtrait pas à la fête donnée dans les salons de la Revue. Du coup le voyage à Paris, qui, dès le premier jour, avait fait hésiter les scrupules du fonctionnaire, était tombé dans l'eau.

La lettre d'Emma à la direction du *Laurier d'Or* partait le matin même à dix heures.

II

M. DE FARENBOURG

Le lendemain, un télégramme tombait au milieu du déjeuner, effarant à la fois Emma et Émile. Il était de la direction du *Laurier d'Or* et adressé à Madame ; la réponse était payée. Télégramme laconique : « M. Émile Farnier n'a-t-il pas fait ses études au lycée de Toulouse ? N'y était-il pas de 1882 à 1888, et en même temps qu'un élève appelé Oscar De Mongey ? On serait reconnaissant à Mme Farnier d'un prompt renseignement. » Et c'était signé, *le Laurier*. La jeune femme tendait le papier bleu à son mari : « Mais, oui, parfaitement, c'était bien moi, les années 84, 85, 86, 87, 88, ma sixième, ma cinquième, ma quatrième, ma troisième et ma seconde ; j'ai fait ma rhétorique et ma philosophie chez

les Pères, à Marseille ! Ce bon Oscar ! si je m'en souviens ! Mais en quoi cela peut-il intéresser la direction du *Laurier ?* — Tu vois que ça l'intéresse pourtant, ils demandent une réponse. — Réponds ! » Un scrupule prenait le fonctionnaire : « Que vont-ils penser au télégraphe ; ces dépêches échangées entre toi et la direction d'une Revue ? — Bah ! est-ce qu'ils connaissent ici le *Laurier d'Or* ; et puis, le connaîtraient-ils, je n'en ai pas moins reçu le télégramme. Le coup est porté. »

Mme Farnier avait de la logique ; le Conservateur des hypothèques portait lui-même la réponse au télégraphe de la gare.

Le lendemain, M. Farnier recevait par le premier courrier une lettre du *Laurier d'Or* adressée à lui-même. Le Conservateur des hypothèques eut un éblouissement : le directeur de la Revue, M. de Farenbourg, l'y tutoyait : « Comment, c'était lui, ce vieil Émile, ce vieux Labadens du lycée de Toulouse, l'heureux seigneur et maître de la femme charmante qui signait

Florise d'Ellébreuse ? Mais il était né coiffé et n'appréciait pas son bonheur ! Mme Farnier avait du génie ; et il s'y connaissait, en poétesses ; il venait de lire plus de trois mille manuscrits. Il était tous les jours assiégé par plus de dix belles dames en mal de placer leurs élucubrations. Si Florise d'Ellébreuse, que nul n'avait recommandée à son attention, avait été déclarée lauréate hors concours, c'est que la signataire de *Sous les Lauriers roses* joignait à l'imagination la plus ardente et la plus personnelle un sens inné de la nature et une conception du monde païen la plus imprévue chez une aussi jeune femme, car Mme Farnier était jeune, cela se devinait à la hardiesse de ses métaphores comme à la fraîcheur de ses images et à la passion de son verbe... » Et le dithyrambe continuait pendant dix lignes. Il s'achevait dans des félicitations hyperboliques, adressées tant au mari qu'à la femme, mais s'aiguisait en fins reproches. La décision de Mme Farnier, qu'on devinait dictée par son

mari, son refus d'envoi de photographie ; son refus, plus grave encore, de paraître à la fête du *Laurier* donnée en son honneur, tout cela désolait et désorientait la rédaction du *Laurier ;* pis, une sourde irritation grondait dans les bureaux de la Revue contre ce mari intransigeant. Ce cher Émile était donc devenu un bourreau ? « Tu n'as pas le droit, disait la lettre devenue familière, tu n'as pas le droit, mon vieux, d'étouffer un génie naissant et de sacrifier, à une jalousie stupide, à des préjugés bourgeois, à pis peut-être, la carrière et la gloire d'un être marqué par les dieux. Ton véto est un sacrilège ; c'est tout un avenir que tu brises ! En t'opposant à la venue de Mme Farnier à Paris, c'est l'arrêt de mort de Florise d'Ellébreuse que tu signes ; tu écrases un fruit dans son germe, tu incendies une moisson en herbe et tu éteins une étoile ; tu n'es qu'un odieux philistin. »

Émile Farnier, qui lisait, pour la première fois, la prose de M. de Farenbourg, trouvait le directeur du *Laurier d'Or* malappris et fami-

lier; une sueur avait reparu sur son front. Emma, qui déchiffrait la lettre par-dessus l'épaule de son mari, buvait du lait et du miel. L'explication du tutoiement et de la familiarité arrivait enfin: M. de Farenbourg n'était autre qu'Oscar De Mongey, le De Mongey du lycée de Toulouse, ce cancre. Ce mauvais élève d'Oscar, le dernier à toutes les compositions, était devenu le directeur de la Revue la plus littéraire de Paris ; ses jugements faisaient loi, de Farenbourg lançait les réputations, inventait les talents et découvrait les étoiles. Le *Laurier d'Or* proclamait les gloires, décernait les couronnes et disposait des palmes ; le *Laurier d'Or* avait l'oreille du Ministère et un pied à l'Académie, et il était, de par le génie de Florise d'Ellébreuse et de par le hasard d'une enfance commune, attaché tout entier à l'avenir de Mme Farnier !

Émile respirait. La lettre se terminait en objurguant et suppliant M. Farnier de ne pas différer d'un jour le voyage de Florise d'Ellébreuse à Paris. M. de Farenbourg était dis-

posé à tous les sacrifices pour lancer un génie qu'il avait découvert. Ce cher Émile n'avait qu'à accompagner sa femme ; il obtiendrait bien un congé d'un mois ; il fallait trois ou quatre semaines, pas plus, pour imposer Florise d'Ellébreuse à Paris. M. de Farenbourg comptait sur le ménage à la fin de la semaine ; il réclamait à Mme Farnier sa photographie pour son prochain numéro, une ou deux poses autant que possible (il choisirait), photographie en robe décolletée naturellement ; les épaules et la gorge d'une jeune femme impressionnaient toujours favorablement le public.

Émile et Emma échangeaient un regard consterné. Mme Farnier ne possédait pas de photographie en robe décolletée et puis, en eût-elle possédée, jamais, au grand jamais, autant pour la carrière d'Émile que pour l'opinion des Avignonnais, elle n'aurait consenti à être publiée ainsi dans une revue illustrée !

Les mille francs de bourse de voyage étaient, naturellement, à leur disposition, et, en cas

de faux-frais supplémentaires, le *Laurier d'Or* était là. M. Farnier n'avait pas à s'en préoccuper, la caisse de la Revue leur était ouverte ; le *Laurier* se rembourserait sur la copie de Florise, car M. de Farenbourg, dès le lancement de la jeune femme et sa présentation à la société parisienne, comptait bien commander un roman à Mme Farnier.

Les deux époux se regardaient, pris à la fois d'une envie de rire et de pleurer. C'était la gloire et c'était la fortune ; leur joie se figeait dans une stupeur, puis, tout à coup, ils tombaient dans les bras l'un de l'autre.

Dans la journée, le Conservateur des hypothèques répondait la lettre qu'il fallait ; il l'avait écrite sous la dictée de sa femme. Le ménage Farnier irait donc à Paris, le temps de demander le congé que monsieur se faisait fort d'obtenir, il y avait droit depuis deux ans ; ils débarqueraient à la rédaction du *Laurier d'Or*.

Florise d'Ellébreuse n'avait pas de photographie en robe décolletée et envoyait à M. de Farenbourg la seule qu'elle crût digne

du *Laurier* ; le surlendemain, une lettre amicale de ce cher Oscar remerciait Mme Farnier de son envoi, mais il lui déclarait qu'il n'avait rien pu faire de sa photographie. Ça n'avait, d'ailleurs, aucune importance. Le prochain numéro du *Laurier* publierait les portraits des neuf autres lauréates du concours ; M. de Farenbourg aimait autant que celui de Florise d'Ellébreuse n'y figurât pas ; il lui consacrerait un numéro spécial. Le prochain numéro contiendrait seulement sa poésie avec un commentaire qui exciterait d'autant plus la curiosité ; mais Oscar De Mongey suppliait instamment Mme Farnier de se faire photographier au plus vite. Si elle répugnait à être reproduite épaules nues, ne pouvait-elle se faire photographier dans quelque costume pittoresque, drapée à l'antique dans un décor de plein air, bois d'oliviers ou ruines historiques, une de ces ruines qui abondent à Avignon. C'était une chance pour Florise d'Ellébreuse d'habiter la ville des Papes, elle trouverait sûrement dans

l'ancienne Chartreuse de Villeneuve un cadre romantique où encadrer sa beauté.

Pour mieux renseigner la jeune femme sur ce qu'il désirait d'elle, M. de Farenbourg lui envoyait un numéro du *Laurier*, déjà vieux d'un an, où une jeune poétesse était portraiturée selon l'esthétique la plus propre à enthousiasmer l'opinion.

Le ménage dépliait avidement le numéro ; il trouvait de suite la page intéressante ; on l'avait, d'ailleurs, marquée au crayon bleu. Une jeune femme s'y étalait, couchée sur une stèle de marbre ombragée de lourds feuillages d'eucalyptus. Enroulée dans une étroite draperie orientale, un bout d'épaule nue émergeant des broderies de l'étoffe ; la poétesse, une face prognate aux yeux largement ouverts sous un front couronné de chèvrefeuille, se cambrait dans la gaine de soie qui la moulait. Deux vers en exergue donnaient la psychologie du portrait :

Mon âme vous regarde à travers mes yeux doux,
Sauvagement et sans pitié, comme une louve.

M. et Mme Farnier échangeaient une fois de plus un regard navré : « Vraiment, ce cher Oscar en demande trop ! » concluait M. Farnier. Mme Farnier était de son avis : il n'était pas possible de traverser Avignon, même en voiture, dans un pareil costume et d'aller poser ainsi dans n'importe quel coin de Villeneuve. En pleine solitude on eût ameuté la ville, et puis, à quel photographe se confier ? Le lendemain, on eût été montré au doigt. — « Il n'y faut pas penser, concluait la jeune femme, nous emporterons notre album de photographies à Paris ; l'important est d'y partir le plus tôt. Ici on est épié, surveillé, sans liberté aucune. » Emma parlait d'or, Émile se rangeait à son avis. Le congé de M. Farnier arrivait justement le soir. Au dîner, on arrêtait le départ pour le surlendemain. — « Oui, le plus tôt sera le mieux, proclamait Florise impatiente ; je commanderai mes robes là-bas. — Comment, des robes ! mais tu en as déjà..... — Mes robes d'ici, à Paris, ripostait la jeune femme, mais je

serais ridicule! Qu'est-ce que cela te fait, puisqu'un crédit m'est ouvert au *Laurier d'Or !* Une lauréate hors concours ne s'habille pas comme une bourgeoise d'Avignon ! » Il n'y avait rien à dire. M. Farnier, le front soudain assombri, humait dans l'air l'odeur de vagues désastres.

Pendant deux jours, une bousculade de malles ébranlait du grenier à la cave le calme logis de la rue Vice-Légat. La vieille cuisinière ne reconnaissait plus madame; une femme de journée avait été requise pour l'aider à boucler les valises. Au bureau, monsieur gourmandait les deux scribes, une fièvre emplissait la maison.

Et puis ce fut le départ. L'omnibus de l'hôtel Crillon venait prendre les bagages, leur quantité était telle qu'on eût pu croire à un déménagement. Le ménage se rendait à la gare à pied ; en chemin, il rencontrait le facteur qui lui remettait une lettre et le dernier numéro de quinzaine, celui paru l'avant-veille.

A peine dans le train, Emma dépliait la Revue avidement. Le numéro contenait le portrait des neuf premières lauréates : les cinq premières couronnées, en première page ; les quatre autres, au verso. Un blanc au milieu de la série marquait la place de sa photographie absente. Un loup de velours noir ouvrait ses yeux vides à l'endroit même où aurait dû sourire son visage. Sous le loup, s'étalait son nom : Florise d'Ellébreuse, hors concours. Trois points d'interrogation en soulignaient l'énigme. M. de Farenbourg avait bien fait les choses. Son poème *Sous les Lauriers roses* et son portrait étaient annoncés pour le prochain numéro ; une brève notice informait le public que le pseudonyme de Florise d'Ellébreuse cachait une jeune femme charmante, mariée à un fonctionnaire du Midi, et occupant, dans le monde officiel, une haute situation ; des raisons personnelles empêchaient jusqu'ici la poétesse de trahir son incognito, mais le *Laurier d'Or* se faisait fort de triompher de ses scru-

pules et, dans quinze jours, révélerait à ses lecteurs un nom qu'ils connaissaient déjà. — « Je n'aurais jamais cru Oscar aussi fort, faisait M. Farnier en parcourant le numéro, il a tiré parti même de nos hésitations, quel bluff ! » Mais, du coup, ils étaient engagés.

Mme Farniers'applaudissait maintenant de ne pas avoir eu de photographie convenable ; elle s'applaudissait surtout de ne pas figurer dans la galerie des autres lauréates, dont la plupart déjà mûres, exhibaient, jusqu'aux dernières limites de l'impudeur, des opulences de gorges qu'il eût été de bon goût de voiler ; mais la préciosité des attitudes, l'extravagance des coiffures, la prétention des joailleries étalées, marquaient ces femmes de l'indélébile sceau de la littérature ; la majorité des candidates était grasses et déshabillées à la grecque ; les maigres, ennuagées de gazes et de tulles, affectaient une simplicité voulue. L'une d'elles, Corisandre de Sénancourt, avait une libellule posée sur l'épaule. Florise d'Ellébreuse trouvait que les vers de ces

dames ressemblaient à leurs portraits. Elle n'avait même pas ouvert la lettre de son directeur, elle la donnait à Émile et s'assoupissait dans l'angle du compartiment. Le rapide de Paris emportait ses rêves.

A Avignon, le brusque départ du ménage était vivement commenté; ce congé d'un mois au Conservateur des hypothèques passionnait l'opinion : Qu'allaient-ils faire à Paris? On interrogeait la vieille cuisinière; elle avait bien surpris des conversations? De propos en propos, on concluait que Mme Farnier avait un engagement au théâtre et allait débuter sur une scène du boulevard.

Le rapide les mettait à neuf heures du matin, en gare. M. de Farenbourg leur avait lui-même indiqué un hôtel; leurs deux chambres y avaient été retenues. C'était un vieil hôtel de province, situé en plein faubourg Saint-Germain, entre la rue du Bac et la rue Bonaparte, au coin d'une des petites voies débou-

chant sur le quai. Maison de prix abordable et de toute tranquillité. M. de Farenbourg leur avait bien recommandé de ne donner leur adresse à personne ; ils auraient été assiégés de l'aube au soir par les reporters à court de copie et n'auraient plus une minute à eux. M. de Farenbourg ne se souciait pas de voir les autres journaux accaparer sa muse et son étoile. L'hôtel avait été choisi sans téléphone, c'était une garantie de plus, Mme Farnier y serait moins dépaysée que dans quelque Palace moderne bourdonnant de continuelles allées et venues et de sonneries perpétuelles. Dans sa lettre, le rédacteur du *Laurier d'Or* conseillait à la jeune femme de se reposer tranquillement toute la journée ; il passerait vers les cinq heures lui présenter ses hommages. Florise d'Ellébreuse défaisait donc méthodiquement ses malles ; l'hôtel Florian la ravissait. La chambre haute et claire toute en boiseries de l'autre siècle, ouvrait deux fenêtres sur la grisaille des toits du Louvre et le mouvement des quais. La

jeune femme ne pouvait détacher ses yeux du lit ardoisé de la Seine, des bateaux-mouches, des lourds chalands et des balcons ouvragés et dorés de l'emphatique et vieux Palais.

A midi, le portier de l'hôtel remettait un petit bleu à Emma ; M. de Farenbourg s'y désolait de ne pouvoir se présenter à l'hôtel Florian ; ce n'était que partie remise, mais il était débordé d'affaires. Il priait ce bon Émile de vouloir passer à la rédaction du *Laurier d'Or*, rue de la Paix, vers six heures ; ils prendraient langue et M. de Farenbourg donnerait à M. Farnier quelques instructions nécessaires. La gloire de Florise d'Ellébreuse s'organisait.

Émile, très ému, se mettait dès deux heures à sa toilette. Emma était consultée : « Ta jaquette, ta jaquette ! » faisait, à la fin, la jeune femme, et, après avoir noué elle-même la cravate, elle mettait son mari dehors : « Hé, pas de fiacre, vas à pied », insistait-elle, penchée en peignoir sur la rampe de l'escalier : « Tu as une heure à toi, tu as tout le temps, suis les quais, c'est tout près,

juste en face et n'arrive pas avant ! » Mme Emma Farnier était déjà Parisienne.

A huit heures, M. Farnier rentrait, ravi ; il trouvait Emma à table. M. de Farenbourg avait été charmant, il ne l'avait fait attendre que cinquante-cinq minutes, mais quel accueil ! Ils s'étaient tutoyés simultanément, comme s'ils s'étaient quittés la veille, mais quelle métamorphose ! Jamais lui ne l'aurait reconnu, mais Oscar De Mongey l'avait remis de suite : « Tu n'as pas changé », lui avait-il dit en lui tendant la main.

Ce n'était pas le cas de De Mongey. Il avait trouvé un monsieur chauve au crâne luisant comme une bille d'ivoire, les cheveux ramenés sur les tempes en deux touffes de neige, une face de diplomate entre deux longs favoris en nageoires. Où ce brouillon de De Mongey avait-il trouvé, lui, jadis rougeaud et suant de santé, cette minceur aristocratique, cette pâleur de cire, ce profil de duc et ces allures d'ambassadeur ? Un torse d'écuyer moulé dans une redingote dernier style, un panta-

lon sans un pli et des mains baguées, comme celles d'un dentiste, complétaient le personnage ; dans les plis étoffés d'une cravate de satin olive une perle énorme miroitait d'un fabuleux orient. Si M. de Farenbourg l'avait fait attendre cinquante-cinq minutes, il en avait mis cinq à l'expédier. Il l'avait fait à peine asseoir : « Vous êtes bien arrivés ! Tant mieux ; parlons bien et peu ; je n'ai que quelques minutes à te donner. Mme Farnier va bien ! c'est l'important. Je vous enverrai demain matin mon photographe, elle pourra le recevoir ? — Ton photographe, mais..... — Oh ! pas de questions ! Laisse-moi faire, aucune de vos photographies ne peut convenir. Oh ! je ne les ai pas vues, mais je le sais d'avance. Mon photographe se présentera demain chez vous, à dix heures, avec des albums et des numéros de revues similaires ; il expliquera à ta femme, elle comprendra très bien, elle est très intelligente et maintenant sauve-toi. Excuse-moi, j'ai vingt visiteurs qui m'attendent. Je t'ai fait passer avant ton tour. Mes hommages

chez toi. Et Mme Farnier que j'aurais tant voulu saluer ! et, demain, je ne suis pas libre ! Ah ! ce journal ! Au fait, venez dîner avec moi après-demain. Je vous invite au restaurant ; de là, nous irons au théâtre, j'ai une loge aux Français. Au restaurant, oui, au restaurant, au cabaret, chez moi impossible, Mme de Farenbourg est souffrante. — Ah ! tu es marié ? — Sans doute, tu ne le savais pas ! Chez Paillard, à huit heures et demie, Paillard, Chaussée-d'Antin, répétait-il à M. Farnier ahuri, d'ailleurs, mon auto ira vous prendre. Ce sera plus simple ; nous arriverons après le deuxième acte ; la pièce est mauvaise. » Et il mettait M. Farnier dehors.

Le fonctionnaire traversait une antichambre encombrée de solliciteurs. Il passait, toisé de haut par de grands larbins, immobiles dans des livrées marron relevées d'aiguillettes d'or. Leurs mollets soyeux, leurs culottes courtes, de longues enfilades de salles, emplies de rédacteurs entrevus par des portes à chaque instant refermées et rouvertes, et

une incessante sonnerie de téléphone en imposaient à M. Farnier. L'installation du *Laurier d'Or* était splendide; ses bureaux occupaient tout un second étage de la rue de la Paix, au-dessus d'un grand modiste et au-dessous d'un grand couturier.

M. Farnier rentrait à l'hôtel pénétré d'admiration ; le souvenir de sa visite l'hypnotisait. Il en racontait à Emma toutes les phases. Florise d'Ellébreuse écoutait de haut son mari, et le jugeait vaguement un pauvre homme. Dans tout ce récit elle ne voyait qu'une chose : le photographe viendrait le lendemain. « Dis que je n'ai pas de pressentiments ! disait-elle au Conservateur des hypothèques. Je me suis fait coiffer. Comment me trouves-tu ? hein ? c'est du flair ! » Les lourds cheveux châtain clair de Mme Farnier, ramenés sur le front en bouclettes folles, la casquaient comme d'une conque de métal ; la nuque dégagée affinait son galbe ; les boucles sur le front éveillaient sa physionomie. M. Farnier trouvait sa femme plus blonde, avec un air

vaguement cocotte. Émoustillé par cette nouvelle Emma et peut-être excité par la trépidation du train, à peine au lit, M. Farnier voulait prouver sa tendresse à sa femme ; Mme Farnier le repoussait. Elle craignait pour ses frisures ; le photographe venait le lendemain !

Et ce fut la première journée du ménage à Paris.

III

DEVANT L'OBJECTIF

Le lendemain matin à neuf heures, Mme Farnier était sous les armes. Son premier soin, en se levant, avait été de vérifier le mouvement de ses boucles. Un peignoir, beaucoup trop léger pour la saison, l'enveloppait; on dut faire du feu; M. Farnier le déplora, car on était le quinze avril. Intuitive, la jeune femme avait envoyé son mari acheter une gerbe de lilas, puis elle avait réclamé et obtenu de l'hôtel un vase. Ce feu flambant et les fleurs élégantisaient un peu la banalité de la chambre. Mme Farnier avait mis, puis retiré ses bagues; tant de parures eût été bourgeois. Un coup d'œil à la haute glace tachée de l'appartement la rassurait. Un nuage de veloutine, un soupçon de rouge aux lèvres et une ombre

de kohl entre les cils la rendaient vraiment désirable. La veille, pendant l'absence de son mari, Emma avait sauté en fiacre et avait dévalisé la parfumerie du « Bon Marché ».

A dix heures, le garçon venait avertir que le photographe était en bas au salon, et attendait le bon plaisir de Mme Farnier; il remettait aussi une carte : « Monsieur Robert Evimore, photographe d'art. » — « C'est lui, vas le recevoir, faisait la jeune femme à son mari; tu le feras monter ici. »

M. Farnier s'exécutait.

M. Robert Evimore était un long jeune homme blond, qu'une évidente ressemblance avec le Nazaréen destinait aux carrières artistes. Du Christ il avait les longs yeux bleus cillés de noir, les lourds cheveux ondés et la maigreur transparente. Cette ressemblance était peut-être un peu travaillée, car un savant coup de fer avait certainement divisé sa barbe en deux pointes. Un complet bleu violet moulait sa sveltesse ; une cravate rose saumon éclairait sa pâleur. « Madame

Florise d'Ellébreuse, faisait-il, courbé en deux sur le seuil, je suis envoyé par le *Laurier*... — Je sais, monsieur, daignez donc vous asseoir. » Et la jeune femme poussait un siège ; M. Evimore l'indiquait au chasseur galonné qui l'accompagnait, chargé d'un immense carton ; il allait et venait dans l'appartement, inspectant les boiseries et les hautes fenêtres, cherchant un point de repaire pour sa vision : « Oui, ces fenêtres ! la vue est admirable, le Louvre, la Seine, monologuait-il en arrondissant les doigts ; et puis, contre cette console, en y mettant le vase, avec un faux jour... » Et il déplaçait la gerbe de lilas. Mme Farnier le regardait dans une stupeur : « Oh ! ne vous inquiétez pas, madame, c'est pour ma mise au point, je cherche. Le point de repaire est tout, en photographie. — Vous aller me photographier ici ? — Sans doute. Il faut profiter de cette vue, et puis l'appartement a du style ; c'est très province, très faubourg. » M. Farnier croyait devoir intervenir : « Nous avons apporté toute une série

de photographies, notre album; et, dans notre album... » M. Robert levait la main : « Inutile. Les publications comme le *Laurier d'Or*, *Fémina*, la *Vie heureuse* sont très spéciales; il faut que les photographies reproduites impressionnent et charment le public. C'est notre affaire, une affaire de métier et surtout d'habitude. Oh! ne vous préoccupez de rien; tout mon attirail est en bas, il était inutile de le faire monter ici si l'appartement ne s'y prêtait pas; j'ai tenu à voir, à m'assurer d'avance. Allez, Wilhem! » Le chasseur s'éclipsait. « D'ailleurs, nous en ferons d'autres en plein air. Mme d'Ellébreuse est d'Avignon? — De Toulon, rectifiait M. Farnier, mais nous habitons Avignon. — Toulon, Avignon! s'exclamait le photographe, à merveille! Paysages décoratifs et suggestifs! Toulon! la rade, les promontoirs, le cap Brun, les souvenirs de Bonaparte. Avignon, le château des Papes, le Dôme, Saint-Agricole où Pétrarque rencontra Laure, tout le moyen âge pontifical et religieux! Oh! nous ferons

de très, très belles choses. Oh ! ce ne sera qu'une affaire de superposition. » Emile et Emma échangeaient des regards inquiets. M. Evimore daignait enfin remarquer leur ahurissement : — « Je vous demande pardon, je suis mon idée, sans me préoccuper de... C'est que je cherche à tirer parti de tout ce que je vois et de tout ce que vous me dites. » « Les albums ? » demandait-il au chasseur qui avait reparu, portant un objectif et tout un attirail de photographe.

M. Robert étalait les albums sur la table ; c'étaient des collections de journaux illustrés ; M. et Mme Farnier comprenaient de moins en moins. M. Robert les faisait asseoir à côté de lui, monsieur à droite, madame à gauche : « Nous allons feuilleter ces Revues, ce qui nous évitera un tas d'explications. Ces Illustrés sont tous consacrés à la gloire de la femme, la femme peintre, la femme artiste, la femme sculpteur, la femme auteur. *Fémina* a tenu longtemps le record, le *Laurier d'Or* est en train de le supplanter ; *Fémina* a eu

des trouvailles de génie. Je vais vous les faire admirer et vous comprendrez alors ce que je veux de vous ; car il n'y a pas que les photographies, il y a le texte qui les accompagne, et c'est de la parfaite harmonie du texte et du portrait que naissent l'intérêt et l'imprévu qui passionnent l'opinion. Tenez dans ce numéro, par exemple, cet article intitulé : *Que Font-elles* ? Article consacré à des femmes de lettres célèbres et déjà mûres. Cette belle dame poudrée aux allures de marquise ; Sa Majesté la reine de Roumanie, Carmen Sylva. Que dites-vous de ce texte : *S. M. la Reine de Roumanie, Carmen Sylva... Ecrit en ce moment le livret d'un opéra dont la musique sera composée par le jeune Florizel, un petit musicien de treize ans, dont le talent s'affirme déjà considérable...* Ce petit Florizel est-il assez cour d'Allemagne, principauté des Balkans et XVIIIe siècle ? On dirait une page de la vie de la grande Catherine. Cette femme à figure expressive, coiffée d'un tricorne de cour est Mme Séverine. Il nous importe peu de savoir

qu'elle prépare, à Pierrefonds, un roman populaire. Mme Daniel Lesueur, sur la place Saint-Marc, à Venise, entourée de pigeons, a la banalité d'une carte postale ; la *Force du passé*, le roman qu'elle prépare, perd tout intérêt par le déjà vu du décor. Cette jeune femme, assise sur un banc de jardin avec un joli enfant, debout, appuyé contre elle, nous charme et nous intrigue au contraire par sa touchante attitude ; et puis la discrétion de la réclame : *Madame Gabrielle Réval prépare deux volumes à Aix-les-Bains*. C'est discret comme un bouquet de violettes. » Cette longue femme au visage étroit de Luini, debout contre un massif d'azalées, se recommande surtout par la maëstria de la pose car le texte est insignifiant : *Mme J. Marni prépare une grande féerie, une comédie : les Pacifiques*. M. Robert avait tourné la page : « Voyez au verso. Mme de Peyrebrune nous informe qu'elle passe ses étés à Biarritz et y peint au milieu des rochers. Ce texte égare l'opinion, c'est une femme auteur et non une femme peintre. Il

n'y a donc à retenir dans ces trois pages que la reine de Roumanie et Mme Gabrielle Réval; mais tout cela est approximatif, puisqu'il s'agit de femmes connues et que vous êtes à connaître. C'est de votre passé et de votre présent qu'il faut informer le public. Ces dames appartiennent déjà à l'avenir. Vous saisissez, n'est-ce pas ? »

Le jeune homme avait atteint un autre feuillet de l'album : « Prêtez toute votre attention à ces pages intitulées : *Ménages d'artistes*. Le public est très friand de l'intimité de ses gloires. Je suis très fier de ce numéro, car j'y ai collaboré. J'étais alors attaché à *Fémina*. »

Mme Farnier contemplait de tous ses yeux une longue jeune femme à la physionomie de langueur, debout sur les degrés d'un escalier de jardin. La lourde retombée de sa robe noire, répandue sur les marches, sa minceur et la tristesse de son attitude la désignaient comme une créature d'élite; des mimosas, jaillis on ne sait d'où, l'emprisonnaient d'une mouvante guirlande.

« Mme Edmond Rostand, faisait M. Robert, lisez le texte, il est admirable : — *Mme Edmond Rostand, exquisement poète, s'est faite, maintenant, la Muse exquise de son mari.* Ce joli homme au front de génie, à la tête pensive, est le mari. Son texte est parfait : — *M. Edmond Rostand, toujours insatisfait, recherche les encouragements de Mme Rostand, qui entoure son mari de mille sollicitudes.* C'est la réclame cubique. Ce couple, penché sur un manuscrit, est le ménage Catulle Mendès. Je me suis opposé de toutes mes forces à cette attitude; elle donne au mari, comme à la femme, un caractère trop bourgeois. Le texte vaut la photographie : M. et Mme *Catulle Mendès. — Sont de grands travailleurs. S'ils ne collaborent jamais effectivement au même ouvrage, ils se consultent réciproquement sur tout ce qu'ils font, et l'un n'est véritablement satisfait de sa besogne que si l'autre l'approuve.* Le public n'aime pas les ménages si unis. Cette intimité rappelle, il est vrai, Philémon et Baucis, mais fait songer aussi à

M. et Mme Denis. La photographie et le texte du ménage Dorchain sont un chef-d'œuvre : *M. et Mme Dorchain vivent très simplement parmi de belles œuvres d'art.* Le texte et la photographie sont de moi. Je ne vous parle pas de M. et Mme Henri de Régnier. Tout ce que font ceux-là est si discret que ça ne dépasse pas la rampe. C'est une élégance. »

« — Oh ! mais rien de plus facile, alors, s'exclamait Mme Farnier ; cela va être charmant de nous photographier, Emile et moi ! » M. Robert arrêtait ce bel élan : « Ah ! distinguons, madame, il s'agit, ici, de ménages d'artistes. MM. Rostand, Catulle Mendès, Dorchain, Henri de Régnier sont des poètes, des écrivains connus. M. Farnier est fonctionnaire, sa photographie n'aurait aucune raison d'être, aucune saveur. Ce n'est pas la femme c'est le mari qui fait le ménage d'artistes. Florise d'Ellébreuse a beau être un délicieux poète, son intérieur sera toujours un intérieur bourgeois. Y évoquer la présence de M. Farnier serait dangereux ; M. Far-

nier ne sera jamais que le mari de la Reine. »

Emile trouvait que M. Evimore allait un peu loin ; il se rebiffait : « Oh ! je vous en prie, ne prenez pas ce que je dis au pied de la lettre, s'exclamait M. Robert, j'exagère à dessein pour vous faire comprendre. Il y a mieux que l'harmonie du texte et de la photographie pour surexciter le public, il y a l'antithèse de ce texte avec le personnage que s'imagine l'opinion. Une légende veut les artistes viveurs altérés d'émotions violentes et s'agitant dans le désordre et la passion. On les représente dans des intérieurs d'étude et de calme, la chose est très, très forte... De même pour ce numéro, que je ne fais que vous soumettre, à titre de renseignement : *Artistes parisiennes en vacances. Où vont-elles ?* On croit, généralement, les actrices dépensières, affolées de plaisirs et brûlées dans la vie des ardeurs outrancières qu'elles incarnent au théâtre. Admirez l'antithèse. Cette jeune femme, s'attardant, en large capeline de jardin, au ber-

cement d'un rocking-chair et là, dans l'ombre feuillue d'un parc, s'amusant à câliner un chien, c'est Mme Segond-Weber, l'étoile de l'Odéon, aujourd'hui sociétaire : — *Mme Second-Weber, dans sa propriété, sur les bords de la Marne, se repose des fatigues du théâtre en élevant des bêtes, — des chiens, des oiseaux, des lapins et des poules.* Eh bien, le public est ravi d'apprendre qu'une tragédienne de la valeur de Mme Segond-Weber, au lieu de poignarder et d'empoisonner les gens et de se consumer d'amour, comme Camille, Lucrèce Borgia et Marie Tudor, se consacre, dans la vie réelle, à l'élevage des poules et des lapins. Cette belle personne, campée au pied d'une meule de foin, avec, à la main, un râteau de faneuse, est Mlle Marthe Régnier, à Bois-le-Roi : *Retour de Londres et fixée pour quelques jours à la campagne, elle partage son temps entre l'automobile, l'équitation et le travail des champs.* Rien de bien saillant, comme vous voyez. Le souci du sport gâte un peu ces vacances-là. La photographie du

dessous, trop noire et mal réussie, représente Mlle Berthe Bady à Forges-les-Eaux : *Mlle Berthe Bady se prépare aux fatigues de la saison prochaine, dont elle sera une des étoiles les plus recherchées* (la phrase est maladroite), *en pratiquant des sports un peu rudimentaires, le canot à rames et la promenade à âne.*

« Quant à celle-ci... (M. Robert désignait, allongée dans l'herbe haute d'une prairie, une longue forme blanche enroulée, tirebouchonnée plutôt dans les plis compliqués d'une tunique d'ange ou d'une chemise de nuit de l'espèce d'abat-jour en mousseline, dont s'ombrageait le profil de la femme étendue là, dans un abandon prétentieux et voulu, feignant de lire ou lisant, et Mme Farnier s'étonnait. M. Robert scandait la légende : Mme Georgette Leblanc, a Cruchet-Saint-Siméon. — *Mme Georgette Leblanc unit, dans sa distraction de vacances, la simplicité de la vie rustique aux difficultés de la vie littéraire...* Il eût mieux valu, peut-être, ne pas parler de simplicité, déclarait M. Robert, d'un ton

bref... En somme, la palme de ces pages demeure à Mlle Piérat... *Mlle Piérat, à Bougival emploie ses loisirs à coudre et à broder de délicats ouvrages de lingerie.* Regardez, madame et monsieur. La pose est charmante, d'un naturel exquis, et Mlle Piérat est une des plus jeunes et des plus talentueuses pensionnaires de M. Claretie. Elle a mis dans le mille. Ceci pour vous prouver... — et M. Robert fermait la livraison — que le public est un grand enfant, épris surtout d'imprévu. Il est ravi d'apprendre que ses artistes préférées ont des goûts de petites bourgeoises, mais ce qui le ravit dans une tragédienne et une étoile de comédie, le décevrait en vous. Il exige plus d'envolée de ses poétesses, et nous avons là le modèle du genre ».

Et le photographe atteignait une autre publication.

Il la feuilletait lentement, il y eut un silence : « Ça, c'est le nec plus ultra du genre. On ne peut pas aller plus loin, on ne peut pas faire mieux, et ce n'est pas *Fémina* qui en

tient le record, mais la *Vie heureuse*. Et notez qu'il s'agit d'une poétesse, d'une écrivain comme vous.

« Mme Lucie Delarue-Mardrus. Vous ne pouvez ignorer ce nom ! Mme Lucie Mardrus, Mme de Montgomery et Mme de Noailles sont actuellement les trois premières poétesses de France. Vous allez bientôt, être la quatrième madame. Non seulement Mme Lucie Mardrus a du génie, mais elle a la chance d'avoir pour mari un érudit et un voyageur doublé du plus rare écrivain. Auteur de la plus belle traduction des *Mille et une nuits*, M. Mardrus a préparé une traduction du Coran et vient d'être commissionné par le gouvernement à travers l'Algérie et la Tunisie pour recueillir les documents nécessaires à son œuvre. M. Mardrus a emmené avec lui sa jeune femme. Non seulement Mme Lucie Mardrus a eu la chance de parcourir et de visiter le plus beau pays du monde, mais son mari a eu la géniale idée de la kodachquer dans les sites les plus imprévus et les costumes les plus

captivants. Le numéro, dont je vous fais les honneurs, est consacré aux voyages de Mme Mardrus à travers la Haute-Afrique. Au point de vue public, c'est la plus admirable réclame. Vous me suivez, n'est-ce pas? Je vous fais grâce du médaillon. Mme Lucie Mardrus a un très joli profil, mais moins joli que le vôtre, madame. Examinez, à gauche, ce jeune boy à cheval, la tête auréolée d'un grand feutre boer. Bien en selle et droite sur les étriers, cravatée de haut sur un col carcan, c'est Mme Lucie Mardrus elle-même. Le texte est explicite : *Montée comme un garçon sur un cheval arabe, svelte et fine, cette jeune femme qui rêve d'explorer l'Arabie, chevauche devant les horizons infinis du désert.* Ce jeune homme la cigarette aux lèvres, le poing sur la hanche, guêtré de cuir fauve et pantalonné de velours, est encore Mme Lucie Mardrus. Comment voulez-vous que le lecteur résiste à un travesti aussi suggestif? Plus bas, nous retrouvons la jeune femme vêtue d'une longue tunique, debout contre une balustrade

qui domine le désert. Ici, le texte est un chef-d'œuvre : *Sur la colline de Byrsa, qui fut la citadelle de Carthage, devant le paysage désolé où frémissent quelques oliviers, la jeune femme, ayant repris la longue robe des Muses, met sur ces ruines la grâce du génie vivant.* Il n'y a rien à ajouter à cela... Je vous fait grâce de la photographie où Mme Mardrus est reproduite dans les jardins de la Marsa, causant avec la princesse Nazeli. En Tunisie, toutes les étrangères de marque sont admises auprès des princesses beylicales ; je vous fais grâce du cul-de-lampe où la poétesse nous est montrée causant avec son mari en zouave. En Afrique qui est-ce qui n'a pas un zouave ou un spahi dans sa vie? mais le cliché où s'affirme le génie de ce mari bon organisateur de la gloire de sa femme, c'est celui du milieu de la page. Admirez ce jeune garçon assis, les jambes croisées dans les racines d'un arbre. Le complet kaki de nos coloniaux l'étoffe et l'affine à la fois; un passe-montagne, savamment ramené sur les yeux, le coiffe d'une tiare

de sphinx. C'est presque un portrait de Maître ; la légende est digne du portrait : *Les montagnes de la Kroumirie, prolongeant leurs plans étagés, sont couvertes d'une double végétation où la haute futaie des pays du Nord se mêle aux arbustes qui aiment le soleil, à l'arbousier et à l'azérolier. Mme Delarue-Mardrus, au cours d'une chevauchée, se repose ici, sous un chêne zéen.* Remarquez, le chêne zéen est tout ! ah ! ce chêne zéen, quelle trouvaille ! quel coup de maître, oh ! ce chêne zéen ! »

M. Robert s'était levé, transporté d'enthousiasme. Il se tournait vers le couple : « Voilà, il faudrait trouver pour vous quelque chose d'analogue, madame ; mais voilà, je cherche et je ne trouve pas. »

Emile et Emma ne trouvaient pas non plus ; le ménage était perplexe. Une angoisse et une stupeur les figeaient. Si la gloire était à ce prix, la lutte devenait impossible. Comment entrer en lice avec des existences aussi mouvementées ? Mme Farnier n'avait jamais parcouru la Kroumirie et les sables du désert ;

Mme Farnier n'avait jamais chevauché, travestie en garçon, sur les routes de la Haute-Afrique; elle n'avait jamais chaussé de guêtres d'homme, et coiffé le chapeau boer. Revêtue de la longue robe des Muses, elle n'avait jamais rêvé dans les oliviers de la Byrsa, pas même devant ceux de la vallée du Rhône! M. Farnier n'avait servi ni dans les zouaves ni dans les spahis; elle n'avait pas de princesse beylicale dans sa vie; elle ne s'était jamais reposée sous un chêne zéen! Un immense découragement dévastait son joli visage.

M. Robert avait pitié : « Qu'à cela ne tienne! nous trouverons quelque chose. Et d'abord, je vais vous photographier. — Tout de suite? — Mais oui, mais oui. Cet appartement a du style et le jour est bon. » M. Evimore voulait profiter de l'expression de mélancolie, dont venaient de se poétiser les traits de son modèle. Il ne laissait pas Mme Farnier se reprendre; il ôtait lui-même les rideaux de vitrage d'une des hautes fenêtres et campait la jeune

femme contre, debout, une tempe appuyée à la vitre, la silhouette bien en valeur sur le ciel et les toits entrevus du Louvre. D'une main familière il faisait bomber en deux bandeaux flous les boucles défrisées de Florise et inclinait un peu cette tête charmante. La lumière frisante du dehors en affinait encore le profil perdu. Mme Farnier donnait deux fois la pose, et puis ce fut une troisième attitude. M. Robert conduisait la jeune femme auprès de la console, et, toujours debout et la tête penchée, lui faisait arranger la haute gerbe de lilas blanc dans son vase : la pose était tout à fait exquise.

D'un doigt expert, M. Robert avait échancré l'ouverture du corsage et dégagé la ligne du cou. Mme Farnier avait une si jolie nuque, il fallait qu'on la vît. Il fit mieux ou pis. S'emparant d'une paire de ciseaux qui traînait sur une table, en cinq sec, avant qu'Emma eût le temps de protester, il décousait les manches de sa robe et les relevait jusqu'au-dessus du coude. M. Farnier, qui assistait, énervé, à

toutes ces familiarités, croyait, cette fois, devoir intervenir : — « Mais, monsieur, il y a des bornes ! » Emma l'arrêtait d'un coup d'œil. Robert faisait pour le mieux, il fallait le laisser faire. Le photographe prenait trois poses de la dame au vase : « Je vous soumettrai les épreuves après-demain. C'est très bien venu ; vous serez contente », et, pendant que le chasseur réemballait tout l'attirail : Pour les poses en plein air, il en faudra bien trois ; nous prendrons jour le plus tôt possible. — Comment, de plein air ? M. Farnier s'érupait : « Mais oui, nous allons faire madame devant la rade de Toulon, et puis à Villeneuve-les-Avignon. C'est une aubaine que le décor de ces deux villes. — Mais comment, puisque nous sommes à Paris ? discutait ce mari tatillon. — Oh ! ne vous préoccupez pas, c'est notre affaire: c'est un jeu d'enfant. Il suffira que madame vienne poser devant un grand espace, la terrasse de Bellevue ou de Saint-Germain, le parc de Saint-Cloud peut-être. — Mais... — Un jeu d'enfant, vous dis-

je. Nous procédons par superpositions... Il me reste à vous remercier, madame. » Et M. Robert prenait congé.

Les deux époux se regardaient ahuris.

IV

POUR RÉUSSIR !

Après le déjeuner, M. Farnier consulta, à la quatrième page du journal, le programme des spectacles et proposa un tour en voiture au Bois ; Emma accepta avec joie la proposition d'une soirée au théâtre, mais déclina la promenade. Elle voulait courir les grands magasins, visiter les expositions du Louvre et des Trois-Quartiers pour se renseigner sur la mode. M. Farnier haussait les épaules : elle verrait la mode bien mieux au Bois que partout ailleurs ; le Bois, les Acacias surtout, étaient le rendez-vous de toutes les élégances, c'était là que paradaient et se rencontraient les plus jolies femmes de Paris. Emma trouva, pour une fois, que son mari avait raison ; elle consentait à la promenade, mais à quatre

heures ; le défilé ne commençait pas avant. Pour la soirée, Florise d'Ellébreuse se réservait de choisir le théâtre ; elle voulait un théâtre du boulevard, suivi par un public mondain, où elle pût rencontrer des femmes vraiment mises et se renseigner sur les robes. Elle en avait trois à commander ! Elle voulait au programme une pièce moderne, car les toilettes des artistes pouvaient lui être, aussi, d'un précieux renseignement. M. Farnier écoutait avec stupeur et acceptait les volontés de sa femme ; c'était, en somme, sa carrière à elle, qui se décidait.

En rentrant, à six heures, le ménage trouvait à l'hôtel un télégramme et un chasseur du *Laurier d'Or*, porteur d'une lettre : elle était de M. de Farenbourg. L'aimable directeur rappelait à ses invités qu'il comptait absolument sur eux pour dîner, le lendemain, chez Paillard ; son automobile viendrait les prendre le soir à huit heures. L'enveloppe contenait, en plus, un pli cacheté à l'adresse de Florise d'Ellébreuse : la jeune femme y trouvait un

billet de mille francs avec la carte de M. de Farenbourg. C'était la bourse de voyage promise à la lauréate hors concours. Mme Farnier répondait immédiatement, et de sa belle encre, à ce directeur magnifique, et dans le bureau même de l'hôtel.

Le télégramme était de M. Evimore ; l'artiste demandait à la jeune femme une heure de sa journée du lendemain ; il était urgent d'arrêter le jour des poses en plein air, il fallait aussi convenir du costume à adopter, et M. Evimore demandait humblement à Mme Farnier de vouloir bien lui soumettre sa garde-robe ; l'heure de la jeune femme serait la sienne. M. Evimore avait développé les clichés de la matinée, ils étaient merveilleusement venus. Avec un modèle comme elle, il était sûr de faire de belles choses et il mettait respectueusement toute sa personne à ses pieds.

Le lendemain, vers six heures et demie, en entrant chez sa femme, M. Farnier ne la

reconnaissait pas. Dans la chambre violemment éclairée, une créature de luxe et de séduction se cambrait devant la glace d'une console encombrée de bougies allumées. Ce teint éblouissant, ce sourire de nacre entre des lèvres touchées de fard, ces yeux alanguis de kohl sous le casque d'une chevelure ramenée sur le front et dégageant toute la ligne de la nuque, n'étaient ni le teint, ni le sourire, ni les yeux d'Emma ; c'était pourtant bien elle. La gorge de la jeune femme saillait aussi, plus provocante. Le Conservateur des hypothèques eut un vertige. Mme Farnier avait la poitrine et les bras nus ; sa chair laiteuse transparaissait à travers les mailles nacrées d'un boléro de jais blanc. La jeune femme avait tout le haut du corps comme gainé dans un filet de givre.

Un sourire énigmatique aux lèvres, la belle Emma se tournait vers son mari et le fixait d'un œil espiègle, ses doigts maniaient les branches d'un précieux éventail.

— Comment, c'est toi ! » Et sa phrase se

perdait dans un balbutiement ; le fonctionnaire venait de s'aviser qu'Emma avait les pieds gantés de bas de soie à jour et portait au cou un collier de rubis roses étranger à son écrin ; il venait, il est vrai, de reconnaître la robe : une robe de moire gris perle qu'il avait toujours connue montante et qu'il retrouvait décolletée ; il arrachait enfin un cri de sa gorge :

— Tu ne vas pas sortir comme ça ? — Comment, comme ça ! suis-je donc si ridicule ? — Mais tu es nue ; tu ne te vois pas ? — Nue ? » Et Florise d'Ellébreuse avait un cabrement de jument sous l'éperon : — Mais, j'ai des manches qui s'arrêtent aux coudes et j'ai un gorgerin de jais. — C'est de la folie, nous allons au théâtre, ma chère. — Justement. Hier soir, au Vaudeville, j'ai observé les autres femmes et j'ai étudié les avant-scènes ; nous sommes en loge, mon cher ami, et il faut bien faire honneur à M. de Farenbourg. » Émile était ébranlé, il trouvait sa femme jolie, trop jolie : — Mais nous dînons au res-

taurant, ma chère. — Mais en cabinet particulier. M. de Farenbourg est trop galant homme pour nous inviter dans la salle commune.

Florise avait réponse à tout. Émile ne se tenait pas pour battu : — Et vous avez massacré votre robe, la robe de notre lendemain de noce ? — Ah ! mon Dieu, parce que j'ai décousu les manches et échancré un peu le corsage, nous rétablirons tout cela à Avignon. — Avignon ! plût au ciel que nous ne l'eussions jamais quitté ! Vous avez l'air d'une cocotte et je ne vous présenterai jamais ainsi à mon ami de Farenbourg. — Et vous aurez tort, car M. de Farenbourg a des idées tout autres que les vôtres et me trouvera très bien ainsi. C'est sur les conseils de M. Evimore, qui le connaît, que j'ai combiné cette toilette. — Ah ! comment ! ce monsieur est encore venu ici ? — Mais oui, vous le savez bien. C'était convenu pour arrêter le jour de mes poses en plein air et choisir les costumes et, comme il a un goût exquis, je l'ai consulté

pour ma robe de ce soir; j'étais assez perplexe. C'est lui qui m'a conseillé cette demi-peau. — Vous dites ? — Oui, cette demi-peau et ce boléro de jais blanc ; cela parisianise un peu le côté province de cette moire grise. — Et ces bas à jour et ce collier de rubis, c'est aussi ce monsieur qui vous les a conseillés ? — Parfaitement ! — Et ce maquillage ? — Le maquillage est de moi. — C'est celui d'une fille. — Il est de votre goût. Quand vous êtes entré, vous me regardiez avec des yeux... Je vous connais. » Émile sentait le feu lui monter au visage. L'impertinence et la perspicacité d'Emma le démontaient ; on lui avait changé sa femme : — Et ce boléro, et ces bas de soie, et ce collier, c'est ce monsieur qui les a payés ! — Vous êtes fou ! les mille francs du *Laurier d'Or*, ne sont-ils pas à moi ? Et puis, tenez, vous êtes un grand enfant, faisait-elle en lui frôlant la joue du velin de son éventail, les bas valent quinze francs, les rubis sont faux et le boléro est une occasion, un solde du Louvre. Le tout ne m'a pas coûté

deux cents francs. — A payer demain matin, sans doute ? — Non, c'est déjà fait. — Comment ? — Avec le billet de cinq cents francs que j'ai soulevé de votre portefeuille quand vous avez changé les mille francs, hier soir, au bureau de l'hôtel. » M. Farnier était atterré; non, ce n'était plus Emma. Quel vent de perdition avait passé entre eux deux ? — Et cet éventail ? faisait M. Farnier, s'avisant du travail et de la valeur d'un véritable objet de prix. — Ça, c'est un cadeau, faisait minutieusement la jeune femme. — Et de qui ? » M. Farnier se sentait pâlir. — Mais du *Laurier d'Or*. — Du *Laurier*, ah ! ça, c'est que je ne permets pas à Farenbourg de vous faire des cadeaux pareils. — Mais le cadeau n'est pas de M. de Farenbourg. Lisez cette lettre, il y en a une autre de lui. Celle-là d'abord. » M. Farnier déchiffrait avidement un bristol azur, timbré d'un large cachet argent.

Madame,

Permettez-vous à un grand admirateur, que

dis-je, à un fanatique de votre beau talent, de saluer en vous un lever d'étoile et daignerez-vous accepter, en hommage d'une ferveur toute littéraire, ce bibelot qui n'a qu'un mérite, celui d'avoir servi jadis à Mme de Sévigné, legs d'un écrivain de race à un écrivain de génie.

Mon ami, M. de Farenbourg, m'affirme que mon âge et ma situation au LAURIER D'OR *me permettent la hardiesse de ce geste, geste d'aïeul, hélas! vers la radieuse jeunesse qui fleurit en vous.*

Et c'était signé : *Albert Agrado.*

— Mais qu'est-ce que celui-là ? interrogeait Émile. — Lis maintenant ce mot de ton ami Henri.

Madame, écrivait de Farenbourg, *ne vous alarmez, ni ne vous effarouchez, je vous en prie, ni de la lettre, ni de l'envoi de mon ami Agrado. C'est un vieil original et un vieil ami du* LAURIER D'OR, *presque le fondateur de la maison. Immensément riche et épris d'art et*

d'artistes, fanatique du beau, c'est lui qui a eu l'idée de notre Revue et en a fourni les premiers fonds ; c'est lui qui, il y a cinq ans, m'en confia la direction, le LAURIER *a prospéré depuis. C'est lui qui, président du jury, s'est enthousiasmé de votre poème et a exigé la mention hors concours. Il brûle de connaître Florise d'Ellébreuse et vous dînerez ce soir avec lui; je n'ai pu lui refuser cette faveur. Je vous en supplie, madame, ne vous formalisez ni de sa lettre ni de son envoi. Il ne vous connaît pas, ce n'est donc pas à la femme que s'adresse son enthousiasme, mais à la poétesse. D'ailleurs c'est un vieil enfant. Il faut lui passer quelque chose et M. Farnier ne peut pas s'alarmer ; mon ami Albert a plus de soixante ans. Je vous dis donc à ce soir et je mets à vos pieds les hommages de votre...*

— Eh ! bien, tu vois... — Je vois que c'est complet et de Farenbourg fait un drôle de métier de s'entremettre entre toi et ce vieillard. — Mon ami, il faut te soigner, tu es

vraiment trop de la province. Allons, vas t'habiller, il est plus de sept heures. — Mais... — Il n'y a pas de mais, sommes-nous venus ici, oui ou non, pour ma carrière ? Est-ce de Mme Farnier ou de Florise d'Ellébreuse qu'il s'agit ? — Est-ce que le monde distinguera ? — Le monde est à plat ventre devant le succès ; l'important est de réussir. La poétesse inconnue a su plaire à M. de Farenbourg et à M. Agrado ; c'est à la femme maintenant de les conquérir. — Ah ! tu les conquerras. »

Le matin même, pour complaire à sa femme, M. Farnier s'était résigné à acheter trois chemises de soirée à plastrons plissés et mous, *le dernier cri*, lui avait affirmé le chemisier, plus une cravate 1830 et un gilet de moire. Il était entré dans la voie des concessions ; il se laissait pousser par Emma dans sa chambre.

— L'automobile de madame est en bas, venait annoncer le garçon.

Florise d'Ellébreuse rentrait de sa soirée,

troublée, énervée et perplexe, M. de Farenbourg ne l'avait pas éblouie. Elle n'avait pas été la dupe de son obséquiosité impertinente et de ses salamalecs sur sa beauté, son talent et son génie. Si vaniteuse que fût Emma, l'encens était par trop grossier. Elle avait goûté davantage la délicate flatterie et la timidité, peut-être voulue, de M. Agrado. Le sexagénaire avait paru vraiment ému, sinon décontenancé, par sa présence. La jeune femme sentait qu'elle avait fait sur le vieillard une vive impression et lui en était reconnaissante.

Elle avait trouvé à M. de Farenbourg un physique de bellâtre et une élégance de dentiste. Comment Émile avait-il pu s'en laisser imposer par ce luxe rastaquouère, il avait accordé à ce pitre une distinction de diplomate ! Florise commençait à mépriser son mari. Par contre, M. Agrado, volontairement effacé, le teint rose et les cheveux comme poudrés à frimas, tant leur neige était légère, lui avait plu par la réserve de ses manières et

la malice atténuée de fort beaux yeux noirs, deux yeux en vérité demeurés éloquents en dépit de l'âge.

Le ménage avait trouvé les deux hommes au premier, dans un salon du cabaret. M. de Farenbourg s'y cambrait, impeccable dans un habit à revers de moire, évidemment coupé à Londres. Un gilet de velours blanc épinglé le pinçait à la taille comme un dandy de 1830 ; la haute cravate de mousseline et le col carcan étaient d'un personnage de Balzac. Les boutons de turquoise du gilet et les perles grises du plastron avaient offusqué la jeune femme, et puis M. de Farenbourg avait trop de bagues. La tenue de M. Agrado était celle d'un vieillard soigné ; son linge éblouissait dans l'échancrure d'un gilet de velours noir ; le diamant, qu'il portait au petit doigt, jetait des feux d'escarboucle. C'était une pierre d'au moins trois mille. Emma, dans la matinée, avait arpenté la rue de la Paix et s'était déjà documentée sur la valeur des bijoux.

On s'était mis à table sur des compliments

réciproques ; le menu était des plus soigné : les deux potages; crème de laitue et bisque, les ris de veau pointes d'asperges, les croustades de homard et le pintadeau sur canapé avaient été commandés par un raffiné. Le château Yquem et la tisane de Moët les arrosaient, M. Agrado blâmait les cailles en caisses comme faisant double emploi, mais Emma ayant déclaré qu'elle les adorait, il avait retiré ce qu'il avait dit et galamment lui avait baisé la main. M. de Farenbourg renchérissait en commandant une salade de truffes. Émile se récriait. Ce vieil Henry voulait donc les faire mourir. Emma, les joues allumées, une pointe de griserie dans les yeux, riait maintenant à tous les propos de M. de Farenbourg, la glace était rompue. En entrant, Mme Farnier avait senti que le journaliste la détaillait et la trouvait mal mise. Il avait eu une moue significative en lorgnant de haut le boléro de jais blanc et le collier de rubis roses. Maintenant on était bons amis.

— Voyons, vieux camarade, faisait-il à

M. Agrado, n'ai-je pas eu raison de faire venir cette petite femme à Paris? C'était un crime que de laisser un tel joyau en province. Ici Mme Farnier est dans son cadre. » Le sexagénaire avait un sourire discret : — Moi, je trouve que Mme Farnier est partout chez elle. Dans un musée, c'est le portrait qui fait la fortune du cadre et non le cadre qui fait la valeur du portrait. » Emma savait gré au vieillard de sa réflexion, elle posait sur lui deux grands yeux veloutés de caresse.

M. de Farenbourg avait demandé l'addition. les autos les attendaient en bas, celui du directeur du *Laurier* et celui du sexagénaire. Le banquier montait dans le sien avec la jeune femme et M. de Farenbourg prenait avec lui le mari. On arrivait au théâtre à la fin du deuxième acte; dès le vestibule, Emma ôtait vivement son manteau, qu'elle sentait mesquin et le regrettait aussitôt. Elle était la seule femme qui errât, les épaules nues, dans les couloirs.

M. de Farenbourg l'installait sur le devant

de la loge à côté de M. Agrado et entraînait Émile au foyer. C'était l'entr'acte.

Le banquier devait être très connu, car, à peine assise auprès de lui, Emma s'était sentie le point de mire de toutes les lorgnettes des fauteuils et des loges. La provinciale rougissait, très gênée ; quelque chose la suffoquait. Dans l'auto, le vieillard l'avait remerciée en termes très émus d'avoir accepté son éventail ; il lui était on ne peut plus reconnaissant d'avoir bien voulu s'en servir au dîner du soir. Il en avait une collection admirable et espérait bien que la jeune femme lui ferait l'honneur de la visiter un jour, et, dans un mouvement de coquetterie, Florise avait appuyé le dos de sa main gantée sur les lèvres du vieillard. Elle les avait eues au même instant sur la chair nue de son poignet. On arrivait au théâtre.

Maintenant dans le tête-à-tête de la loge. Emma regrettait son élan de tout à l'heure, M. Agrado avait reculé un peu sa chaise et posé sa main dégantée sur le dossier de son

fauteuil. Florise sentait cette main au creux de ses épaules. Un hasard, qu'elle savait n'être pas un hasard, l'avait posée sur sa nuque et de là assez bas dans le dos ; la jeune femme très rouge n'osait dire au banquier de retirer sa main, elle s'inclinait le plus qu'elle pouvait en avant, mais la main suivait son inclinaison et elle devinait les yeux de M. Agrado plongés dans son corsage, explorant avidement le vallonnement de ses seins.

Son mari rentrait et le banquier retirait sa main. M. de Farenbourg rapportait un sac de fruits frappés. On picorait des fraises et des alizes ; la pièce continuait, M. Agrado remettait sa main.

Après le théâtre, l'auto du banquier jetait le ménage à son hôtel. M. de Farenbourg ramenait dans le sien M. Agrado. Le directeur du *Laurier d'Or* avait offert d'aller souper chez Durand ou chez Larue, Mme Farnier avait refusé.

Dans l'auto, qui les ramenait rue de Beaune, Emma, un peu nerveuse, cherchait

querelle à son mari. — Qu'est-ce que M. de Farenbourg pouvait bien avoir à lui dire et pourquoi l'avait-il laissée seule à tous les entr'actes. — Ah ! justement, c'est une commission que j'ai à te faire de la part de ce cher Oscar, voilà ! » M. de Farenbourg l'avait pris à part pour le complimenter sur son élégance et sa beauté à elle, Emma, mais il ne lui avait pas caché que les robes, qui étaient de mise à Avignon, ne convenaient pas du tout à Paris. Florise d'Ellébreuse allait devenir du jour au lendemain le point de mire de toutes les curiosités et de toutes les admirations, il fallait que la lauréate hors concours du *Laurier d'Or* se montrât digne de sa réputation de beauté et de génie. Or, à Paris, la réputation d'une femme est dans les doigts de son couturier : trois robes d'une bonne maison et l'on est à la mode. Par exemple, à la soirée que le *Laurier* allait donner en l'honneur de ses lauréates, il fallait que Florise d'Ellébreuse eût un triomphe. C'est là qu'elle serait officiellement présentée à Tout-Paris ; une

robe étourdissante de luxe ou de simplicité s'imposait. Il fallait en plus une robe de ville et une robe de dîner; celle que Mme Farnier avait ce soir était bonne pour les petits théâtres, ceux où l'on va en baignoire grillée, ou les scènes de Montmartre.

Les deux époux étaient rendus. M. Farnier prenait les bougeoirs et les clefs dans le premier casier et montait en avant, éclairant sa femme. Le bon hôtel Florian s'éteignait à partir de onze heures. — Ah ! il a dit cela ? » et la voix d'Emma stridait un peu brève, « et qu'a-t-il décidé, ce cher M. de Farenbourg. — Voilà ! » Émile venait d'ouvrir la porte. — Le *Laurier d'Or* a un traité de publicité avec Millaux sœurs, les grandes couturières de l'avenue de l'Opéra, Oscar va leur téléphoner demain à la première heure et prendre rendez-vous pour toi. Il faudra que tu y sois à quatre heures. Mlle Millaux cadette t'attendra avec la comtesse des Glaïeuls. — Qui ça, la comtesse des Glaïeuls ? — Le courriériste mondain du *Laurier*, la rédactrice chargée

des modes. Elle a, paraît-il, un goût précieux. — Et cette dame va diriger mon goût ? » M. Farnier ne voyait pas que sa femme était devenue très pâle. — Sans doute, cette dame a plus l'habitude que toi. — Et ces robes, qui est-ce qui va les payer, demandait la jeune femme d'une voix sifflante? — Mais ton compte ouvert au *Laurier*, puisque tu vas y collaborer, Oscar te commande un roman, et puis Millaux sœurs nous traiteront en amis, nous sommes de la maison, elles nous feront des prix spéciaux. » Le mot d'imbécile montait aux lèvres de Florise, elle le retenait entre ses dents. — Alors, c'est dit, demain à quatre heures, ma mie ? » demandait ce bon mari. Emma s'était brusquement levée : — Demain à quatre heures, impossible, je serai à Bellevue, je donnerai séance à M. Robert ; et puis je trouve que M. de Farenbourg dispose trop à son gré de mon temps ; je ne suis pas sa chose, que diable, non. C'est trop fort, c'est trop fort. » Et mordillant entre ses dents la batiste de son mouchoir, Mme Farnier éclatait

tout à coup en sanglots. Le Conservateur des hypothèques demeurait abasourdi ; il ne comprenait rien à cette crise de larmes. — Tu as bu trop de champagne, tu as bu trop de champagne, chérie. Allons, couche-toi. Demain il n'y paraîtra plus ! »

V

L'AVANT-GOUT DE LA GLOIRE

Mme Farnier revenait de Bellevue avec M. Robert. M. de Farenbourg avait mis complaisamment une de ses autos à sa disposition. Dans la matinée, la jeune femme, encore toute vibrante des événements de la veille, avait été elle-même au bureau de poste téléphoner au *Laurier d'Or*. Elle ne pourrait être à quatre heures chez Millaux sœurs. A quatre heures, elle serait à Bellevue à donner des poses de plein air à M. Évimore. « Qu'à cela ne tienne, chère madame, avait répondu M. de Farenbourg, nous allons téléphoner aux sœurs Millaux de vous attendre à cinq heures. Vous n'allez pas aller à Bellevue en chemin de fer, mon auto est à vos ordres. A quelle heure

voulez-vous qu'elle aille vous prendre à l'hôtel? Nous allons prévenir Évimore. »

Toute velléité d'indépendance échouait devant l'inaltérable amabilité de M. de Farenbourg. Emma n'avait pu s'empêcher de sourire, et, naturellement, elle avait accepté.

Elle rentrait de la banlieue, émoustillée comme une escapade, et grisée de grand air et de liberté. Le bagoût de M. Robert l'amusait. Il avait dépouillé ses grands airs professionnels, pris par la bonne humeur de la jeune femme, puis ces photographies, tirées vis-à-vis des horizons de Sèvres et de Saint-Cloud et qui, dans le *Laurier d'Or*, allaient devenir ceux de Toulon et d'Avignon, la divertissaient telle une comédie. M. Robert lui avait expliqué le truc des superpositions.... Enfin, aucun des chapeaux de Mme Farnier ne satisfaisant M. Évimore, il avait pris sur lui d'emporter à Bellevue un tricorne en velours pensée, ayant appartenu à Mlle Sorel. La pensionnaire de M. Claretie l'avait oublié dans son atelier après une séance ; l'artiste avait gardé le tricorne de la

Maison, comme une relique, et coiffait volontiers les clientes auxquelles il trouvait du montant; le chapeau de l'artiste préférée de l'orchestre avait prêté à Florise d'Ellébreuse une physionomie piquante. Le photographe et la jeune femme en avaient ri comme deux enfants.

On était maintenant avenue de Versailles, l'auto roulait sur le pavé du Roi. Emma avait amené la conversation sur M. Agrado. Elle avait d'abord raconté son dîner de la veille, mais en ne disant que ce qu'elle avait voulu perdre. M. Robert, très documenté, se déboutonnait : M. Agrado était l'âme, le fondateur et le bailleur de fonds du *Laurier d'Or*; M. de Farenbourg n'était que son homme de paille. Amateur éclairé, très épris de littérature et de grand art, érudit même et grand connaisseur en peintures comme en mobiliers anciens, M. Agrado était un vieillard charmant. Ses millions lui permettaient le luxe des collections et il en avait de superbes; on citait surtout sa galerie de pastels du XVIIIe siècle et ses

vitrines de bonbonnières, de tabatières et de bijoux anciens. Son rôle dans la vie parisienne, où il occupait une place, et non des moindres, était celui d'un Mécène. Il encourageait les artistes et les arts, mais ce bon M. Agrado était un juponnier féroce. Il avait un goût persistant pour les jolies femmes. Après avoir longtemps fréquenté les coulisses de l'Opéra et les loges d'artistes, M. Agrado en tenait maintenant pour les femmes du monde. Il avait facilité au *Laurier d'Or* les débuts de plusieurs poétesses qui, disait-on, ne s'étaient pas montrées ingrates; mais lui-même était d'un caractère reconnaissant. Sa générosité était proverbiale; outre ses habitudes de magnificence, ce vieillard avait, disait-on, des séductions particulières et des enveloppements paternels auxquels on ne résistait pas.

Mme Farnier écoutait, une ride soudain creusée au milieu du front. « Mais, au fait, il est tout à fait entiché de vous, ce bon M. Agrado. Vous avez fait sur lui l'impression la plus profonde. — Comment? — Niez donc :

le fait de se faire inviter à ce dîner offert par M. de Farenbourg prouve assez le désir qu'il avait de vous connaître, puis j'ai été témoin du choc. — Vous dites ? — Je dis, du choc ! Avant-hier, quand j'ai été au *Laurier d'Or* porter les épreuves de mes clichés, les clichés de l'hôtel, M. Agrado se trouvait chez Farenbourg. A la vue de vos photographies, il a changé d'expression ; il est devenu tout rouge. Ces vieux, ça a le sang si léger ! Comment ! c'est là Florise d'Ellébreuse, la nouvelle poétesse, une toute jeune femme et mariée, dites-vous ?... Il n'en revenait pas. Ah ! il était impressionné ! »

Mme Farnier s'expliquait bien des choses. Il y eut un silence ; on traversait la place de la Concorde, l'automobile avait ralenti l'allure ; Paris montait et descendait du Bois. « Et la comtesse des Glaïeuls, demandait la jeune femme, quelle femme est-ce ? — Quelle femme ! et le photographe s'esclaffait de rire. Vous connaissez cette chère des Glaïeuls ? — Non, mais je vais faire sa connaissance chez Millaux

sœurs. — Ah ! vous allez vous commander la robe de gala pour la fête du *Laurier*, et quelques chiffons indispensables. C'est l'engrenage; les sœurs Millaux sont commanditées par M. Agrado. — Comment l'engrenage ? — Oh ! je me comprends, elles vous feront des prix d'ami; on ne vous ruinera pas, rassurez-vous. Ah ! cette chère comtesse sera là pour la commande, naturellement. — Mais quelle femme est-ce, enfin ? — Cette chère comtesse, mais c'est un homme. — Comment ! la comtesse est...? — Mystères des rédactions, exigeances de la publicité. Cette chère des Glaïeuls est un petit monsieur boutonneux, pustuleux, bas sur pattes, qui se hausse sur des talons de quinze centimètres. On l'appelle les *Bottes de sept lieues*. Ficleux, venimeux, il rédige les échos mondains au *Scandale* et les modes au *Laurier*. M. de Farenbourg en a une peur bleue; c'est un homme qu'il faut toujours employer quand on s'en est servi. Il est d'ailleurs expéditif et d'une activité redoutable en affaires. Je suis sûr que, sur ses commissions,

il prélève plus de bénéfices que n'en touche la caisse de la Revue. Il est soupçonné d'avoir écrit quelques romans à clef signés par des demoiselles connues; Noirmont ne répugne à aucune besogne, il diffame ses contemporains et appelle cela des mémoires; le clan des Lianes et des Gladys les publie sur leur nom; Noirmont se prépare là des rentes sûres, c'est un monsieur qu'on ne déloge pas facilement des maisons où il a su s'imposer. C'est lui qui écrira sûrement votre biographie au *Laurier*. Gare! il a le miel suri et l'éloge perfide; il va falloir suivre à la lettre ses avis, et le pis, c'est qu'il n'a aucun goût. Je vais monter là-haut avec vous pour vous défendre. Oh! n'essayez pas de le séduire, Noirmont n'aime pas les femmes. — Mais alors? — C'est justement pour cela qu'on l'a mis aux modes. Il ne troublera, ni ne mettra à mal mannequins ni essayeuses. Oriane de Mauves, qu'il a remplacée, était plus périlleuse; elle débauchait ces demoiselles et contaminait même jusqu'aux clientes: on ne commandait plus chez

Millaux que des costumes tailleurs. On l'a mise aux sports. Elle signe Gontran de Maufrigan. Avec elle on est sûr des jockeys et des coureurs de vélodrome; elle ne fera manquer la course de personne; elle est d'ailleurs délicieuse, et vous aurait été d'un secours précieux. » Mme Farnier écoutait avec une stupeur ce débinage effréné de la rédaction du *Laurier*. M. Evimore remarquait cet effroi. « Oh! remettez-vous! rien n'est plus courant que ces aberrations. Ce sont des phénomènes de décadence. La littérature aide beaucoup à ces sortes de dégénérescences.

Les orchidées sont décidées aux plus étranges fantaisies.

Des orchidées cérébrales, comme les a définies M. de Montesquiou, qui est un maître... et un connaisseur. Ce sont des particularités qu'il faut savoir, mais qui n'ont aucune importance. »

L'auto stoppait à mi-hauteur de l'avenue de l'Opéra; M. Robert aidait Florise d'Ellébreuse

à descendre. Il la suivait dans l'escalier. « Parlez beaucoup de M. Agrado; exagérez même l'intimité devant des Glaïeuls. C'est un pleutre qui ne respecte que la caisse. »

Mme Emma Farnier était en proie à une irritation sourde. Émile, lui, était atterré; le coup de massue était asséné si violent et si dru qu'il n'avait pas su entrer en fureur. Il était là, hypnotisé, les prunelles arrondies, retournant entre ses mains le dernier numéro du *Laurier*. La jeune femme, non plus, n'en croyait pas ses yeux. Elle lisait et relisait le texte et déchiffrait les légendes imprimées sous ces portraits, sans comprendre. Où avaient-ils été dénicher les bourdes qu'ils racontaient là au public ! Les narines palpitantes, les yeux durs et le sourcil froncé, Florise d'Ellébreuse avait l'air d'une cavale hennissante. C'était le numéro consacré à sa gloire qui avait jeté les deux époux dans cet état, l'un d'accablement, l'autre d'exaspération. Ils avaient reçu

le premier numéro par le courrier du matin de neuf heures; il était une heure de l'après-midi, et ils n'étaient pas encore remis du choc. En sortant de table ils avaient repris le damné numéro pour l'étudier encore, et pourtant l'avaient-ils assez feuilleté et manié depuis neuf heures du matin! Emma avait déjà envoyé trois télégrammes à M. de Farenbourg et raturé, déchiré et recommencé une lettre de rectification, avec prière d'insérer, puis elle l'avait froissée en boule et jetée à l'autre bout de l'appartement.

M. de Farenbourg allait trop loin; son médaillon en épaules nues, en tête de l'article, l'avait d'abord offusqué. Elle n'avait jamais posé ainsi; les épaules et la gorge exhibées là n'étaient pas les siennes, mais elle reconnaissait le truc des photographies superposées et elle devait s'y résigner, toutes les poétesses du *Laurier* étaient représentées ainsi. Ses poses dans la vaste chambre aux hautes boiseries de l'hôtel Florian l'avaient charmée, celle à la fenêtre surtout, avec son profil perdu

sur le ciel. Elle y était pensive et mélancolieuse, avec une grâce touchante de jeune exilée, et Florise d'Ellébreuse se voyait ainsi. Ses portraits sur le rocher du Dôme, au pied du château des Papes, et sa silhouette en ombre chinoise sur les roseaux de l'île de la Bartelasse, avec, à l'horizon, la vallée du Rhône et de la dernière arche du pont Benezet, l'avaient fait sourire, car elle savait toute cette documentation topographique puisée dans des albums de la rue Bonaparte, avec adaptation de clichés tirés à Bellevue.

Ses paupières avaient commencé à battre et son nez à frémir à la photographie consacrée à son enfance à Toulon. Une petite fille y avait posé, à laquelle on avait prêté vaguement ses traits; on l'avait représentée auprès du fort Saint-Jean, sur le remblai du Mourillon, dans le cadre presque japonais des montagnes échancrées en golfes et en promontoires. Elle était debout, causant avec deux matelots échoués sur un banc. Quelle enfance M. de Farenbourg lui avait-il prêtée? Jamais

la fille cadette de M. Adalbert Claverie n'était sortie seule à travers les rues de la ville-caserne. L'enfant avait posé, tête nue, les cheveux libres sur les épaules et les mollets à l'air, gantés de chaussettes de garçon. Florise d'Ellébreuse avait ainsi l'air d'une gamine du port ou de pis. Dans le Midi il n'y a pas d'âge pour la prostitution. Mme Farnier allait immédiatement au texte. C'était écrit en toutes lettres : « Toute enfant, déjà avide d'infini et d'une sensualité inconsciente qui la portait vers les grands spectacles de la nature, tels que la montagne et la mer, il lui arriva souvent de tromper la surveillance de ses bonnes et de s'échapper de la maison. Elle courait, éperdue, droit devant elle, au hasard des rues, instinctivement attirée vers la solitude de la grève ou le mouvement du port. Toute jeune, Florise d'Ellébreuse avait la curiosité des foules. Un tel amour de la vie était en elle; les humbles la passionnaient; elle aurait voulu connaître leur histoire. L'existence des marins la fascinait avec la poésie des pays lointains

visités par eux et le mirage hallucinant des escales et des traversées, celles surtout dont on ne revient pas; et bien souvent on la retrouva assise sur quelque banc de promenade avec des matelots, qui se laissaient interroger complaisamment. C'était une nature nostalgique, instinctive et indisciplinée, n'ayant conscience ni des préjugés, ni des conventions. La durée, l'espace seuls l'enivraient; l'espace, ce vertige des grandes âmes, et cette âme de passion et de révolte, la jeune femme l'avait gardée dans toute la violence de ses sentiments d'enfant. »

Ça y était. Quels cris son père et sa famille n'allaient-ils pas jeter en lisant cet impudent mensonge. On allait l'accuser ou d'hystérie ou d'imposture. Mme Farnier lisait fièvreusement le reste de l'article; sa sensualité revenait à tout bout de champ; elle était profonde, inconsciente et spéciale. On aurait dit que le signataire du portrait avait pris un malin plaisir à signaler cette qualité, qu'il jugeait la première d'une femme et d'un écrivain.

Les épithètes de Florise étaient savoureuses, ses comparaisons ardentes et pourtant mouillées de tendresse ; il y avait comme une prière amoureuse dans le tour de ses phrases, et la cadence de ses vers était une volupté. Une flamme nostalgique brûlait dans cette âme, la nostalgie du passé et de la Grèce antique où, dans une vie antérieure Florise d'Ellébreuse avait dû être courtisane, à moins qu'elle n'eût été prêtresse d'Arthémis, car sa poésie était à la fois passionnée et chaste. »

La rougeur était montée aux joues de Florise ; ce pathos éhonté l'indignait.

Comment ce monsieur avait-il osé, s'était-il permis ? comment M. de Farenbourg avait-il laissé ?... Cet article était une trahison.

Le dithyrambe continuait : « D'ailleurs, chez Florise d'Ellébreuse, le masque était un sûr indice du tumulte de son âme. Elle était d'une beauté bestiale et tragique; combien affinée pourtant ! Ses yeux enfoncés, son front bas, son menton volontaire et ses narines vibrantes étaient d'une statue d'Égine

ou d'une cire de musée florentin; mais l'intensité de son masque la faisait surtout Italienne. Avait-elle vécu sous Néron ou à la cour des Borgia? L'éclat de ses yeux cruels et la pourpre de sa bouche étaient d'un Luini et aussi d'un Mantegna, et pourtant son corps souple et long était chaste, Béatrice d'Este ou Polymnie, la Joconde ou Hérodias? »

Ça y était; elle était à jamais compromise. Comment rentrer à Avignon, après ce dernier coup! et Paris, qui allait la juger d'après ce portrait! Dire que c'est sur ce fatras de mensonges et d'épithètes hyperboliques qu'artistes et mondains allaient baser leur opinion sur elle. Et la fête du *Laurier d'Or* avait lieu le surlendemain. La jeune femme respirait péniblement; un combat se livrait en elle; elle se levait tout d'une pièce. « Si on faisait ses malles et si on partait ce soir? »

M. Farnier avait un mot de situation : « Puisque tes robes sont commandées, maintenant! »

« Et nous allons voir enfin cette merveille ! — Est-elle aussi bien que ses photographies, Évimore ? — Avouez que vous l'avez flattée. — Vous ai-je flattée quand vous avez...? ripostait le photographe. — Oh ! moi, je ne suis la favorite de personne, nul intérêt à m'embellir. — Qu'entendez-vous par là ? — Rien, je me comprends. — Vous avez de la chance, soulignait un jeune reporter égaré dans le groupe. — Dites donc, vous ! Et puis notre cher artiste n'aime que les femmes minces, les élégies, les princesses Iris-mégistes. L'influence du modern-style, et nous sommes toutes grasses, mesdames. — Les raisins sont trop verts, sont bons pour les goujats. — Trop verts, trop mûrs, rectifiait, in-petto, une moustache insolente. — En effet, la table est mise, faisait M. Évimore en se penchant galamment sur le corsage en offrande de ces dames. — Allons, n'insistez pas mon cher, et allez rejoindre votre jeune femme qui se morfond toute seule, là-bas. Vous ne la présentez pas à M. Agrado, vous, votre femme ? Vous

êtes un mari prudent, Ah! Mme d'Ellébreuse vous doit un beau cierge! Vous savez jouer adroitement des épreuves de photographies. » M. Évimore s'était arrêté, interdit: « Comment, vous savez? — Nous savons tout, nous sommes de vieilles potences. — Non, il n'y a pas de secret pour nous. — Allez, allez, mon petit, M. de Farenbourg vous fait signe; le devoir avant tout! »

Des vieilles potences! elles ne croyaient pas si bien dire. Le photographe quittait avec un soupir de soulagement le groupe qui l'avait arrêté au passage. C'était quatre dames de lettres déjà chevronnées, toutes écrivant dans d'innombrables revues et collaboratrices, sinon lauréates, du *Laurier d'Or*. Leurs héroïques campagnes en faveur du féminisme et de l'amour libre étaient écrites dans la lassitude de leurs bajoues et le découragement de leurs seins. Leurs hautes coiffures en boucles serrées de bandelettes, la coupe spéciale de leurs robes fastueuses, autant que défraîchies, et leurs joyaux ésotériques les marquaient

toutes du sceau de la littérature; trois étaient costumées à la grecque; une seule, Ida de Fanarise avait osé arborer, sur ses bandeaux trop noirs, le turban de Mme de Staël. Une aigrette, que dis-je, une fontaine lumineuse le surmontait.

La fleur de grenadier au soleil étincelle.
Je veux m'en couronner pour te paraître belle.

Mme de Fanarise était redoutable aux débutants; ses ardeurs l'avaient rendue célèbre; l'âge ne les avaient pas éteintes. Elle encourageait les jeunes poètes, mais les menus de sa salle à manger n'étaient pas à la hauteur des coussins de son boudoir. Mme de Fanarise avait deux surnoms : le *Cimetière d'enfant* et l'*Ile déserte*. L'*Ile déserte* était le plus récent.

Les salons du *Laurier d'Or* commençaient à s'emplir; on s'abordait avec des yeux narquois et des sourires complices; les hommes surtout, que ces exhibitions de bas bleus amusaient. Les journalistes, les littérateurs, les gens du métier trouvaient toujours de la bonne

copie dans ces assemblées de Muses; les moindains aussi. A tort ou à raison, toutes ces femmes de plume passaient pour très faciles; quelques hommes avouaient cyniquement venir là comme au music-hall. Les femmes étrangères au bâtiment y apportaient un visage plus fermé et des yeux moins souriants. Une même préoccupation les tenaillait toutes; elles venaient juger et toiser une rivale, cette poétesse inconnue que le dernier numéro du *Laurier* venait d'imposer à Paris.

« Eh bien, votre protégée n'est pas encore arrivée? — Vous ne nous avez pas dérangées pour rien, j'espère, hein? mon petit de Farenbourg : pas de lapin! » Le directeur du *Laurier* se débattait, accaparé par trois nouvelles venues. Longues traînes de gazes brodées, épaules nues, des perles et des diamants, trois jeunes femmes de lettres, mais si peu, toutes trois mariées et entretenues, trois authoresses dans le mouvement : « Vous avez la main heureuse, il paraît qu'elle est adorable. — Vous verrez. — Et vous l'avez découverte en

province? Il n'y a que vous! — Et elle a du talent. — Ça nous change : une femme jolie qui a du talent. — Et jeune? — Ah! mon cher ami, vous avez ici une collection de trumeaux, c'est pis qu'une vacation à la salle des Ventes! — Voyons, de l'indulgence, mesdames! Celle qu'on a pour nous, peut-être — hein? — Vous avez la Nivelli, ce soir, et Delvau des « Français ». — Non. Cora Laparcerie. — Ah! Laparcerie chantera et la Nivelli dira des vers? » M. de Farenbourg menaçait du doigt la jolie moqueuse. « Et puis, j'ai une surprise à vous faire : Mme de Hamarande viendra peut-être; elle m'a promis. — Mme de Hamarande! Vous vous vantez, mon cher, ce serait une défection; Mme de Hamarande ne trahira pas *Fémina*. — Elle a promis. — Le désir, alors, de voir sa rivale, car vous venez de lui jeter un boulet dans les jambes! — Oh! si elle vient, elle sera très aimable; elle comblera votre d'Ellébreuse de prévenances; l'entrevue de deux reines, ah! il n'y a que vous pour organiser une fête à Paris, mon petit

de Farenbourg ! Est-ce que Florise d'Ellébreuse dira ces vers ? — Oh ! soyez tranquilles, Mme de Hamarande en dira. Mais, voilà mon mari, je vous quitte. — Votre mari et M. Férard ? faisait le journaliste, heureux d'accoupler ensemble le mari et l'amant, — En attendant votre Muse n'arrive pas ; vous lui avez envoyé une habilleuse ; elle ne saura jamais mettre sa robe. — Et puis, les nouveaux corsets ; en province, on ne sait pas. — Mme Déliaz, je ne publierai pas votre pièce de vers, si vous êtes si mauvaise. — C'est vrai, votre amour-propre est engagé. J'ai vu les sœurs Millaux, c'est vous qui avez habillé Mme d'Ellébreuse. — Et qui la déshabillez. — Mais non, ma chère, vous savez bien que c'est M. Agrado qui s'en occupe. » Et les deux jeunes femmes s'esquivaient en riant.

VI

LA CONSÉCRATION

M. de Farenbourg se précipitait vers la porte du second salon. Un des gros actionnaires du *Laurier d'Or* venait d'y entrer, un ancien épicier retiré des affaires, que le désir de se frotter à des gens de lettres avait attiré dans la galère du journalisme. M. de Farenbourg se frayait péniblement un passage; tout le monde voulait lui parler, mais lui ne voyait que son commanditaire. Tout bousculé qu'il fût, ce cher Oscar n'en gardait pas moins son sang-froid. Il découvrait, écroulées sur un pouf, au milieu du salon, trois masses de chairs enjoaillées, empanachées, du plus déplorable effet. Il y avait beau temps qu'il connaissait ces trois énormes Jézabels. C'étaient trois irréductibles bas bleus qui

n'avaient renoncé ni à écrire, ni à plaire. De fondation dans toutes les soirées de la Revue, leur laideur commune les réunissait; partout, un invincible aimant les attirait l'une vers l'autre, les groupant en gerbe monstrueuse au beau milieu des appartements. M. de Farenbourg faisait un suprême appel de l'œil à une jeune femme assise à l'extrémité du salon et, du même regard, lui désignait le groupe.

Mme de Farenbourg (c'était elle) se levait et se dirigeait vers les trois mastodontes; elle les bousculait sans façon : « Pas ensemble », leur disait-elle, et elle les faisait lever l'une après l'autre. « Quelle idée de vous fourrer toujours à la même place, toutes les trois? Si vous croyez passer inaperçues, mais vous attirez l'attention! » Les trois grosses dames se séparaient à regret.

L'incident faisait rire aux larmes toute une société de jeunes couples installés dans le second salon. C'était une bande d'artistes : les maris, dessinateurs ou peintres, plus ou moins

attachés à la rédaction du *Laurier*, venus là en partie avec leurs jeunes femmes. Cette foire aux vanités les divertissait; les jeunes femmes frémissaient dans cette atmosphère d'intrigues, y flairant comme une odeur de poudre : « Ecoutez, faisait une blonde en robe de tulle bleu pâle, Farenbourg a raison; elles impressionnaient, ces trois Parques! — Et puis, les rassemblements sont interdits sur la voie publique. — Vous en avez de bonnes, vous. — En fait de rassemblement, si vous voyiez le salon du fond! De Farenbourg y a réuni les lauréates; elles trônent sur des fauteuils de soie cerise de chez Belloir. Parole, il ne manque que l'estrade et le velours rouge à crépines d'or; il y en a déjà sept d'arrivées, de vraies haquenées et décolletées plus qu'à soif; on dirait la faillite d'un b... » et Zisko lâchait le mot tout à crac; toutes les femmes baissaient le nez derrière leur éventail. « Bah! faisait le mari de la dame bleu pâle, ici on croit toujours y être. — Sept d'arrivées? demandait une

brune grasse en satin couleur paille; il en manque encore trois. — Dont l'héroïne et la triomphatrice, la belle personne annoncée à la porte. — L'unique, la seule Florise d'Ellébreuse. — Moi, je crois qu'elle ne viendra pas. — Pourquoi? interrogeait une barbe rousse en pointe. — Dame, il faudrait qu'elle ait un certain culot, après l'article qu'on a publié sur elle, avant-hier. Moi, je serais morte de honte. — Le fait est qu'elle a eu une enfance plutôt orageuse. Ces confessions de matelots qu'elle provoquait sur les promenades de Toulon!... — Ah! vous ne connaissez pas les femmes. Je vous dis, moi, qu'elle viendra. — Naturellement, je les connais moins que la belle personne qui entre là. » Toutes les têtes se tournaient vers la porte. Une longue femme mince à la charpente osseuse, une face étroite au menton carré, avec, sous le front têtu, deux yeux de clarté intense, venait d'apparaître au milieu d'un groupe empressé d'habits noirs.

Oriane de Mauves! le nom courait de

bouche en bouche : c'était Oriane de Mauves, alias Gontran de Maufrignan, la chroniqueuse des sports. Une foule de jeunes mâles se bousculait sur ses pas, la complimentait sur son décolletage et lui demandait des tuyaux de courses.

— Tiens, elle n'a pas amené sa petite amie, remarquait une des jeunes femme de la bande artiste. — Elle a eu peur qu'on ne la lui souffle. — Il y a peut-être eu une rafle au Palais de glace », insinuait cette bonne pièce de Zisko. Gainée dans une robe de faille noire cuirassée de jais bleu, d'un décolletage étrange qui montait très haut et laissait les bras entièrement nus, le cou et les clavicules émergeant au-dessous d'une ligne droite, Mme de Mauves promenait une insolence hautaine au milieu des sarcasmes et des curiosités. Oriane de Mauves était très blanche, d'une blancheur d'hostie ou de chose très froide. Deux prunelles verdâtres vivaient seules dans cette face immobile, d'une prenante pâleur. Son profil heurté était celui

d'un jeune Florentin, un Lorenzo de Médicis enfant. Une petite calotte de velours noir posée sur des cheveux acajou précisait la vision. « Elle est très belle, risquait un jeune peintre. — Oui, très Fleur du Mal; elle vient des villes maudites. — Oh! elle vient surtout pour Florise d'Ellébreuse. Les photographies d'hier ont dû l'exciter. — A propos de villes maudites, tenez, voilà l'autre, ce cher des Glaïeuls. Oh! est-il assez laid, ce Noirmont! — Oui, les contraires s'attirent, Sodome et Lesbos. »

Le chroniqueur des modes venait de faire son apparition. Lui, c'était une foule de femmes, jeunes et vieilles qui l'assaillait. Toutes voulaient se renseigner sur le bijou de ce soir ou le chapeau de demain. Cette chère des Glaïeuls les toisait de haut et les écartait de la main. Un frac impeccable, un gilet de brocart blanc à boutons de lapis exagéraient encore sa hideur. La sanie de son teint boutonneux suppurait plus violente dans la blancheur du linge. Une petite barbe en

bouc, d'un blond pâle, mettait un bouquet d'herbes sèches à son menton fuyant. Sa petite tête plate et venimeuse se redressait sur des épaules étroites; toute sa petite personne frémissait et se cambrait sur de hauts talons. D'une main il s'éventait avec son chapeau claque et de l'autre il remettait en valeur une lourde mèche d'un blond fade sur l'acnée de son front. La main du chapeau était splendidement baguée; des femmes gloussaient d'admiration; « Du Lalique », faisait-il, en abandonnant ses doigts aux admiratrices..... D'autres femmes se pressaient, mais il était préoccupé d'atteindre un gros garçon roux à la tête bouclée et au torse d'athlète qu'il venait de découvrir à l'autre bout du salon. C'était un jeune sculpteur Norvégien, que Noirmont s'était mis en tête de lancer et d'imposer à Paris. Jusqu'ici, Ostenberg (c'était le nom du jeune homme) n'avait commis que des maquettes et de vagues bijoux d'Art Nouveau. — *Trahit sua quemque voluptas*, faisait remarquer l'incorrigible Zisko. — *Formosum pastor*

Corydon ardebat Alexim, ripostait une jeune femme. — Ah! vous entendez le latin; mes compliments. — Mais je n'entends pas le grec. — Je le regrette... Il faut croire qu'ils étaient mieux que cela en Sicile. »

Cette chère des Glaïeuls avait lâché son sculpteur; elle venait d'apercevoir M. de Farenbourg et se précipitait vers lui. « La voiture de Mme de Hamarande a été vue dans la cour de l'immeuble, lui chuchotait-il à voix basse; le valet de pied a demandé à la livrée si Mme Farnier était là. Sur la réponse que non, le coupé est reparti. Reviendra-t-elle? » La figure du directeur se décomposait : « Quel contre-temps, Mme de Hamarande! un clou pareil! ah! jamais il ne pardonnerait à cette petite sotte de Florise si la comtesse ne revenait pas. — Oh! elle reviendra. — Qu'en savez-vous? — J'en suis certain. Mme de Hamarande a huit salons où se montrer chaque soir; elle n'y vient que pour entrer et sortir; apparitions sensationnelles. Elle veut venir ici la dernière. — Et c'est

son droit avec sa fortune, sa situation, sa naissance, et cette petite Farnier qui n'arrive pas! » Des craintes travaillaient M. de Farenbourg. Depuis deux jours, Florise d'Ellébreuse ne lui avait ménagé ni son mécontentement, ni les télégrammes. Dans tous, elle lui avait signifié qu'elle ne viendrait pas. Le *Laurier d'Or* avait répondu par des pneumatiques suppliants et des envois de fleurs; lui ne doutait pas qu'au dernier moment, la jeune femme ne revînt sur sa décision; cette soirée devait être son triomphe, et voilà qu'il était dix heures et demie et Florise d'Ellébreuse ne paraissait pas.

« Fais chanter la Nivelli, disait-il, en passant, à sa femme; ils doivent la trouver mauvaise; ça les occupera ». Et il se dirigeait vers son bureau, hésitant s'il devait envoyer son auto à l'hôtel Florian ou rédiger lui-même un télégramme annonçant une subite indisposition de Florise; il traversait le salon, où on avait parqué les lauréates du concours; le palmarès au grand complet trônait là sur des

fauteuils de souverains en représentation. La salle était relativement déserte; la voix de la Nivelli, clamant la douleur d'Orphée, avait ramené la foule dans les premiers salons; celui des Muses était devenu une solitude. Quelques vieux messieurs s'attardaient seulement autour de leurs biceps opulents; un groupe gouailleur d'habits noirs goguenardait dans une embrasure de porte. L'inutile exhibition de ces malheureuses abandonnées dans ce salon lointain aux entreprises de galants vieillards frappait M. de Farenbourg. Oscar avait la sensation d'une parade de foire, en même temps que le souvenir des dames en corbeilles des anciens cafés-chantant. Il flairait le grotesque et offrait gracieusement son bras à une des Muses; il engageait les autres à le suivre dans le salon de musique, quand il aperçut M. Agrado, il pressentit immédiatement des nouvelles. Il assit la dernière Muse et se précipita vers le banquier : « J'en arrive, fit M. Agrado, ça a été dur, mais ils viennent. — Vous l'avez vue? — J'en ar-

rive, vous dis-je, ah! j'avais deviné juste! Après l'article et ces télégrammes, je pensais bien que ça n'irait pas tout seul. Ah! on a versé quelques larmes! — Elle a pleuré, elle va être laide. — N'en croyez rien, elle est plus jolie que jamais; elle a l'air d'une victime que l'on traîne à l'autel. Vous pouvez me remercier; mais vous allez me faire un plaisir, c'est de flanquer ce Noirmont à la porte. Tenez, les voici, n'est-ce pas qu'elle est divine? »

Florise d'Ellébreuse venait d'apparaître au bras de son mari, son nom courait déjà, murmuré de bouche en bouche; des têtes de femmes se dressaient étincelantes de diamants, éclaboussées d'aigrettes; un remou se creusait dans la marée des habits noirs.

Mme Farnier déchiffrait distraitement la carte qu'on venait de lui remettre. « La comtesse de Hamarande! C'est elle-même qui est en bas. » Ce petit morceau de bristol l'avait

arrachée à sa torpeur. « Mais oui, cette dame est en bas dans son auto, répondait le garçon; elle fait demander si madame peut la recevoir. » Mme de Hamarande! la jeune femme avait comme un éblouissement. Elle ne comprenait pas et devinait pourtant que, dans la détresse où elle se trouvait, cette visite avait quelque chose de providentiel! elle considérait le désarroi de la chambre, le désordre de sa toilette, ce lit pas fait, ce peignoir qu'elle traînait depuis midi, et, devant la médiocrité de ce logis d'hôtel : « Non, non, faisait-elle brusquement, dites à Mme de Hamarande tous mes regrets. Non, non, je ne peux pas la recevoir. — Cette dame désire vivement voir madame; elle est descendue de son auto elle-même, pour s'informer au bureau de l'hôtel. » Et Florise se rappelait que, dans la matinée, la comtesse avait déjà fait prendre de ses nouvelles. Elle avait trouvé sa carte sous enveloppe avec une quantité d'autres, d'inconnus ou de relations de la veille. Tous avaient mis une certaine élégance à venir

s'enquérir de l'état de la poétesse, après le ridicule contre-temps qui avait clos la soirée de la veille, cet évanouissement quasi théâtral où elle s'était laissée aller, dans l'atmosphère de curiosité hostile dont elle s'était sentie l'objet.

Elle n'oubliait pas, non plus, ce que Mme de Hamarande avait fait pour elle. Acculée dans une position difficile, devenue le point de mire de tous les yeux, harcelée de prières et sommée de réciter elle-même ses vers couronnés, elle s'était sentie défaillir, le cœur lui avait manqué. L'imprévue, la généreuse intervention de la comtesse de Hamarande l'avait alors sauvée.

Florise d'Ellébreuse ne pouvait pas ne pas la recevoir.

Le garçon attendait toujours. « Dites à cette dame que je suis couchée, que je me lève. Je suis au regret, mais je ne peux la recevoir que dans vingt minutes, un quart d'heure. Si elle peut repasser... » Le garçon s'éclipsait, il revenait presque aussitôt : « Cette

dame prie madame de ne pas se presser; elle repassera dans trois quarts d'heure. » Et il remettait à la jeune femme trois merveilleuses roses Niel.

Emma se levait brusquement. Vite que l'on fît son lit, qu'on rangeât cet appartement et qu'on lui envoyât la femme de chambre pour l'aider à s'habiller. Elle gagnait péniblement la grande glace ovale de la psyché, elle était encore tout étourdie des événements de la veille.

Ah! cette fête du *Laurier d'Or*, dont elle s'était fait tant de joie et qui devait être son triomphe, elle en revivait maintenant toutes les phases effarantes et comiques comme celles d'un cauchemar! C'est dans la persistante oppression d'un mauvais rêve, qu'elle se visionnait son entrée dans les salles de rédaction, transformées en galeries de fêtes. Elle s'était laissé traîner là comme une ci-devant à l'échafaud. Jusqu'à la dernière minute, elle ne voulait pas y paraître; il avait fallu la visite de M. Agrado à l'hôtel Florian pour

forcer sa décision. Le banquier l'avait adjurée, au nom de sa carrière, de tenter ce suprême effort; il y allait de son avenir. On l'avait annoncée à Paris. Paris l'attendait. Paris ne pardonnait pas les déceptions. Elle ne paraîtrait qu'une minute; l'important était qu'on la vît. « Mais, après cet abominable article? avait soupiré la pauvre femme. — Cela, c'est une autre question; j'en fais mon affaire. J'ai plus que voix au chapitre au *Laurier*; j'exigerai le nom de ce monsieur et, je vous le promets, justice sera faite. » Émile, pris à parti par M. Agrado, s'était alors joint au vieillard; tous deux l'avaient suppliée. « Mais on a annoncé que je dirais moi-même mes vers, sanglotait Florise, qui avait lu l'écho, le matin, dans un journal. Je ne pourrais jamais, jamais... je suis perdue. — Cela, c'est un enfantillage, faisait le millionnaire, puisqu'il y a une comédienne de l'Odéon commandée pour déclamer vos vers. » Mme Farnier tirait le dernier argument des femmes : » Mais je suis laide, laide à faire

peur, j'ai pleuré; j'ai les yeux machurés, le teint bis! — Vous! vous!!! répondait le banquier, en l'entraînant devant une glace. Mais regardez-vous! mais c'est votre triomphe que la pâleur et l'éclat des yeux que vous avez ce soir! »

Le fait est que Mme Farnier était, ce soir-là, très belle. Sa crise de révolte et de larmes l'avait dramatisée, élevée à un degré d'intensité plastique qu'elle n'avait pas d'ordinaire. Une tunique à la grecque, dont ses bras pâles émergeaient complètement nus, la faisait, chose étrange, idéalement chaste. Un peplum de gaze argentée la drapait; des couronnes de myrthes, en soie brodée, en égayaient la trame de feuilles vertes; pas une bague aux doigts, pas un bracelet aux bras, pas un collier au cou. L'eurythmie des lignes était conservée intacte, absolument pure; posée sur ses bandeaux châtains, une couronne de myrthes verts, en émail translucide, la diadémait.

C'était Hypatie et c'était aussi Erato; c'était une nymphe et c'était une muse, mais une

nymphe douloureuse et blessée ; c'était Iphigénie en Tauride et Mlle de Sombreuil au Temple. A la clarté des bougies son image lui avait souri. « Puisque vous vous mettez tous les deux contre moi !... » Et elle avait demandé sa sortie de bal.

« Ne craignez rien, je serai là tout le temps auprès de vous », lui avait chuchoté M. Agrado, et, dans la tiédeur obscure de l'auto, la main du banquier avait furtivement serré sa main.

Ah ! son entrée dans les salons du *Laurier d'Or*... Au moment où elle en passait la porte, la Nivelli y chantait, debout, au piano :

Tu m'as pris mon cœur dans tes griffes d'or,
Tu m'as pris mon cœur dans tes mains de soie.

La mélodie d'Holmès courbait toutes les têtes sous une haleine ardente, mais le nom de Florise d'Ellébreuse avait couru dans la foule ; la jeune femme l'avait deviné au mouvement des bouches, et, tout à coup, elle avait eu tous les yeux et toutes les curiosités sur

elle. Elle s'était sentie dévisagée, déshabillée, scrutée dans son âme et dans sa chair, par des milliers de prunelles goguenardes et inquiètes ; il y en avait de si hardies, qu'il lui semblait qu'on la dénudait. Une atmosphère raréfiée l'avait prise à la gorge ; les tentures du salon avaient tournoyé autour d'elle ; elle avait eu un mouvement de recul, mais M. de Farenbourg lui avait pris le bras et l'avait entraînée à travers les groupes.

La Nivelli avait cessé de chanter.

Ce fut une promenade sensationnelle et triomphale. Toute l'assistance s'était portée en masse au-devant de la poétesse. Emma avançait avec peine entre deux rangs de spectateurs ; on se bousculait pour la voir ; des cous se tendaient avides, des souffles chauds lui effleuraient la nuque, des monocles impertinents plongeaient dans son corsage ; et Florise avait la sensation d'être livrée vivante aux bêtes. Elle avait fermé les yeux ; M. de Farenbourg la soutenait ; des réflexions, faites à voix haute, la souffletaient au visage : « C'est la lauréate,

la petite femme au tempérament si chaud. — Elle a le masque! — Pas si jolie que cela! — Eh! eh! son mari ne doit pas s'embêter. — Ah! moi, en voilà un que je plains, le mari! »

Emile, ahuri, prenait pour lui une partie de ces boutades; il avait grand'peine à suivre sa femme à travers les groupes..... C'était l'insulte publique et officielle : la consécration.

Florise avait gagné le fauteuil qu'on lui réservait. Maintenant, M. de Farenbourg faisait les présentations. C'étaient des inclinaisons de crânes chevelus ou chauves, des flexions d'épaules et des robes plongeantes en des révérences. M. de Farenbourg nommait à mesure; les femmes et les hommes se succédaient. Mme Farnier ne voyait personne. Toutes ces faces s'avançaient sur elle, grimaçantes et grossissantes comme dans les cauchemars. Elle se sentait étouffée dans un cercle, de plus en plus resserré, de visages menaçants ou hilares : une farandole de masques,

et les présentations continuaient. C'étaient des noms et des noms, et, à jet continu, la banalité des compliments clichés et des félicitations plates. Un nom lui faisait relever la tête : M. Maxence Noirmont, notre baronne des Glaïeuls. Un petit homme, pustuleux et goguenard, bafouillait des hyperboles ; la jeune femme avait un mouvement de recul : c'était lui l'auteur de l'article. « Ne vous troublez pas, lui chuchotait une voix dans la nuque ; il ne perdra rien pour attendre ; nous l'exécuterons, et de main de maître. » C'était M. Agrado, discrètement insinué derrière son fauteuil. « Non, non, suppliait la jeune femme, il est si dangereux ! — Il n'y a de dangereux que ce que l'on redoute. Celle-là est bien plus à craindre. » Une jeune femme, très blanche aux yeux étrangement verts, était debout devant elle : « J'aime tant votre talent et j'apprécie tant votre beauté ! » murmurait l'inconnue d'une voix chaude et rauque. M. de Farenbourg présentait Mme de Mauves, mais un mouvement venait de se

produire dans la foule et Florise d'Ellébreuse se trouvait tout à coup seule. Les groupes, tassés en une grande vague, se précipitaient au-devant d'une nouvelle entrée : « Mme de Hamarande, la comtesse ! »

VII

CHÈRES CONFRÈRES

La nouvelle arrivante possédait mieux le maniement des foules. Avec un sourire à droite, un regard à gauche, elle maintenait les gens à distance, écartant au besoin les gêneurs du bout de son éventail. Les plus obstinés s'effaçaient devant son geste. Pour Mme de Hamarande les curiosités s'étaient faites déférentes, les impatiences respectueuses. C'était une petite femme menue et mince que grandissait un admirable port de tête. Un profil d'oiseau de proie, un nez en bec d'aigle et des lèvres fines étaient rachetés par d'inoubliables yeux nocturnes, des yeux veloutés et bleus, ombrés de longs cils noirs. Très brune, coiffée de bandeaux à la grecque, la comtesse de Hamarande imposait la vision d'une sta-

tuette d'Égine portant sur ses épaules un visage précis de peinture persane. On sentait sa majesté voulue, sa grâce apprise, car naturellement elle devait être vive, saccadée et preste, et c'est par esthétique qu'elle avait adopté cette sage lenteur. Des ovations l'accueillaient au passage ; le Tout-Paris du *Laurier d'Or* l'acclamait. La comtesse se faisait désigner Florise et cette fois c'était Florise d'Ellébreuse que l'on présentait. La poétesse du Faubourg adressait à la lauréate de province un compliment lapidaire et précis, dont la belle tenue avait la pureté d'une épitaphe grecque. Mme Farnier balbutiait ; elle n'avait rien entendu. M. de Farenbourg, qui avait présenté les deux femmes, les faisait asseoir sur deux grands fauteuils. Maintenant la comtesse de Hamarande parlait à mi-voix à Florise ; elle avait une diction merveilleuse servie par la voix la plus chaude et la mieux timbrée ; l'écouter était un délice, et sans rien comprendre, Florise d'Ellébreuse écoutait.

Mais, bon faiseur de gloires, M. de Farenbourg organisait le triomphe du *Laurier d'Or*. « Silence, Mesdames, un peu de silence, Mesdames ». Mlle Cora Laparcerie, de l'Odéon, allait réciter la poésie primée au concours, les *Lauriers roses* de Mme d'Ellébreuse ; mais Mlle Cora Laparcerie n'était pas là, au dernier moment elle s'était fait excuser. Une actrice du Vaudeville offrait de la remplacer ; on acceptait. Récemment sortie du Conservatoire c'était une jeune personne aussi nue que le permettait l'indécence de la mode : des yeux pochés tant ils étaient bleuis de kohl, et une bouche saignante de fard. Un maquillage spectral en faisant une stryge de Rops. Qu'allaient devenir les *Lauriers roses* de Florise déclamés par cette goule ! Cela faisait frémir.

L'ingénue du Vaudeville demandait à lire les vers pour se familiariser avec ; on lui passait un numéro de la Revue. Mlle Illyne Hasp la feuilletait, puis elle avait un brusque sursaut de tout le corps ; elle arrivait à rougir

sous son blanc gras et ses paupières meurtries tombaient jusqu'à ses oreilles. — Non, vraiment elle ne pourrait jamais dire cela en public, c'était trop chaud, trop passionné, trop véhément; il y avait des passages... Et Mlle Illyne rentrait dans le rang, tout un groupe d'habits noirs excités suivait cette ingénuité de lupanar. Mme Emma Farnier était devenue blême ; un tremblement l'avait prise; personne ne voulait dire ses vers. « L'auteur, l'auteur ! » réclamait des voix goguenardes. « Oui, c'est cela, que madame d'Ellébreuse dise elle-même ses vers ! » Et toute l'assistance réclamait et criait ; le public était redevenu l'enfant mal élevé des entr'actes trop longs et des premières houleuses. « L'auteur! l'auteur! » Et Mme Farnier, le cœur chaviré, sentait une sueur froide lui perler aux épaules, elle croyait qu'elle allait mourir.

La comtesse de Hamarande s'était levée. « Eh bien, ces vers, je vais les dire, moi. Qu'on me donne le manuscrit. » Et la statuette de Tanagra s'avançait le plus simplement du

monde. Et un silence se faisait tel que l'on eût entendu bourdonner une abeille. Dans le recueillement de tous, Mme de Hamarande commençait. La jeune femme était peut-être la plus admirable diseuse que possédât Paris; seules Julia Bartet, Marguerite Moreno ou jadis Sarah Bernhardt eussent pu lui être opposées dans l'art de souligner, et de mettre en valeur un rythme. Des vers de Florise d'Ellébreuse perlés par la comtesse de Hamarande, Paris ne s'attendait pas à un pareil régal.

Mais quand la diseuse se tournait vers la poétesse pour quêter un regard de gratitude, elle ne trouvait que deux yeux clos et une pâleur de morte. La tête renversée, raidie par l'hypnose, Mme Emma Farnier s'était évanouie... Une réflexion de goujat, passée par-dessus son épaule, avait porté le dernier coup. Ce fut un désarroi, un tumulte; on se pressait autour de la jeune femme, on emportait Florise, inanimée, dans le cabinet du Directeur. Ce Farenbourg, quel génie, quel

dentiste ! Tout cela a-t-il été assez bien réglé ! « C'est plus beau qu'au théâtre », ricanait Zisko, le peintre hongrois.

Le lendemain Mme Emma Farnier ne pouvait refuser de recevoir la comtesse de Hamarande.

La poétesse grande dame prenait congé de la lauréate de province. Qu'est-ce que la comtesse de Hamarande avait bien pu dire à Mme Farnier ? Elle avait dans les yeux une décision inaccoutumée, et tout son pauvre visage dévasté par le désespoir s'était soudain retrempé d'énergie. Elle sonnait pour avoir une lampe, car il était près de sept heures. Elle écoutait l'auto de la comtesse déraper sous ses fenêtres, et presque aussitôt la porte de sa chambre s'ouvrait. Qui se permettait... ? et M. de Farenbourg entrait suivi de son mari. Il se précipitait sur les mains de la jeune femme... Ses compliments ; Mme de Hamarande chez elle ! Mais c'était une consécration, après ce qui s'était déjà passé dans la

nuit, Mme de Hamarande et elle devenaient les deux outsiders de la littérature féministe. C'était inespéré, autant qu'imprévu, il allait pouvoir publier son portrait avec celui de la comtesse dans le prochain numéro de la Revue.

La jeune femme regardait avec mépris ce marchand de réclames. « Je m'y oppose formellement, faisait froidement Mme Farnier ; c'est spontanément que la comtesse de Hamarande m'a rendu visite, spontanément qu'elle a dit mes vers hier soir, j'entends ne pas en informer le public. — Mais moi, j'entends faire votre réputation, chère madame, et faire monter le tirage de mon journal. D'ailleurs, il est trop tard, un instantané a été pris hier, dans nos salons, de votre présentation à la comtesse. Sa visite m'autorise à la publier. — Soit, je vous désavouerais dans une lettre ouverte à la comtesse de Hamarande, et cette lettre je la publierais dans *Fémina*. — Oh ! comme elle est nerveuse ! Monsieur Farnier, calmez un peu votre femme ! Oui, je sais, les

événements d'hier vous ont un peu énervée, mais rien de mieux ne pouvait arriver pour votre gloire. Il ne faut pas ruer comme cela dans les brancards. » Emma ne haussait même pas les épaules ; ni M. Farnier, ni M. de Farenbourg ne voyaient ses dents serrées ni ses yeux fixes et durs.

« M. Agrado est venu prendre de tes nouvelles, faisait Émile ; nous étions avec lui dans le salon de l'hôtel ; il n'a pas voulu monter. — Il a bien fait, ripostait la jeune femme. — Comment ! — Mais oui, il a bien fait, intervenait M. de Farenbourg, puisque madame n'était pas seule. » Le directeur sentait l'orage dans l'air. M. Farnier reprenait : « Agrado nous invite à dîner pour jeudi, un grand dîner qu'il donne en ton honneur, et il compte sur nous, samedi, dans sa loge de l'Opéra, pour une première. — La première du *Crépuscule des dieux*, soulignait le journaliste. — J'ai accepté insistait Émile. — Et tu as eu tort, car je n'irai ni à ce dîner ni à l'Opéra. — Pourquoi ? — J'ai dit. »

M. de Farenbourg, devenu prudent, s'absorbait dans la lecture de cartes de visites, dont un plat de Chine était rempli ; il y découvrait celle d'Oriane. « Tiens, tiens, Mme de Mauves, vous l'avez reçue ? — Non, c'était ce matin. Elle est venue prendre de mes nouvelles. — Vous avez bien fait. » Florise levait la tête. « Pourquoi ? » Le journaliste avait un geste vague : « J'ai dit ! » Et là-dessus il se levait. « Voyons, Emma, M. Agrado attend ta réponse ; M. de Farenbourg a promis de la lui porter. — Non, non, je reviendrai demain, cela ne presse pas, concédait ce parfait homme du monde ; madame d'Ellébreuse est un peu énervée ce soir. »

Le diplomate s'esquivait. « Voyons, Emma, tu n'es pas raisonnable, reprenait Émile ; M. Agrado a pour toi une véritable affection ; il m'a parlé de toi dans des termes... ; tu serais sa fille, qu'il ne t'aimerait pas davantage ; tu sais qu'il m'a promis de faire flanquer à la porte le petit écrivaillon de ton article. » Mme Farnier tournait vers son mari son beau

profil douloureux autant qu'ironique : « Mon ami, il vous faudra acheter des lunettes bleues, vous devenez tout à fait aveugle ! »

Le lendemain matin, une heure après le second courrier, le garçon de l'hôtel montait à Florise d'Ellébreuse une immense gerbe de lilas blanc et d'orchidées bleues ; une carte apostillée sous enveloppe, accompagnait l'envoi ; Mme de Mauves y prenait des nouvelles de la jolie malade et implorait la faveur d'être reçue dans la journée vers les cinq heures ; Mme de Mauves avait un véritable service à rendre à Mme Farnier. « On attend la réponse en bas ? demandait Emma. — Non, on est parti. — Ah ! » Et, développant le papier qui entourait les fleurs, la jeune femme faisait bouffer la gerbe dans un vase : le lilas, savamment vaporisé, embaumait.

Mme de Mauves ! M. de Farenbourg, la veille, l'avait approuvée de ne pas l'avoir reçue : la chroniqueuse sportive était donc un danger ? Un danger pour elle, ou pour M. de Farenbourg ? Emma était piquée au jeu ; son ima-

gination travaillait, une curiosité l'obsédait de connaître maintenant Mme de Mauves. Elle se rappelait très bien cette face pâle, expressive, si étrangement éclairée par deux larges yeux verts ; c'était la seule femme présentée dont elle se souvînt.

Un chasseur du *Laurier d'Or* venait interrompre sa songerie ; il apportait une lettre de M. de Farenbourg et toute une liasse de coupures de journaux sous une grande enveloppe. Le journaliste s'informait de la santé de Florise et la félicitait, une fois de plus, de son grand succès ; elle n'avait qu'à dépouiller les bulletins de presse qu'il se permettait de lui adresser. De M. Agrado et des invitations de la veille, pas un mot. Le fin limier avait flairé le vent ; un malheureux post-scriptum gâtait la situation : M. de Farenbourg revenait à la charge au sujet de sa collaboratrice Mme Oriane de Mauves : « Si elle se présente chez vous, soyez souffrante. Un bon conseil, évitez-la. »

Cette recommandation décidait la jeune

femme à recevoir la personne qu'on voulait lui faire évincer, et puis elle se mettait à dépouiller les bulletins : tous y célébraient à l'envi la pureté de son profil, l'éclat de son teint, la souplesse de sa taille et la sensualité passionnée de ses vers.

Mais Florise d'Ellébreuse était déjà blasée sur les éloges de presse. Elle n'en ignorait plus la cuisine. Tout cet encens brûlé en son honneur n'était que des communiqués et des prières d'insérer de M. de Farenbourg. Distribués la veille au soir, ils avaient paru le matin... complaisances réciproques de rédaction vis-à-vis les unes des autres, la lauréate du *Laurier d'Or* en possédait maintenant l'énigme, d'ailleurs le nom de la comtesse de Hamarande habilement accolé au sien ne lui permettait pas un doute, c'était un nouveau bluff de ce cher Oscar. Il préparait le texte et l'illustration de son prochain numéro : l'entrevue *des deux Muses*. Ah ! le bon manager ne perdait pas son temps, c'était organisé de mains de maître autour de ses faits et gestes,

la réclame à jet continu d'une étoile en tournée.

Horripilée, Mme Farnier repoussait du doigt toutes ces paperasses et sonnait la femme de chambre. Avait-elle fini de préparer son bain? — Les hommes de la *Samaritaine* venaient de le monter, de l'installer dans la chambre de monsieur. L'hôtel Florian n'avait pas de salle d'hydrothérapie.

Pendant la première semaine de son séjour Emma, tôt levée, courait les magasins du quartier, musant au *Petit Saint-Thomas* pour s'attarder au *Bon Marché* et de là passant les ponts poussait jusqu'au *Louvre*.

En quittant l'étouffement des salles de vente, la fraîcheur des hauts ombrages de la *Samaritaine* entrevue du haut des quais la tentait. L'eau du fleuve et le vent dans les feuilles lui rappelaient vaguement le perpétuel émoi des peupliers de la Barthelasse... La Barthelasse aujourd'hui lointaine comme Avignon, elle traversait d'un pas ralenti la place Saint-Germain-l'Auxerrois, s'accoudait une

minute au parapet pour admirer le Pont-Neuf et ses six arches pleines et la terrasse en proue de sa pointe où s'immobilise la silhouette équestre du Vert-Galant, à l'horizon c'était la flèche ajourée, on eût dit en filigrane d'or de la Sainte-Chapelle et puis plus loin dans la travée du fleuve comprise entre le quai de Gesvres et celui de l'Horloge, l'H. d'améthiste gigantesque et violâtre des tours de Notre-Dame. Florise s'absorbait dans cette vision dont s'enivrait son âme artiste et puis souriante à l'avenir, elle descendait l'escalier qui conduit à la berge et s'engageait sur la passerelle qui relie la rive à l'établissement, c'était la dernière étape de sa matinée.

Maintenant Mme Farnier faisait apporter ses bains rue de Beaune et les prenait à l'hôtel ; Mme Farnier ne sortait plus le matin, ses soirées la rendaient paresseuse, la provinciale devenait Parisienne.

Vers trois heures un quart la jeune femme s'étirait en bâillant sur sa chaise longue. Après

son bain elle avait déjeuné dans sa chambre et s'était ensuite endormie, lentement envahie par la douceur de la sieste, un léger toc toc heurté à sa porte venait de la réveiller; c'était timbré d'une cire argentée qu'elle connaissait déjà trop, le bristol azuré de M. Agrado, Florise avait un geste excédé, elle ne décachetait même pas l'enveloppe. — C'est pour le dîner. Invitation officielle cette fois : « ah ! il est tenace. Pas plus que moi ! » et elle poussait la lettre sur la table parmi les papiers épars sur la table, son mouvement en faisait tomber un sur le tapis, Florise le ramassait, et, hasard, c'était la lettre de M. Farenbourg, son billet du matin, machinalement Emma le relisait, elle s'arrêtait longtemps au post-scriptum consacré à Mme de Mauves. — *Si elle se présente chez vous, soyez souffrante, un bon conseil, évitez-la.*

Ces quelques lignes lui remémoraient sa décision d'avant le déjeuner, Mme Farnier était devenue pensive, sa bouche entr'ouverte hésitait, mais ses prunelles riaient. D'un bond

elle se mettait debout et se dirigeait vers une grande caisse en bois blanc, dernier envoi des sœurs Millaux. Elle l'ouvrait avec précaution et en tirait une délicieuse robe d'intérieur, toute en gaze de soie mauve sur dessous de satin souple, quelque chose d'impondérable et de flou qui fondait et coulait comme une eau sous la main, la jeune femme étalait le chef-d'œuvre sur son lit et l'examinait en détail ; toute la robe embaumait, des sachets d'héliotrope avaient été cousus dans la doublure et une senteur capiteuse et très douce emplissait la chambre. Florise se penchait sur l'étoffe et s'y caressait le visage, un bien-être la pénétrait en même temps que le parfum, elle se redressait et s'approchait de la glace en tenant toujours sa joue appuyée contre l'étoffe, la nuance seyait merveilleusement à son teint, le mauve la faisait encore plus délicieusement blonde, il allumait comme des lueurs d'ambre clair dans ses cheveux châtains.

Mme Farnier replaçait la robe sur le lit et s'installait à sa toilette.

Le soir, à quatre heures et demie, Mme Farnier était sous les armes.

L'arrêt d'un fiacre sous ses fenêtres la faisait tressaillir ; elle consultait la pendule : Mme de Mauves était exacte. Mme Farnier avait donné ordre de laisser monter directement. Le danger, puisqu'il y avait danger, allait apparaître.

La porte s'ouvrait. Le danger était une longue et souple forme veloutée comme une hirondelle de ruine. Une robe de velours ras, gris de taupe, moulait la sveltesse de la jeune femme. Au-dessus de l'étole de chinchilla, c'était bien l'étrange et attirant visage remarqué l'autre soir. Les yeux avaient encore plus d'éclat. Une toque de velours pensée couronnait cette tête de jeune page, et dans un sillage d'odeurs capiteuses et compliquées, Mme de Mauves se précipitait. Florise n'avait pas eu le temps de se lever, la visiteuse lui avait saisi les mains... Comme elle était bonne de l'avoir reçue ! Alors elle l'excusait et de l'indiscrétion de sa visite et de l'au-

dace de son envoi, mais une irrésistible sympathie l'entraînait vers elle. En plus de sa joliesse et de son génie, il y avait en elle une telle candeur, une telle ignorance de l'horrible monde où elle entrait. C'est son innocence qui l'avait amenée à cette démarche. Elle sentait Florise si neuve et tellement sans défense dans cette effarante existence de luttes et d'intrigues, qu'est la littérature pour une femme : elle ne connaissait que trop cette existence et à ses dépens, hélas ! Et cette odieuse soirée de l'avant-veille, ce gala du *Laurier d'Or*, quelle honte, quel guet-apens, pis, quel traquenard ! Parmi le cynisme des hommes et l'envieuse hostilité des femmes, Florise lui était apparue comme une sainte Blandine dans la fosse aux lions. Ce Farenbourg était un misérable de l'avoir fourvoyée dans cet affreux milieu de bas bleus aigris, de snobs imbéciles et de gens de lettres aux expédients. Avoir fait d'elle, elle une créature si pure et si noble, un prétexte de bluff, un objet d'attraction ! Ah ! ce Farenbourg ! Mais il en avait

fait bien d'autres ! Alors devant sa pâleur et sa détresse, un immense attendrissement l'avait prise pour elle, Florise, et, entrée dans les salons du *Laurier* avec une secrète jalousie de sa beauté et de son talent (toutes les femmes étaient jalouses d'elle), elle avait, tout à coup, éprouvé pour elle un impérieux besoin d'affection et de dévouement.

Emma Farnier l'écoutait parler avec stupeur. A la jalousie en moins qu'elle n'avait pas avouée, c'était les propos mêmes de Mme de Hamarande. Les deux femmes s'étaient rencontrées dans la même pitié et le même besoin de lui venir en aide ; toutes deux, émues par sa candeur, avaient cédé à la même générosité d'élan. C'était pour la prévenir d'un danger et lui rendre un urgent service que Mme de Hamarande était venue la visiter, la veille ; la jeune comtesse l'avait aussi mise en garde contre Farenbourg, « un homme capable de tout », avait dit celle-ci.

La chroniqueuse sportive était plus explicite. Un forban, une canaille, un exploiteur

de femmes, et dont les enthousiasmes littéraires masquaient mal les spéculations de ruffian. D'ailleurs, il fallait l'entendre, dans l'intimité, parler de sa rédaction. Mais Mme de Mauves ne répétait pas le mot. Elle avait repris avec une volubilité passionnée, le thème inépuisé des qualités de House et de ses perfections, et puis elle revenait en termes apitoyés sur la soirée de l'avant-veille et son effarante détresse au milieu des réclamations brutales d'un public, on aurait dit payant. « Les goujats, les goujats ! s'exaspérait la jeune femme, on ne se conduit même pas ainsi au beuglant ! » — « Oh ! Mme de Hamarande a été très bonne, pouvait enfin placer Emma, elle s'est dévouée et m'a sauvée littéralement. »

Une flamme mauvaise allumait les yeux de la chroniqueuse : « Vous êtes naïve, chère madame, vous avez cru au dévouement de Mme de Hamarande, mais Mme de Hamarande s'est taillé une admirable réclame en vous sauvant. Vous ne la connaissez pas encore.

Mme de Hamarande ne travaille que pour elle ; c'est pour elle, et non pour vous, qu'elle est venue au gala de l'autre soir ; la fête était donnée en votre honneur. Vous en étiez le clou, l'attraction, la reine ; elle a voulu partager votre triomphe. C'est très adroit et très fort, ce qu'elle a fait là. Elle s'est piédestalisée en vous venant en aide. Quoi qu'elle fasse, maintenant, on ne pourra la soupçonner ni de basse envie, ni de compétition. D'un geste elle s'est nimbée d'une couronne. La voilà passée petit manteau bleu, créature d'élite et de générosité. La belle âme et le génie, la double auréole ! »

Florise d'Ellébreuse écoutait sans bien comprendre encore, mais faisait en elle-même des rapprochements : Mme de Hamarande lui avait tenu les mêmes propos la veille, Mme de Mauves les débitait avec une autre chaleur. Mme de Hamarande n'avait prévenu Emma que contre M. de Farenbourg ; la chroniqueuse sportive s'en prenait au contraire à toutes et à tous ; elle englobait dans la même

suspicion farouche M. Agrado, un vieux satyre hypocrite qui aurait voulu faire de la rédaction du *Laurier* son harem, et cette petite crapule de Maxence Noirmont, cette chère des Glaïeuls dont la haine antiphysique s'acharnait sur toutes les femmes ; et sa véhémence indignée dénonçait à Emma les manœuvres frauduleuses du vieux Mécène égrillard, comme les turpitude du jeune maître chanteur. Le vieux banquier n'avait-il rien tenté déjà auprès d'elle? Il la désirait ostensiblement ; il était encore plus dangereux que le Noirmont dont l'évidente infamie n'égalait que l'évidente lâcheté ; pour celui-là, il y avait les exploits d'huissier et la police correctionnelle. Ah ! les aigrefins et les porcs, les rancunes et les convoitises que Florise avait dû déchaîner dans ce troupeau ; mais elle l'aiderait à se défendre contre eux et, si elle le voulait bien, armerait sa candeur de toute son expérience. Elle la soutiendrait de ses conseils, l'éclairerait de ses avis, la documenterait sur les choses et les gens, l'initie-

rait aux ruses et aux stratagèmes sans lesquels force, gloire et talent deviennent inutiles à Paris ; elle lui soufflerait son énergie dans les résistances et sa perspicacité dans l'intrigue : bref, elle serait son amie.

Mme de Mauves avait rapproché sa chaise de celle de Florise, et, tout en lui caressant les poignets du bout effleurant de ses doigts, avait presque posé sa tête sur son épaule. Florise sentait son haleine lui chauffer la nuque.

Tant de véhémence l'effarait. C'était en termes moins ardents, la conversation même de la comtesse de Hamarande, la même sympathie inspirée par son ignorance et les mêmes conseils de se méfier d'un monde d'intrigue et de perfidie ; mais au lieu de mettre à son service son expérience pour en triompher, Mme de Hamarande lui avait conseillé de fuir ce monde périlleux et trop compliqué pour elle : Florise n'était pas taillée pour la lutte, elle devait retourner au plus vite à Avignon, se laisser commander un roman par de Fa-

renbourg et rentrer, s'exiler en Provence. Là, dans la solitude ensoleillée de la ville des Papes, au bord des roseaux frissonnants du Rhône, elle mettrait un an, deux ans à faire un beau livre de vers, et, le livre une fois parachevé, elle reviendrait le publier à Paris. Mme la comtesse de Hamarande s'était engagée à trouver un éditeur.

Laquelle des deux fallait-il écouter? L'une lui conseillait le combat, l'autre la fuite, pis que la fuite, l'exil. Mme de Hamarande n'avait-elle pas un intérêt à la supprimer de sa route? Elle était une rivale, en somme ; une méfiance était entrée en elle depuis que Mme de Mauves avait disséqué en sa présence les motifs plausibles de ce spontané dévouement.

La comtesse de Hamarande paraissait à Emma plus sage, Mme de Mauves plus sincère. Florise reconnaissait, malgré elle, à la poétesse, une nature plus pondérée et plus droite, et il y avait pourtant plus de spontanéité dans la sympathie passionnée de la

chroniqueuse ; et, pourtant, cette nature ardente l'effarait.

Il y eut un silence. Mme de Mauves avait relevé la tête ; elle considérait le front pensif et les beaux yeux distraits d'Emma. Elle lâchait les deux poignets et reculait un peu sa chaise. Elle venait d'aviser, sur une table, l'éventail de M. Agrado. « Une jolie pièce, faisait-elle, en déployant le velin enjolivé de délicates peintures ; c'est un objet de collection, un cadeau ? — C'est M. Agrado qui me l'a offert », et la jeune femme ne pouvait s'empêcher de rougir. « M. Agrado, déjà !... » Mme de Mauves avait un mauvais rire. Comment, déjà ! — Oui, c'est une habitude qu'il a de semer ses éventails. Il en a d'incomparables ; celui-là vaut bien vingt-cinq louis... Vous êtes allée chez lui ? — Jamais, il me l'a envoyé le lendemain de notre arrivée ici ; il ne m'avait pas encore vue. — Ah ! La chroniqueuse avait refermé brusquement l'éventail. Et il ne vous a pas invitée à venir visiter ses vitrines ? — En effet, mais je n'avais pas de

raisons d'y aller seule. Nous sommes priés à y dîner jeudi. J'aurais eu tout le loisir de les admirer ce soir-là, mais j'ai refusé. — Vous avez refusé ? Vous avez eu tort, il faut y aller. Il peut encore être très utile. — Vous me conseillez d'y aller après tout ce que vous m'en avez dit ? Étrange ! Vous êtes de l'avis de mon mari. La femme de lettres avait un sourire énigmatique : « Je suis toujours de l'avis des maris. »

« Voici, justement, M. Farnier qui rentre », faisait Emma en prêtant l'oreille à un bruit de pas dans la pièce voisine. — Alors, je me sauve, je vous laisse, et Mme de Mauves se levait. — Pourquoi ? je vous aurais présentée, Émile eût été enchanté. — Non, il est certains conseils que... — La chroniqueuse s'était vivement rapprochée : « Écoutez-moi, mon amie, vous jouez en ce moment une très grosse partie ; vous n'y entendez rien et votre mari encore moins, si c'est possible. Or, je ne veux pas que vous soyez roulée, et vous allez l'être, si l'on n'y met le holà. Allez dîner jeudi,

avenue Friedland, mais ayez toutes les prudences et venez me voir le lendemain, chez moi, cinq heures. Vous y trouverez deux amies à moi, dont l'une très intéressante. M. Agrado, il y a deux ans, lui a offert quelques éventails : elle vous dira elle-même ce qu'il lui en a coûté ; je tiens à ce que vous soyez édifiée. Vous permettez ? » Devant son mouvement, Mme Farnier avait tendu naïvement la joue ; c'étaient leurs bouches qui se rencontraient. Mme de Mauves lui avait glissé sa carte dans la main ; elle avait déjà disparu.

« Tu avais encore une visite ? » faisait Émile en ouvrant la porte de communication.

VIII

TUYAUX PRÉCIEUX

M. Agrado offait son bras à Mme Farnier ; on passait au salon.

Après l'éclairage aux bougies et les vastes tapisseries Louis XIV de la salle à manger, la *Vie d'Alexandre le Grand,* d'après les cartons de Lebrun, c'était le régal de nuances atténuées et claires du salon de Musique.

Tout de hautes glaces ovales alternant avec des panneaux de moire verte encadrés de moulures Louis XV, pas un tableau, pas un bibelot n'en rompait la délicate harmonie. Au plafond à peine teinté d'azur, des groupes effacés de nudités ; au-dessus de la cheminée de marbre blanc, un grand portrait de l'Ecole anglaise, une mince figure de femme ennuagée de tulles et de linon et, sur un socle de

grande brèche, une Léda d'albâtre, pâmée sous la caresse insistante d'un cygne, attestaient seules la galanterie du maître de la maison.

Cela avait été un dîner de stricte intimité, pas plus de douze couverts, mais non sans cérémonie. M. Agrado avait tenu à présenter Florise d'Ellébreuse au cercle plus restreint de ses relations mondaines, le dîner était pour huit heures un quart. — « Arrivez à huit heures et demie, lui avait glissé dans l'oreille le Directeur du *Laurier d'Or*, on ne se met jamais à table avant neuf heures. » Et pour ce soir-là, Mme Farnier avait bien voulu suivre le conseil.

En arrivant avenue Friedland, Emma avait trouvé au salon le ménage de Farenbourg, Zisko, le portraitiste à la mode que le banquier eût voulu attacher à la Revue, et une grosse dame mûre engoncée dans une robe de moire verte toute raidie de points d'Alençon. M. de Farenbourg présentait la jeune femme : « Madame Rousseau de l'Aisne, la

femme du sénateur », la sénatrice daignait s'incliner, deux rangs de brillants et trois de perles tremblaient en frissons lents sur la gélatine de sa gorge. « Rousseau était avec Agrado qui l'avait entraîné dans son cabinet des estampes pour lui montrer quelques cochonneries, pour sûr », et la sénatrice souriait de tout l'émail d'un double dentier, ces hommes, on les connaissait ! Florise d'Ellébreuse, gênée, adressait à son manager un regard un peu surpris. « Un peu commune, chuchotait celui-ci, mais une bonne femme, Rousseau lui doit sa fortune, ce sont les cent mille francs de sa dot qui ont acheté les premiers terrains des mines de Sérigny, Sérigny dans l'Aisne, parfaitement, les fameux charbonnages, les Rousseau ont aujourd'hui plus de vingt millions, membre de tous les conseils d'administration de chemins de fer, pas une société financière où ne figure aujourd'hui le nom de Rousseau, et relativement honnête pour un gouvernemental... aucun Panama dans leur actif, fai-

sait-il à M. Farnier, peut vous être très utile pour un avancement, soyez aimable ». Les deux hommes avaient laissé aux prises les deux femmes. « Et d'où sort madame Rousseau, » demandait le Conservateur vaguement offusqué par l'odeur d'étable exhalée par la dame. « Fille d'un éleveur de Seine-et-Oise, a dû garder les vaches autrefois, mais une excellente créature, ne demande qu'à rendre service, je ne vous en dirais pas autant de ceux qui vont venir, les Mursy des Forges, autres sénateurs de l'extrême gauche. Ceux-là, ils n'arriveront pas avant neuf heures, ils se font toujours attendre, c'est un genre. Les Forges en deux mots, et cela se dit socialiste, s'ils avaient eu un fils ils auraient été barons. Vous verrez le gendre, le comte de Clusermont ». Mais le maître de maison rentrait avec le propriétaire. M. Agrado présentait le sénateur à la lauréate du *Laurier d'Or*. « Comme madame est jolie, hein, Alphonse ! risquait la grosse sénatrice, tu ne trouves pas qu'elle ressemble à quelqu'un. Voyons cherche un

peu : cette actrice qui faisait la commère dans la dernière revue de la Cigale ; la revue où on te blaguait à propos de la journée de huit heures. — Suzy Linon, s'exclamait le gros homme, oh ! madame est mieux. » M. Agrado visiblement agacé, rompait la conversation, les Mursy des Forges arrivaient. Ce fut une entrée sensationnelle, la sénatrice était une femme énorme, d'une majesté d'éléphant, sanglée à demander grâce dans un damas de satin blanc, tout broché d'or. Une traîne de cour en velours miroité bleu ciel, brodée d'hortensias d'argent prêtait à sa masse l'aspect d'une guérite ambulante. Une aigrette de diamants, un oiseau de paradis et une véritable vitrine de joaillier étalée sur ses larges épaules en faisaient indifféremment une reine comique de féerie ou une exhibition de musée forain. M. Agrado s'était précipité, le sénateur et son gendre suivaient.

Important, gourmé, un torse de portefaix où l'habit noir semblait prêt à éclater et une mâchoire de bouledogue, tel était l'homme.

Masque de brute intelligente où l'on devinait le manieur de masses et le brasseur d'affaires, d'un arrivisme impitoyable pour quiconque lui ferait obstacle. Le vernis de froideur adopté aujourd'hui dans les sphères officielles craquait partout sur cette face effrontée de jouisseur. « Le gendre correct, effacé, l'air d'un petit garçon, suivait ce terrible beau-père ; il était impossible d'être plus en charte privé que le comte de Clusermont, il venait de se porter à la députation, il avait échoué d'ailleurs, mais beau-papa lui avait promis une éclatante revanche, il avait à lui plus de huit départements, ceux de ses hauts fourneaux de Lorraine et de ses ardoisières d'Anjou et aux prochaines élections...

Le comte de Clusermont était veuf, mademoiselle Mursy des Forges était morte en couche, après une année de mariage, les beaux-parents avaient pris chez eux l'enfant et du coup adopté le père ; Adalbert de Clusermont demeurait chez les Mursy des Forges ; il était passé veuf inamovible dans les clubs

où on lui permettait encore de paraître et de risquer la grosse partie.

Ces choses affirment le crédit d'une maison, on prétendait que Clusermont allait abjurer le catholicisme et se faire protestant. Mursy des Forges, que son austérité n'empêchait pas de fréquenter les boudoirs, présentait, dit-on, son gendre chez les demoiselles, on permettait aussi parfois la fête à Clusermont, dans le monde on l'appelait l'Otage.

Ce trio d'importance accaparait l'attention, on avait présenté Florise, la dame des ardoisières et des hauts fourneaux avait salué froidement, elle était tout entière aux effusions et aux *chères dames* de Mme Rousseau de l'Aisne, les sénatrices se complimentaient sur leurs splendeurs réciproques. — C'est du Paquin, ma chère. — Vous n'allez donc plus chez les Millaux. — Est-ce que les Millaux habillent des femmes comme nous, ma chère ; des modes et des prix pour des petites actrices, des débutantes, des littérateuses, des créatures à de Farenbourg, il y a beau temps

que je les ai quittées, les sœurs Millaux, mais j'avais perdu chez elles trois centimètres de tour de taille, j'en ai retrouvé deux chez Doucet et quatre chez Paquin, il n'y a que lui, voyez plutôt. — Le fait est que cette traîne vous amincit et vous allonge », et les millions se congratulaient.

M. de Farenbourg qui gardait et non sans motif une dent de sagesse aux Mursy des Forges faisait au Conservateur d'Avignon l'historique de la famille ; leur passé à eux n'était pas sans tache : deux krachs retentissants, trois banqueroutes et autant de faillites avaient puissamment aidé à arrondir leurs quarante millions, ce forban de Mursy des Forges avait frisé plusieurs fois la correctionnelle, une amitié en haut lieu était toujours intervenue à temps, d'innombrables carambolages dans les estaminets du quartier Latin et une enfance commune à Bergerac avec un fils de vétérinaire devenu depuis ministre et même président du conseil lui avait valu une impunité de plus de vingt

ans, quant à madame, c'était une Thérèse Humbert au gros pied, soulignait M. de Farenbourg, et ce gros pied l'avait empêchée de s'aventurer dans les pièges à loups tendus à la grande Thérèse, et M. Farnier prenait ainsi une leçon de parisianisme.

Zisko, le peintre hongrois, s'attardait, lui, auprès de Mmes Farnier et de Farenbourg; les narines vibrantes et la bouche ciselée de Florise l'intéressaient intensément.

Mursy des Forges adossé contre la cheminée donnait à M. Agrado la cause de son retard, le président du conseil l'avait emmené jusqu'au quai d'Orsay, il ne voulait pas le laisser partir, la séparation de l'État et de l'Église allait créer bien des ennuis au gouvernement, Mursy des Forges l'avait prévu. Crouchard, alors ministre, avait passé outre, il se mordait maintenant les pouces. Que n'avait-il suivi ses avis.

M. Agrado prêtait une oreille distraite aux doléances parlementaires du sénateur; un œil aux champs, un œil à la ville (l'œil aux

champs louchait du côté d'Emma, l'œil à la ville surveillait la porte, guettant un invité qui se faisait attendre), il lissait d'un doigt impatienté la soie lustrée de ses moustaches. M. Rousseau de l'Aisne opinait de la tête, le comte de Clusermont écoutait déférent.

Et l'invité en retard arrivait, enfin. C'était le petit Nazareth, l'ex-secrétaire de Barackiwitz, l'ancien ministre des affaires étrangères, aujourd'hui attaché d'ambassade, un des hommes d'avenir du parti régnant. On faisait à Nazareth une ovation, il arrivait enfin ! le jeune hébreu s'excusait. Son Excellence l'avait encore retenu. Tiropochey, le ministre des finances avait voulu absolument avoir son avis sur un point très complexe, épineux même du conflit anglo-allemand. Nazareth possédait la question à fond, il l'avait étudiée sur les lieux mêmes lors de son séjour à Tanger, auprès du Sultan, il n'avait pu refuser ses lumières à Son Excellence.

Nazareth était tout excusé, M. Agrado

offrait son bras à Mme Mursy des Forges et priait l'homme des hauts fourneaux d'offrir le sien à Mme Farnier, on passait dans la salle à manger.

Le dîner fut solennel et morne, servi, on eût dit au pays des ombres par des longs maîtres d'hôtel dont les semelles feutrées ne faisaient aucun bruit, la voix des hommes montait et retombait dans le silence, empêchant tout aparté. M. Mursy des Forges pérorait, la séparation de l'État et de l'Église, la conférence d'Algésiras et la question du Maroc revenaient invariablement sur le tapis et Mme Farnier sentait peser sur ses épaules la glace d'un accablant ennui. Elle y sentait aussi errer l'imperceptible brûlure des yeux de M. Agrado, le banquier ne la quittait pas du regard, et ne pouvait se lasser de la chair laiteuse et des reflets nacrés de ses épaules d'un galbe si jeune et si pur, elles émergeaient d'un corsage de velours pêche si adéquat à la taille, qu'on eût dit la robe peinte à même la peau, la souplesse de Florise dans

cette gaine rose et veloutée était un délice pour l'œil, chacun de ses mouvements déplaçait de la grâce et les prunelles de tous ces hommes absorbés par la politique se caressaient à cette nudité.

Sans un bijou (car Emma n'avait osé risquer le collier de faux rubis), la nudité de Florise éclatait encore plus désirable au milieu des entassements de bijoux qui s'écrasaient sur la maturité des autres femmes. Mme de Farenbourg, elle, s'éclipsait assez neutre malgré un haut carcan de perles, mais la magnificence et le faste des deux sénatrices dans leurs fracassantes robes de cour devenaient effarantes, soulignés par la divine simplicité de la poétesse. M. Agrado jouissait de son œuvre, le clou du dîner n'était-il pas ce vivant Clodion.

Mais la conversation s'était animée, le petit Nazareth parlait bourse, il semblait très renseigné, la grosse Mme Rousseau de l'Aisne lui demandait des tuyaux, M. Mursy des Forges écoutait d'un air guoguenard, le

silence auquel il s'était enfin décidé avait donné libre essor aux propos. Le peintre Zisko faisait sa cour à la femme de cet homme si riche, Mme Mursy des Forges était toute puissante aux Beaux-Arts, mais il manquait tout compromettre en citant comme peintre de portraits possibles pour la majestueuse Egérie le nom d'un caricaturiste connu; il y eut une minute de stupeur, et puis on passait dans le salon de musique, le café y était servi. Il était vide ce soir-là de toutes les chaises en bois doré qui s'y entassaient les soirs de concert, de merveilleuses tapisseries de Beauvais, d'après les fables de La Fontaine y encadraient leurs médaillons de fleurs dans des bois de l'époque, ces dames en admiraient le style et la couleur. M. Agrado priait Mme Farnier de vouloir bien servir le sherry et le kummel : il tenait à faire à ses amis les honneurs de tant de grâces. Mme de Farenbourg voudrait bien l'aider, la bonne Mme Rousseau de l'Aisne se joignait d'elle-même aux jeunes femmes, un

regard de Mme Mursy des Forges la tançait et ce fut le dernier incident, la compagnie s'était disséminée par groupes.

Tout en sirotant des liqueurs, M. de Farenbourg conseillait à M. Farnier de faire un tour dans les galeries ; ce malin d'Agrado avait fait en peinture des coups remarquables. Le Louvre et la National Gallery lui enviaient ses trésors. Zisko avait accaparé Mme de Farenbourg, et Florise d'Ellébreuse se serait trouvée isolée sans l'attaché d'ambassade, venu s'asseoir auprès d'elle sur une vague présentation de M. de Farenbourg.

Les apartés se continuaient et la provinciale écoutait sans l'entendre le monsieur de la Carrière lui débiter toutes les prévues banalités. Le petit Nazareth ne parlait que de Mme de Hamarande, il associait à chaque phrase le nom de la comtesse à celui de Mme Farnier et la jeune femme attachait au plafond deux prunelles excédées.

Le directeur du *Laurier* venait à son secours, il avait fait les honneurs des Turner

et des Lawrence de M. Agrado au Conservateur des hypothèques. Et maintenant Farenbourg venait frapper familièrement sur l'épaule du maître de la maison. — Mon cher hôte, lui disait-il, si vous faisiez voir un peu vos vitrines à ces dames, vous avez fait certainement encore quelques nouvelles trouvailles. M. Agrado se récriait, ces dames connaissaient depuis longtemps ses collections. Mais pas du tout, Mme d'Ellébreuse ne les connaît pas, insistait le journaliste. La jeune femme se levait et suivait sans mot dire les trois traînes de ces dames, M. de Farenbourg emmenait les hommes au fumoir. C'était maintenant le faste assourdi d'un salon tendu de vieux lampas cerise, avec de hautes vitrines dorées. C'était des bonbonnières enrichies de diamants, les autres de miniatures ; et des boîtes à mouches et des boîtes à rouge en vermeil, en or ciselé, en aventurine et en galuchat. Le moindre de ces brimborions valait de cinquante à cent louis et l'extase de ces dames s'adressait moins au travail

des objets qu'à leur valeur. Mme de Farenbourg s'attardait devant une vitrine, absorbée dans l'examen d'éventails anciens.

M. Agrado s'était rapproché de Florise. Au mot de collection la jeune femme s'était mise sur la défensive, elle observait le banquier d'un œil froid — « J'en ai d'après Boucher de bien curieux, lui chuchotait-il dans la nuque, et j'en ai même un attribué à Fragonard. Venez par ici, je ne peux pas vous le faire voir devant ces dames, c'est plutôt chaud, mais la poétesse de *Sous les Lauriers roses* ne peut s'indigner d'un badinage dans les fleurs. »

M. Agrado venait d'ouvrir une vitrine, il mettait entre les mains d'Emma deux ou trois éventails dont les peintures sur velin n'avaient vraiment de licencieux que l'intention qu'on pouvait prêter aux personnages d'après des attitudes un peu vives, car le débraillé des corsages et le retroussis du linge ne montraient que peu de nudité. Les yeux du vieillard luisaient d'un éclat plus vif, la

jeune femme ne sourcillait pas, elle prenait elle-même un autre éventail, celui d'après Fragonard où le séducteur avait en effet les mains plus hardies. Emma sentait dans sa nuque le souffle court du collectionneur. Il venait de cueillir sur la panne bleue d'une tablette un collier à double rang de perles et sournoisement l'avait posé sur les épaules de la jeune femme mais il ne l'agrafait pas. Emma s'en apercevait au froid des perles sur sa peau, elle avait un mouvement de recul. Que faites-vous, demandait-elle. — Si vous voyiez comme vous êtes belle ! Les autres femmes se dirigeaient vers eux, M. Agrado retirait vivement le collier. — Il faudra revenir un autre jour voir tout cela, mais seule, sans personne, j'ai des merveilles dans la pièce à côté, d'autres éventails encore.

— Vous en avez là pour des cent mille francs, cher monsieur, s'exclamait la grosse présidente, et M. Agrado reprenait le chemin du grand salon vert pâle, escorté d'un groupe d'admiratrices.

— Il a bon goût, notre banquier, non, il ne s'embêtait pas de vouloir s'envoyer la jolie créature que voilà. Hein ! quelle taille ! quel galbe ! quelle souplesse ! et quels yeux frais ! Ils n'ont pas encore vu tous les vilains spectacles que nous avons subis, nous. Ce qu'il y a de plus charmant en vous, ma chère Florise, c'est votre candeur de regard et de teint. Vous avais-je menti, mesdames ? Voyons, levez-vous, Florise, laissez-vous admirer. Ah ! je comprends très bien notre banquier.

Mme de Mauves avait forcé Emma à se lever et, la prenant par le petit doigt, elle la faisait tourner comme un mannequin, l'offrant de profil, de trois quarts et de face à l'attentif examen de deux toutes jeunes femmes assises au hasard des divans, dans la discrète intimité du boudoir.

— Oh ! notre Mécène s'y connaît. Il a le flair des objets d'art, et Miss Topsy, une petite blonde à mine espiègle de chien fou, se passait délicatement la langue sur les lè-

vres ...Et chien fou était le mot, car ses cheveux d'un blond argenté d'infante d'Espagne lui mangeaient les tempes et lui retombaient sur les joues comme de larges oreilles d'épagneul. Miss Topsy était moulée dans une robe de fausse loutre si adéquate à son corps souple, qu'on l'eût dite collée à même la peau. Un long pendentif de scarabées de turquoises égayait seul cette longue et svelte nudité de lutin, car ce costume évidemment voulu donnait à la jeune fille un aspect à la fois androgyne et diabolique de Puck, d'Ariel ou de jeune ange déchu, un teint de lait, des dents de perles et d'effrontés yeux gris faisaient Miss Topsy très troublante.

Florise d'Ellébreuse l'avait trouvée déjà installée chez la chroniqueuse sportive en arrivant rue Nouvelle. Après avoir hésité toute la journée à faire cette visite, Mme Farnier s'y était brusquement décidée vers quatre heures. Un besoin de se renseigner sur M. Agrado l'y avait surtout poussée, car les caresses

un peu vives de la chroniqueuse avaient jeté la jeune femme dans un étrange malaise. Elle redoutait de se retrouver en sa présence ; la certitude que Mme de Mauves ne serait pas seule chez elle, l'avait seule amenée rue Nouvelle. Un valet de pied, à figure de sacristain, l'avait introduite avec des mines onctueuses, l'homme à face glabre, l'avait guidée à travers une suite de pièces aux persiennes hermétiquement closes. Des tentures d'un éclat violent, de hautes glaces surchargées d'ornements, et d'une dorure excessive et beaucoup de nudités de marbre sur des socles luisaient dans l'obscurité et puis le valet de pied avait ouvert une porte, et la jeune femme s'était trouvée dans un boudoir ovale aux murs tendus de soie orange, une merveilleuse broderie japonaise qu'animaient des vols de chimères et les ailes déployées de papillons géants, de larges divans bas faisaient le tour de la pièce. Sur le tapis d'un bleu velouté et très doux des coussins gisaient épars, ils étaient posés çà et là comme des taches soyeuses et

brillantes, des objets étranges et précieux semblaient courir aux pieds des divans ; des monstres de jade d'une transparence lunaire, des cigognes de bronze et des brûle-parfums de cloisonnés ajourés et dorés comme de minuscules pagodes et c'était aussi toute une débandade de fruits et de poissons d'émail, des courges d'un vert marbré, des aubergines violettes, des longs brochets de porcelaine de Danemark à côté de crapauds japonais et tout cela vivait, grouillait à même la cendre bleue du tapis d'une vie inquiétante, immobile et figée, c'était l'atmosphère d'un conte de fées. Le boudoir prenait jour par un plafond de verre dépoli d'une teinte glauque qui baignait divans et soieries d'une lueur trouble d'aquarium. C'était un lieu étrange, exotique et lointain, au delà de l'espace et de la durée, une espèce de retrait de l'Extrême-Orient, en dehors du progrès, quelque chose d'une autre civilisation.

Florise d'Ellébreuse avait trouvé Mme de Mauves et la jeune fille fumant du tabac

turc devant des tasses de Raki. Le dangereux breuvage était servi sur un tabouret incrusté de nacre et ces dames le buvaient dans de minuscules coquilles de porcelaine ; les fumeuses s'étaient levées et Mme de Mauves avait fait les présentations ; Florise d'Ellébreuse, miss Topsy. La jeune fille l'avait si effrontément dévisagée qu'il lui avait semblé qu'on la violait.

Ce furent des exclamations et des cris. Hein ! cette Florise était-elle assez jolie ! Miss Topsy était peintre et d'une prunelle hardie détaillait la plastique de Mme Farnier. — Et Noirmont qui l'a déclarée bestiale et sensuelle avec ce profil. Hein ! qu'en dis-tu Gladys ? La jeune fille avait un mauvais sourire. Noirmont ne s'y connaît pas en femmes. — Il s'y connaît mieux en hommes, soulignait Mme de Mauves. Mais, interdite, Florise ouvrait de grands yeux, ne comprenant pas. — Et voilà l'adorable créature que cette ambulante poubelle a essayé de traîner dans la boue, faisait la chroniqueuse

en passant un bras autour de la taille d'Emma, quel crétin et quel muffle ! — Dame, madame est très jolie, ripostait miss Topsy en ajustant son monocle, et Noirmont déteste les jolies femmes. — Pourquoi ? demandait naïvement Emma. — Mais la concurrence, Noirmont n'a pas le physique qui retient, nous lui portons toutes ombrages. — Ça pourrait lui coûter cher, interrompait Mme de Mauves... Agrado s'intéresse beaucoup à madame, et d'un mot il le fait balancer au *Laurier*. — Oh ! Agrado, parlons encore de celui-là ! et la peintresse, relevant assez haut sa robe de fausse loutre croisait ses jambes en garçon.

Et là-dessus était arrivée Gillette, l'autre amie annoncée ce dernier mardi à Emma. L'arrivante, Gillette Egly était une petite brune à la face drôlette et toute rose, éclairée par deux grands yeux de candeur comme effarés de se trouver là. Ces deux yeux couleur de violette, une bouche étonnamment grasse, aux lèvres roulées et voluptueuses

faisaient accepter un visage plutôt insignifiant. Un peu courte sur jambes et déjà envahie d'embonpoint, Mme Egly devait avoir des fossettes partout, surtout aux bons endroits. Elle était à la fois maniérée, puérile et canaille. C'est avec des mines de petite fille qu'elle se laissait enlever sa mante à la vieille par l'attentionnée Topsy et tout de suite avec des rires et des câlineries de gosse, elle demandait à embrasser la dame. Elle l'avait admirée l'autre soir à la fête du *Laurier*, mais n'avait osé se faire présenter. Mme Farnier tendait sa joue aux lèvres de Gillette, miss Topsy demandait alors à embrasser aussi, et Florise passait de mains en mains et de bouche en bouche avec une passivité d'esclave : les yeux de Mme de Mauves s'étaient foncés subitement.

Mme Egly faisait de la littérature. C'était un confrère. La chroniqueuse offrait à la nouvelle venue des cigarettes et du Raki, Mme Egly se récriait et demandait de la citronnade. Florise consultée optait pour du thé. — Le mien est

de Ceylan, vous verrez il est excellent — et Mme de Mauves donnait des ordres. La joliesse de Florise et les injustices dont elle avait déjà été victime, revenaient sur le tapis. La poubelle ambulante (c'était ainsi que ces dames appelaient Maxence Noirmont), était de nouveau passée au laminoir, la chroniqueuse l'avait traité d'abcès mûr, Mme Egly le traitait elle, de chancre pourri, elles dévidaient à l'envie sur le coupable chroniqueur un psautier d'histoires abominables. Noiremont était maintenant un meneur de viande, pas même un boucher, de la Villette, il avait lâché son déménageur. Victor lui avait flanqué une de ces volées. Grenelle était désormais interdit à cette chère des Glaïeuls, encore un quartier où l'on priait pour elle, elle avait déjà contaminé les Gobelins et la rue Mouffetard ! et Mme Egly se renversait tordue par un rire hystérique. Contaminé ! Florise ouvrait de grands yeux, ne saisissant pas. — Mais oui, contaminé, reprenait la jolie blonde grasse, Noiremont est plombé, il n'y a qu'à le regarder, ça lui

sort de partout, il est une croûte levée, il jute, ô l'ignoble individu. Sa place ! il aurait dû être au bagne ou tout au moins à l'hôpital du Midi; rien ne rebutait la verve de ces dames et puis c'était le tour d'autres confrères et d'autres artistes appartenant de loin ou de près au métier, tous et toutes, à les entendre, étaient des maîtres chanteurs, des ruffians ou des prostitués, ces dames, en en parlant avaient des rires de carnassiers : les goûts antiphysiques et les mœurs douteuses faisaient surtout leur joie. Si Florise les eût crues la moitié de Paris était contaminée.

Mme Farnier assistait avec un vague effroi à ce jeu de massacre ; ces trois femmes aux yeux trop brillants, au verbe saccadé, Mme Egly surtout avec ses rires d'hystérique, lui apparaissaient dans ce boudoir bizarre comme des spécimens d'une autre humanité, chacun de leur geste déplaçait des odeurs entêtantes dont les nerfs étaient ébranlés, et Florise redoutait leurs mains souples et hardies, promptes aux enveloppements câlins et

aux imprévues caresses : Mme de Mauves plus calme lui semblait encore plus redoutable dans son attitude de panthère assoupie et Mme Farnier avait envie de partir.

Le nom de M. Agrado, jeté dans la conversation par la chroniqueuse, la retenait sur son siège. — Le cochon ! Mme Egly avait accueilli de ce simple mot le nom du banquier, il résumait l'opinion de toutes. — Tu sais qu'il en tient pour madame, souriait ironiquement Mme de Mauves. — Parbleu, son groin va à la truffe, il vous a déjà invitée à venir chez lui, hein ! la collection des éventails. — Il lui en a même déjà donné un, soulignait Mme de Mauves.

Gillette et miss Topsy se récriaient... — Oh ! sans la connaître, rectifiait la chroniqueuse, un simple envoi, le soir du fameux dîner. Ni l'une ni l'autre ne réclamaient d'explications, elles étaient donc au courant de la chose et Florise en souffrait dans sa pudeur. — Tu l'as vu, toi, l'éventail ? demandait Gillette à Mme de Mauves. — Mais oui, il vaut

dans les vingt-cinq louis. — Mâtin, sans vous avoir vue. Mes compliments, madame. Mme de Mauves souriait du succès de son amie comme d'un triomphe personnel. — Nous sommes venue, on nous a vue et nous avons vaincu, et à propos, ce dîner d'hier? car nous avons eu un dîner in fiocchi hier avenue Friedland en l'honneur de l'adorée. Racontez-nous donc cela, ma chère amie!

Emma Farnier s'exécutait. Elle racontait le dîner, le menu et les convives au milieu de la gaieté grandissante et des réflexions épouffées des trois femmes. Le nom de M. et Mme de Farenbourg les mettait chaque fois en joie, miss Topsy se tordait, le récit de la promenade à travers les salons de collections et les haltes devant les vitrines les rendaient attentives. — Le vieux cochon, le vieux cochon! ressassait Mme Egly. Au coup du collier de perles essayé, Gillette n'y tenait plus. — Et il vous a invitée à revenir visiter ses collections toute seule, il ne doute de rien. Pour lui l'affaire est dans le sac, nous sommes

toutes si bêtes et vous irez et vous y passerez comme les autres, prise au trébuchet, ma chère. — Mme d'Ellébreuse n'ira pas, scandait froidement la chroniqueuse des sports. — Et pourquoi n'irais-je pas, faisait Mme Farnier un peu énervée. — Pourquoi? Gillette, racontez donc votre aventure à la méchante petite femme que voilà; et, sollicitée, Gillette racontait tout à trac son déjeuner avenue Friedland.

C'était en phrases brèves et saccadées, coupées de petits rires et d'argot d'atelier, le récit de son arrivée à Paris et ses débuts au *Laurier d'Or*. M. Agrado s'était immédiatement intéressé à elle, avait imposé ses articles, avait fait augmenter ses émoluments à la Revue et puis un beau jour, la sachant curieuse de bibelots, l'avait invitée chez lui à déjeuner. Il lui ferait après les honneurs de ses collections. Elle y était allée sans méfiance, il aurait pu être son grand-père; ses cheveux blancs, son bedon, ses mains molles et soignées, il n'avait pas l'air bien dangereux;

je t'en souhaite ! après un menu épatant, tout de chauds-froids de volailles, d'écrevisses à la nage, de salade de truffes arrosés de vins mêlés, vin du Rhin, Champagne, Tokarja, etc. il l'avait menée dans ses galeries et de salons en salons, conduite dans sa chambre à coucher. Attention à la chambre à coucher, ma petite, faisait Gillette ; il y a des tapisseries au mur d'après Boucher, ça réveillerait un mort ; j'avoue que j'étais un peu partie, il m'avait mis dans les mains un tas de bibelots : des éventails, des boîtes, des bijoux anciens que je n'avais même pas regardés ; la tête me tournait. Dans sa chambre il m'installait dans une bergère, me priait d'accepter un éventail peint, disait-il, par Fragonard, me mettait un bracelet au poignet et tout en m'enjôlant de menues caresses, tapotes dans les mains et souffles sur les yeux, soi-disant, pour me ranimer, il osait, risquait, s'aventurait, si bien que je m'en allais déshonorée. Ça ne lui demanda pas plus de trois heures, nous nous étions mis à table à midi et à quatre heures

c'était fait et je n'avais jamais trompé M. Egly. Quand j'ai voulu bazarder l'éventail un jour de gêne, on m'en a offert dix louis et le bracelet n'en valait pas plus de quinze : c'était un surmoulage du musée de Cluny. Fâcheuse coïncidence, hein, Cluny, il aurait mieux fait de m'offrir la ceinture. Et à l'heure qu'il est si je place par an pour cinq cents francs de copie au *Laurier* c'est tout le bout du monde, Voilà, je vous en réponds, une petite aventure qui ne m'a pas donné la folie des hommes. Ah ! que non, et j'aurais pu moins bien tomber encore ! »

Mme Farnier était attérée. Le lapin de l'amateur, concluait Gillette. — Et vous Topsy, faisait Mme de Mauves, racontez donc votre aventure à Mme Farnier. Oui, elle aussi, souriait la chroniqueuse. — Oh ! moi, ça a été beaucoup plus bref, j'ai de suite arrêté les frais, scandait lentement la jeune fille ; j'arrivais d'Amérique et j'avais encore de l'accent et je paraissais très bête, le monsieur m'invita aussi à déjeuner, je m'occupais déjà de pein-

ture. C'était pour me montrer soi-disant des gravures admirables et des dessins inédits de Watteau et de Boucher, j'y allais sans penser à mal, mais quand, une fois dans la chambre, le monsieur m'exhiba toutes ses petites polissonneries et, presque couché sur moi, me mit la main à la jarretière en essayant de m'embrasser, je le repoussais d'un geste sec et d'un ton très net : — Old pig, lui disais-je, si vous continuez une minute de plus, je déchire toutes vos saletés, et comme il y en avait pour trois mille francs dans le carton, le monsieur me laissa m'en aller. Et voilà comment il faut traiter les hommes !

La jeune fille s'était levée, avait tiré de son aumônière un petit miroir de poche et se passait délicatement du raisin sur les lèvres.

Mme de Mauves avait échangé un bref regard avec ses deux amies. Et maintenant, chère âme, reprenait miss Topsy, nous allons vous laisser... je vous mets chez vous, Gillette : j'ai mon auto. Gillette avait quitté le divan; la peintresse et la femme de lettres prenaient congé.

IX

L'ARRIÈRE-GOUT DE LA GLOIRE

Une heure après, Mme Farnier sortait de la rue Nouvelle, bouleversée. Son cœur chaviré lui flottait sous les côtes, la rue, les passants, les maisons tournoyaient autour d'elle comme dans un trouble de la vue. Il lui semblait que sa honte était écrite sur son visage et que les passants la dévisageaient; elle s'arrêtait titubante et hélait un fiacre.

Une heure avait suffi, une heure pour la faire descendre à cette honte. Deux heures de moins qu'une Mme Egly. M. Agrado en avait mis trois à forcer les scrupules de Gillette. Au bout de soixante minutes de câlineries et de confidences, Mme de Mauves en était arrivée à ses fins, Florise avait subi ses caresses et, sans résistance, étourdie d'étreintes et de

paroles passionnées, elle, Mme Emma Farnier avait eu toutes les complaisances, et d'étranges baisers l'avaient pénétrée.

Le fiacre roulait maintenant vers les quais, il avait déjà traversé le boulevard et la jeune femme ne se ressaisissait pas. Mme de Mauves avait eu beau la calmer sous des caresses redevenues chastes, elle avait eu beau sécher ses yeux sous des baisers de sœur et rafraîchir d'eau tiède ses paupières battues, beau velouriner une houppe à la main, ses joues dévastées par les larmes et réparer le désordre de sa coiffure et de ses vêtements, une détresse affreuse était dans Mme Farnier et elle sentait qu'il y avait maintenant dans sa vie quelque chose d'irréparable. Oui, quelque chose en elle était irrévocablement fané, flétri qui ne refleurirait jamais plus. C'était donc là ce que voulait d'elle le dévouement attentionné de Mme de Mauves.

La chroniqueuse de sports valait le banquier et M. Agrado était peut-être le moins coupable, son hypocrisie à lui était moins déguisée.

Comment Mme de Mauves l'avait-elle amenée là ?

La peintresse et Mme d'Egly parties, la chroniqueuse s'était vivement rapprochée d'elle, avait sonné pour les lampes et, un mystérieux clair-obscur une fois établi dans la pièce grâce à leurs lueurs tamisées par de délicats abat-jour, Mme de Mauves s'était emparé de ses mains, puis, ayant enveloppé sa taille d'un bras caressant, elle avait d'une voix un peu tremblée dépêché l'histoire des deux absentes. Mme Egly-Gillette, était une jolie créature sans consistance et sans talent ; une tête à l'évent, une sensualité de modiste, qui la livrait sans défense à toutes les entreprises; pas d'esprit de conduite, mais de gros besoins d'argent, besoins qui lui faisaient accepter toutes les occasions. M. Egly était une espèce de monsieur Marneffe qui fermait les yeux sur les frasques de sa femme, le ménage était gêné. Gillette avait du charme et du bagout; mieux manégée elle eût pu avoir une façade et un train de maison, mais sa légèreté la

perdait. Elle était réduite à atteler à trois et elle se débattait dans de perpétuels ennuis pécuniaires. La chroniqueuse avait tenté cent fois de l'aider de ses conseils et puis elle y avait renoncé, Gillette ne serait jamais cotée, elle était sans avenir et c'était l'exemple à ne pas suivre... Une femme de tête devait toujours se refuser.

Miss Topsy était une énergique, une volonté et une intelligence. Elle avait le sens pratique de ses compatriotes et elle savait se débrouiller, mais elle avait le cœur sec, et son égoïsme était incommensurable. Les autres n'existaient pas pour elle ; elle ne suivait que son intérêt ; pour arriver à son but, elle eût marché sur la plus chère de ses amitiés ; c'était un caractère odieux sous l'enveloppe la plus séduisante. La peintresse, comme la femme de lettres, l'avaient bien déçue, toutes deux avaient compté tour à tour sur l'une et l'autre pour cimenter une étroite et solide amitié. Mme de Mauves était une âme tendre. On la croyait volontaire et emportée, elle n'était

qu'une passionnée, une passionnée avide de se donner, de se dévouer et de se sacrifier ; personne ne l'avait comprise : on était toujours seule dans la vie et Mme de Mauves étouffait dans cet isolement. Rien n'égalait sa détresse car elle connaissait le monde et les marchés abominables et les trafics honteux qu'on nomme la société. Ah ! si Florise d'Ellébreuse voulait être pour elle l'amie qu'elle avait toujours rêvée et vainement cherchée... et, à travers un panégyrique exalté de l'amitié entre femmes, la seule qui puisse exister, c'était une charge à fond de train contre la salauderie et la désirante impureté des hommes, ce troupeau de porcs, de l'aube au soir perpétuellement excité. Les hommes ne savaient pas, ne pouvaient pas aimer. Enfiévrés par le rut, abrutis par la débauche, ils n'avaient que de sales convoitises ; la passivité des femmes leur avait appris, depuis que le monde est monde, à les mépriser, la femme pour eux n'était même pas un but, mais une proie, ils étaient les chasseurs et

elles les bêtes traquées. L'hallali sonnait jour et nuit dans les garçonnières du parc Monceau comme dans les boudoirs des Champs-Élysées. Pour tous, jeunes et vieux, elles étaient l'éternelle occasion. D'ailleurs Gillette et miss Topsy l'avaient édifiée, mais elles l'aidèrent à tenir tête à la meute et, comme effarée, Florise avouait qu'elle était invitée pour le lendemain dans la loge de M. Agrado à la première de l'Opéra. — « Allez-y, mais il faut y aller ! s'était écrié la chroniqueuse avec un rire sauvage, il faut attiser son désir, à ce vieux satyre, le faire cuire à petits feux dans sa passion sénile, tout promettre et ne rien accorder, vous en obtiendrez tout ce que vous voudrez si vous suivez absolument mes conseils, mais il faut avoir en moi une entière confiance et, quoique je fasse, quoique je dise, jamais me dire non. » Et, devant les grands yeux de biche effarouchée d'Emma.— « Si vous saviez, si vous saviez, pauvre petite », et ça avait été la reprise de lamentables histoires de jeunes femmes enjôlées,

trompées, bafouées, quasi-violentées et puis après lâchement abandonnées par d'ignobles séducteurs. Les beaux yeux de Mme Farnier s'étaient emplis de larmes, son cœur battait avec violence, Mme de Mauves s'était encore rapprochée, d'un geste presque maternel elle avait posé la tête de la jeune femme sur son épaule, rafraîchi d'une caresse de sa main les pauvres joues brûlantes, et fermé les yeux sous un long baiser. Florise, à demi étendue sur le divan, avait senti l'étreinte de Mme de Mauves se resserrer plus étroitement, la chroniqueuse la tenait maintenant à sa merci palpitante et renversée, ses mains hardies dégrafaient le corsage pour aller apaiser, sous le linge, l'émoi du cœur trop gonflé, une bouche s'attachait à sa bouche, un baiser délicieux, imprévu, écartait ses dents et, les mains tout à fait audacieuses s'égarant dans les jupes, le baiser plus insistant étouffait ses cris...

Mme Farnier s'était relevée sans un mot, les deux femmes n'osaient même pas se regarder. Maintenant la chroniqueuse la consolait dou-

cement et redevenue fraternelle, l'aidait à passer son manteau.

Florise d'Ellébreuse rentrait à l'hôtel Florian avec une vague appréhension de revoir son mari. N'allait-il pas découvrir dans sa pâleur et ses traits dévastés l'irrécusable preuve de sa faute? Qu'était-elle venue faire à Paris? et la petite provinciale regrettait obscurément la monotonie de son logis d'Avignon.

Le rideau venait de baisser sur le deuxième acte. Les critiques et les soireux se répandaient dans les couloirs, des visites s'organisaient dans les loges, pas mal d'hommes demeurés à l'orchestre dévisageaient du bout de leurs jumelles les décolletages et les hauts chignons de l'amphithéâtre, la salle inspectait la salle, un bourdonnement de ruche emplissait tout le monument Garnier, c'était une belle première. A l'entrée des fauteuils, M. Catulle Mendès faisait au musicien l'honneur de discuter son œuvre et voulait même

bien citer l'auteur du livret. La tête en arrière, fier de son profil et de sa barbe blonde, il pérorait, religieusement écouté par une nuée de jeunes reporters. Au bout du couloir, Mme Myriam Héglon venait d'apparaître, majestueuse et éclatante comme une idole dans la rutilance de ses cheveux fauves et d'une magnifique robe de brocart. La femme du poète l'accompagnait, attirante et souple dans une robe de crêpe toute brodée de fleurs roses, et accentuant encore de sa présence et de l'antithèse de sa beauté nocturne la triomphale aurore qu'était la cantatrice... C'était une belle première.

M. Farnier avait déserté l'avant-scène où sa femme paradait assise au premier rang, les épaules nues, à côté de Mme de Farembourg. La calvitie et les cheveux blancs de M. Agrado, se penchaient tour à tour au-dessus de l'une et de l'autre. Le Conservateur des hypothèques avait fui la marée d'habits noirs envahissant l'avant-scène. Devant cet incessant défilé de platitudes, d'impertinences et de

vanités, M. Farnier se sentait vraiment trop effacé et devenu vraiment quantité trop négligeable. Relégué dans le fond de l'avant-scène c'est à peine si on le présentait. On le saluait du bout des doigts à la volée. M. Mursy des Forges, le sénateur, ne l'avait pas reconnu. M. Évimore avait bien raison : le mari d'une femme connue, n'est jamais que le mari de la reine. C'est alors que, n'en pouvant plus, Émile s'était échappé ; ses réflexions n'étaient pas roses et le Conservateur des hypothèques regrettait amèrement d'être venu à Paris. Comment n'avait-il pas su résister à Emma ? il était encore plus coupable qu'elle, car si elle était là trônant dans cette loge, offrant à Tout-Paris la grâce de ses attitudes et l'éclat de sa nudité, c'est lui qui l'avait voulu. Mme Farnier avait refusé de paraître à cette première comme elle avait déclaré ne pas vouloir assister au dernier dîner de M. Agrado ; c'était lui qui, sur les instances de Farenbourg, lui avait presque forcé la main ; il s'agissait, paraît-il, de la

carrière de sa femme ; elle se dessinait drôlement la carrière de Florise.

Tout en rôdant par les couloirs, M. Farnier était venu machinalement se poster à une des petites portes donnant sur la salle ; sa jumelle en avait fait lentement le tour et, d'instinct, elle était revenue se poser sur l'avant-scène du banquier. Sa femme en était l'attraction et la gloire. Divinement coiffée, la nuque dégagée, et la tête apparue plus petite sous la chevelure tassée en casque, elle paraissait nue tant la robe de velours pêche adhérait à son corps et prenait de loin le ton de sa peau. Dans les autres loges et de l'orchestre aussi on la lorgnait, on la regardait. Elle était le point de mire de la salle, M. Farnier devinait qu'on s'occupait et qu'on parlait d'elle. La présence et l'assiduité du banquier auprès d'Emma l'énervait, l'emplissant d'une irritation sourde. Dans la loge, le défilé continuait ; c'était M. Agrado qui faisait les présentations. Florise abandonnait nonchalamment sa main aux hommes incli-

nés devant elle, il y en avait qui baisaient cette main et M. Farnier avait une brusque crispation au cœur : il lui semblait que sa honte était publique. Florise lui apparaissait comme une femme entretenue dans la loge d'un amant millionnaire. La façon dont elle croquait les fruits frappés que venait d'apporter M. de Farenbourg, son geste en se retournant à demi et M. Agrado debout derrière elle, tout en elle l'exaspérait. Ce vieillard en prenait vraiment trop à son aise, on aurait dit que sa femme était sa chose, et pourtant, à bien réfléchir, le spectacle était le même dans toutes les autres avant-scènes et les autres loges. Partout des jeunes femmes nues et parées accueillaient, le sourire aux lèvres et la main tendue, des hommes qui n'étaient ni des frères, ni des maris; partout c'étaient, croquant des friandises, les mêmes mines alliciantes, câlines et sensuelles, et partout les flirts s'organisaient sous la présidence amusée d'un homme âgé, correct et débonnaire, titulaire de la loge et lequel

n'était pas davantage le père, ni le mari. D'ailleurs partout le seigneur légitime était absent. Comme M. de Farenbourg le lui avait dit pendant le premier entr'acte : c'était Paris et la vie de Paris. Émile n'avait rien à dire, M. Agrado était chez lui.

Paris, la vie de Paris! M. Farnier en arrivait à regretter la vie de province et pourtant la province n'avait pas été tendre, ces derniers jours, pour lui. Il avait reçu tant de Toulon que d'Avignon une série de lettres où parents et amis ne lui avaient pas mâché la vérité sur la publication du *Laurier d'Or* et les débuts de Florise dans la littérature...

La famille d'abord, M. Claverie, son beau-père, lui avait marqué en quatre pages toute sa stupeur et son indignation. Comment avait-il pu consentir à une pareille folie! Lui, un homme sensé ou qu'on croyait tel, il avait déçu leur confiance à tous. Sa fille était à jamais compromise, la publication du poème d'Emma, suivie de celle de ses photographies avait fait scandale à Toulon. Sa femme en

était malade, elle était demeurée alitée depuis. Il n'était pas de jour où on ne leur fît de visites de condoléances ; il fallait qu'Emma eût perdu le sens pour avoir composé des vers pareils, les avoir laissés publier surtout, et puis qu'elle eût consenti à poser ainsi nue devant un photographe, ah ! ce n'était pas ainsi qu'elle avait été élevée. On leur avait changé leur fille. Deux de ses gendres avaient écrit qu'ils ne pourraient continuer à la voir ; sans compter que cette algarade allait faire un tort énorme à l'établissement de leur dernière ; on n'épousait pas la sœur d'une Florise d'Ellébreuse. Leur conduite, à tous deux, était sévèrement blâmée à Toulon, la sienne surtout, lui, le mari, éditeur responsable des faits et gestes de sa femme. Et sa place ? Qu'allait-il faire maintenant. ? S'il croyait qu'un pareil scandale allait aider à sa carrière ! il était frais, son avancement. Il devait être à l'heure présente la fable d'Avignon. Ah ! ils allaient y avoir un joli retour et la vie leur y serait facile désormais ; et la lettre

se poursuivait dans des récriminations et des anathèmes sans nombre pour en arriver à une espèce de malédiction.

M. Claverie n'écrivait pas à sa fille. Dans l'état d'âme où il était, il aurait créé de l'irréparable ; elle comprendrait son silence.

Mme Claverie n'avait écrit que deux phrases : « Vous avez perdu mon enfant, je ne vous le pardonnerai jamais ».

C'était la levée en masse de la province, de la province insurgée contre Paris et son esprit de perdition.

Les deux beaux-frères aussi avaient manifesté sèchement dans des lettres brèves et similaires leur décision de rompre tout rapport avec le ménage Farnier : leur situation et le souci de la respectabilité de leur femme leur interdisaient toutes relations après le dernier scandale. Les sœurs d'Emma en souffriraient, mais il y allait de la paix de leur ménage et de l'avenir de leurs enfants.

M. Farnier, navré, s'était bien gardé de communiquer ces lettres à sa femme, il se trou-

vait depuis dix jours devant une Emma si pâle et si soucieuse qu'il ne voulait rien ajouter aux ennuis qu'il devinait en elle.

Il lui avait encore bien moins communiqué les lettres reçues d'Avignon. Il y en avait une d'abord de son ami Pellabra, le secrétaire de la mairie. C'était avec moins d'acrimonie le texte même des lettres de la famille. M. Pellabra y narrait sa stupeur des événements, mais réservait à la société le chapitre de l'indignation. Les débuts de Mme Farnier avaient fait scandale, ses photographies surtout ; M. Pellabra discret, ne parlait pas de la poésie, les plus acharnés contre Mme Farnier étaient M. Coliveaux, le capitaine de la gendarmerie, et M. Maton, le receveur des contributions, les meilleurs amis même d'Émile, bref, leur conduite à tous deux était unanimement blâmée, mais c'était surtout Mme Farnier que l'on trouvait coupable. Lui on le plaignait, le mari, il avait cédé aux supplications de sa femme (Mme Farnier était si jolie !) et M. Pellabra

ne cachait pas qu'ils auraient quelques déboires à leur retour. Le fonctionnaire en avait reçu une autre de Mme d'Alpenaze. Mme d'Alpenaze, veuve à la situation assise et à la beauté déjà mûre, protégeait le ménage Farnier. Elle avait pris Emma en affection, elle écrivait confidentiellement à Émile pour lui demander ce qu'il en était, car elle se refusait à croire les journaux. C'était inconcevable, jamais Emma n'avait pu commettre cette poésie éhontée et consentir à paraître ainsi nue devant des hommes, Mme Farnier était victime d'une méprise ou d'un bluff, des bruits calomnieux leur avaient fait le plus grand tort à eux deux, la société d'Avignon était très montée contre Emma surtout, il y avait un compte rendu de soirée dans les *salons du Laurier d'Or* qui avait déchaîné l'indignation, Mme d'Alpenaze avait pris sur elle de démentir toutes ces rumeurs injurieuses, elle demandait en grâce à M. Farnier de la confirmer courrier par courrier dans son opinion. Mme d'Alpe-

naze avait hâte de proclamer l'innocence d'Emma et M. Farnier sentait toute la perfidie de cette amitié soi-disant aveugle et si haute qu'elle repoussait toutes insinuations.

Il y avait aussi des lettres anonymes. Cauteleuses et entortillées de périphrases, elles concluaient dans un style au verjus, mais plutôt pénible, que M. Farnier était un imbécile et Mme Farnier une grue, d'ailleurs, sans aucun talent. Le Conservateur des hypothèques y reconnaissait l'âme envieuse et prudente de M. Coliveaux et de M. Maton, d'ailleurs toutes les deux avaient été écrites sur du papier du café de la Préfecture. Pour ces deux-là il n'y avait pas de doute possible. Trois autres émaillées de fautes de français et d'une orthographe primaire avaient dû être dictées à leur cuisinière par des dames de la ville et M. Farnier y saluait une fois de plus la lâcheté venimeuse des âmes de province.

La province, les lettres anonymes ! La province n'en avait pas le monopole car M. Farnier en avait reçu aussi de Paris.

Toutes étaient ordurières et cyniques et la rougeur de l'homme insulté lui montait au front en les lisant, toutes d'ailleurs, étaient explicites, on le traitait de cocu et de ruffian, une ironie bien parisienne le félicitait de la beauté de sa femme et du parti qu'il avait su en tirer et toutes étaient unanimes sur les talents de Mme Farnier, le pluriel du mot souligné ne laissant aucun doute. Il eût été coupable de laisser moisir tant de capacités à Paris. M. Agrado ferait fructifier ce capital, M. Farnier en toucherait certainement cent pour cent dans sa banque, et les sarcasmes se répétaient empennés de traits plus ou moins spirituels.

Émile ne comptait plus ces lettres; elles dataient toutes du lendemain de la soirée du *Laurier* et depuis n'avaient pas cessé de pleuvoir au domicile du ménage. Émile les avait cachées soigneusement à sa femme et le jeudi matin, bouleversé, horripilé, hors de lui, il avait couru chez M. de Farenbourg et les lui avait mises sous les yeux. L'homme

de la Revue avait fait à Émile le plus cordial accueil et, d'un œil indifférent, en avait parcouru quelques-unes ; il s'était arrêté à la dixième — « Inutile d'aller plus loin, c'était prévu », faisait cette face diplomatique, « Mme d'Ellébreuse a du succès. On la traîne dans la boue, on la couvre d'ignominie, c'est l'envers de la gloire. Tous les gens célèbres dépouillent le même courrier chaque matin, cela n'a aucune importance, cela prouve que votre femme a réussi, je pourrais vous nommer les signatures de ces lettres, quelques-unes n'ont même pas déguisé leur écriture, d'ailleurs leur style les accuse, ce sont toutes de vagues collaboratrices au *Laurier* plus ou moins refusées à l'ancienneté ou à la totale insuffisance d'orthographe, mais tenez, celle-ci est d'un homme. » Les yeux de M. de Farenbourg venaient de tomber sur une lettre où M. Farnier était violemment invectivé pour avoir conduit sa femme au lupanar, M. de Farenbourg y était traité de marchand de viande. — « C'est un rédacteur du *Laurier*,

un rédacteur remercié d'hier, c'est son P. P. C. corné en attendant l'article où il me couvrira de toutes les boues dans la première feuille dont il crochetera la serrure, c'est Maxence Noiremont, cette chère des Glaïeuls, je connais ses épithètes. M. Agrado a exigé son renvoi, il se venge. Mme Farnier a dû en recevoir une aussi, Noiremont a des bassesses de filles, d'ailleurs il est si peu un homme. Voilà la vie mon cher, la gloire y éclabousse comme la boue », et là-dessus M. de Farenbourg avait emmené déjeuner au cabaret le provincial étourdi.

Après les huîtres, le journaliste avait achevé de rassurer Émile, les insinuations contre M. Agrado ne tenaient pas debout, il y avait longtemps que le banquier avait dételé. Il était trois fois grand'père et ses deux filles mariées dans le Faubourg, la comtesse de Liétaut et la marquise Asprimonti, menaient la somptueuse existence des escales et des yachts tant sur l'Océan que sur la Méditerranée, elles devaient

voguer à l'heure qu'il est dans la Baltique et M. Agrado était bien plus préoccupé de télégrammes à envoyer et à recevoir que de galanteries séniles. C'était un Mécène uniquement épris d'art, il adorait et encourageait la littérature et avait l'idolâtrie des objets rares et des jolies femmes : son culte de la beauté s'arrêtait là.

Le Conservateur des hypothèques était rentré hôtel Florian rasséréné, un petit billet cacheté de cire mauve sur velin parfumé l'avait de nouveau rendu perplexe. — « Ouvrez l'œil et le bon, pauvre mari aveugle que l'on croit complaisant. Votre belle Emma ne se contente pas de mêler le vin de sa jeunesse au lait des vieillards, Florise d'Ellébreuse a le goût des aventures personnelles, c'est plus qu'une femme d'affaires, c'est une femme à béguins, demandez-lui donc ce qu'elle faisait hier de cinq à sept, rue Nouvelle, chez M. de Maubrignan. Votre femme a du goût, elle apprécie les cheveux auburn et les yeux verts ».

Cette lettre avait complètement dévasté le sang-froid de M. Farnier, il connaissait ce nom et cette adresse, il l'avait lu sur une carte, traînant dans la chambre de sa femme.

Navré il n'en avait rien dit à Florise, mais il avait emporté la lettre au théâtre pour la communiquer à M. de Farenbourg ; il l'avait fait au premier entr'acte. Les sourcils du publiciste s'étaient immédiatement froncés, il avait eu l'air inquiet. — Jalousie de femme, murmurait-il, laissez-moi ce billet, ce ne peut être que de l'*une ou de l'autre* ; est-ce que Mme Farnier est vraiment sortie hier de cinq à sept ? — Oui. — Elle ne vous a pas dit où elle était allée ? Diable, diable, est-ce qu'elle serait vraiment allée là, déjà ? — et devant l'angoisse affreuse du mari. — Ah ! rien de grave encore, je vais vous montrer ce beau jeune homme, il ne peut manquer d'être là ce soir, vous rirez bien quand vous verrez qui c'est, il ne peut tarder maintenant, c'est l'heure des entrées sensationnelles », et

il quittait M. Farnier pour aller interroger habilement Mme Farnier. L'infortuné Émile était demeuré seul, il avait ruminé toutes ces pensées contradictoires pendant l'entr'acte dans les couloirs. C'était trop pour sa pauvre tête : les lettres de Toulon, les lettres d'Avignon, les signées et les anonymes, les bordées d'insultes du Courrier de Paris, le fil compliqué des intrigues qu'il devinait sans les comprendre, le ton mystérieux de M. de Farenbourg, tout cela bouillait dans ses méninges et la cervelle lui tournait. Tout à coup il dressait l'oreille. On avait prononcé le nom de sa femme, deux jeunes habits noirs, deux soireux, sans doute, tenaient leurs jumelles braquées sur l'avant-scène Agrado et ils causaient de Florise en termes de maquignon. Elle a du sang la jeune pouliche. — Et de la race, ah ! le père Crevel a eu la main heureuse. — Quelle jeunesse de poitrine ! hein, quel galbe et quelle nuque et une vivacité intelligente dans le masque, ah ! ce n'est pas du veau à cinquante centimes la

livre ni du vieux chameau à cinq sols. — Farenbourg nous a sorti cette fois un morceau de roi. — Et quelle allure ! on n'en fait plus comme ça, une héroïne de Balzac. — Mme Marneffe. — Et le mari, que fait-il dans tout cela ? — M. Farnier, personne ne l'a vu, on ne le connaît pas, un pleutre, un pocheté de province. — Il paraît qu'il ne sait rien. — Non, l'imbécile !

Les deux jeunes gens se retiraient; M. Farnier aurait voulu les gifler et les écouter encore ; deux autres nouveaux arrivants avaient pris leur place et tous deux lorgnaient aussi Emma. — Oh ! Agrado est pris, faisait le plus âgé, voyez s'il l'affiche. — Ah ! le fait est qu'il ne nous en a jamais exhibé une aussi juteuse et nous en avons compté quelques-unes pourtant ! — Et la petite marche. — Je ne crois pas. — Comment, après le lancement du *Laurier d'Or ?* — Après le lancement du *Laurier d'Or,* voyez, la petite n'a pas un bijou, pas un collier, sur ses splendides épaules, Agrado eut marqué l'esclave s'il l'a-

vait achetée, la livraison n'a pas eu lieu, sans cela l'enfant aurait des diamants aux épaules, c'est la rivière qui consacre... — et les deux habits entraient dans une loge.

On frappait trois coups pour le lever du rideau. Malgré leur cynisme, M. Farnier aurait volontiers embrassé ceux-là, ils venaient inconsciemment de proclamer l'honnêteté de sa femme.

Émile regagnait l'avant-scène Agrado, bien décidé à avoir une explication le lendemain avec Emma.

X

LE RÉVEIL

« Oui, voilà ce que j'ai entendu dire, ma chère amie ; voilà ce qu'ils racontaient hier soir dans ce couloir sans se douter qu'ils parlaient devant moi. Je n'y attachais aucune importance : la preuve, c'est que je ne vous en ai même pas ouvert la bouche, hier soir, mais il fallait bien pourtant que vous fussiez avertie. »

M. Farnier venait de répéter à sa femme les propos surpris la veille à l'Opéra ; il avait retardé l'explication jusqu'au lendemain matin pour ne pas effaroucher Emma ; il tenait avant tout à ne pas éveiller sa méfiance, et, c'est tout en se faisant la barbe devant un miroir pendu à la fenêtre, qu'il avait abordé le sujet du ton le plus indifférent.

Florise était encore couchée. Un coude dans son oreiller, elle parcourait les journaux du matin, et, instinctivement, avait été au compte rendu de la soirée. La rubrique mondaine y donnait la liste des personnalités de marque qui y avaient assisté ; trois journaux la citaient parmi le Tout-Paris : le *Figaro*, le *Gil-Blas* et le *Gaulois*. Aux premiers mots de son mari, Mme Farnier avait levé la tête, puis elle avait repris sa lecture. Le front barré d'une grande ride, le regard embusqué sous ses paupières baissées, la jeune femme ne lisait plus.

Elle laissait parler Émile sans l'interrompre une seule fois. Il y eut un silence : « C'est tout ? » demandait-elle d'une voix que la volonté rendait brève et que la colère faisait trembler. « Non, il y a ces lettres », et, tranquillement, M. Farnier cueillait dans la poche de son pardessus un assez volumineux portefeuille, il éparpillait sur la courtepointe de Florise toute une liasse de paperasses : « Ce sont celles de province, je vous donnerai celles de Paris après. » La jeune femme s'en

était emparée et les déchiffrait avidement. M. Farnier n'avait posé sur le lit que les lettres d'Avignon ; il avait voulu éviter à Emma le coup d'émotion et la grosse peine des lettres des siens.

Mme Farnier lisait, les dents serrées et les tempes apparues soudain très creuses. Une émotion lui pinçait les narines, et ses joues étaient devenues blanches ; mais une sourde fureur flambait dans ses yeux. L'épaulette de sa chemise avait glissé le long de son bras nu, et M. Farnier voyait se soulever et monter sa poitrine. « C'est tout ? » faisait à son tour la jeune femme. « Non, voici maintenant celles de Paris. — Donne ! » Celles-là, Florise les lisait fiévreusement, les froissant du doigt, les bousculant sur les draps du lit, les déchirant presque dans sa hâte à les jeter à peine lues avec un geste excédé de dégoût.

La dernière une fois parcourue, Florise bondissait hors de son lit, chaussait ses mules, endossait un peignoir et courait à son armoire à glace. Elle y dérangeait des piles de linge et

revenait vers Émile avec, dans les mains, un paquet de lettres ficelé d'une faveur bleue : « Lis ! » faisait-elle. Le Conservateur des hypothèques dépouillait à son tour la correspondance d'Emma, toutes les lettres en étaient anonymes, trois seulement venaient de Toulon, les autres étaient datées de Paris. C'étaient, en termes plus cyniques et plus orduriers encore, les basses insinuations et les calomnies que connaissait Émile ; les insulteurs avaient encore moins ménagé la femme que le mari ; on eût dit qu'ils avaient pris à tâche de la blesser et de la salir dans ses plus intimes pudeurs. Son talent y était nié, sa conduite avilie, sa beauté même ravalée dans des termes d'une trivialité inouïe. C'étaient des injures de gueuses à une autre gueuse ; le flot de boue et d'eaux de toilette d'une querelle de filles ; et, les deux poings crispés, M. Farnier sentait la rougeur lui monter au front. On avait pu adresser ces ordures à Emma !

Il levait timidement les yeux vers elle

C'était lui qui se sentait en faute. Debout derrière lui, elle lui souriait d'un sourire navré avec une grande douleur et une grande pitié dans le regard. « Et ces lettres, il y a longtemps que tu les reçois ? pouvait-il enfin articuler d'une voix rauque. — Depuis huit jours. — Le lendemain de la fête, comme moi; et tu ne m'en avais rien dit !... » Mme Farnier haussait les épaules : « A quoi bon te faire de la peine. » — Ah ! chère femme... Et ils tombaient dans les bras l'un de l'autre. Comme elle avait dû souffrir !... et elle avait gardé toute la souffrance pour elle, égoïstement jalouse de sa tranquillité à lui. « Ma pauvre petite, ma pauvre petite Emma ! » Il l'avait prise sur ses genoux. Florise appuyait de toutes ses forces l'émoi de sa poitrine secouée de gros sanglots, contre celle de son mari, leurs yeux se souriaient à travers leurs larmes.

Ah ! Paris, la lâcheté, l'ignominie, la bassesse et le venin des lettres datées de Paris ! ah ! la province ne pouvait pas lutter ; et,

sans vouloir se l'avouer l'un à l'autre, un même regret les prenait de la province et des grands ciels limpides balayés de mistral de leur vallée du Rhône. « Ah ! Paris ! » Et leurs mêmes rancunes contre la ville empoisonneuse et leurs mêmes nostalgies du home abandonné s'exhalaient dans ce cri : « Ah ! Paris ! » « Tu sais de qui sont ces lettres ? » hasardait enfin Émile ; la jeune femme faisait signe que non. — Eh bien, ce sont des lettres de femmes, des confrères à toi, des collaboratrices du *Laurier*, M. de Farenbourg a reconnu leur style. — M. de Farenbourg ? tu les lui as donc communiquées ? — Naturellement, si tu crois que j'avale des couleuvres, sans crier holà ! j'ai voulu savoir, j'ai fait une enquête. — M. de Farenbourg !... Et Florise d'Ellébreuse avait un soupir qui en disait long.

Une enquête. Ce mot lui remettait en mémoire la dernière lettre reçue la veille, celle qui lui dénonçait la visite de sa femme, rue Nouvelle. Certes, M. Farnier était sûr de

l'honnêteté d'Emma ; d'ailleurs M. de Farenbourg l'avait, dès la veille au soir, fixé sur le sexe de l'amant présumé ; M. de Maufrignan n'était autre que la belle Mme de Mauves « toute aussi dangereuse que Lovelace, si ce n'est plus », avait ajouté le directeur du *Laurier*, et il n'avait rien laissé ignorer au mari du genre de péril qu'une jeune femme pouvait courir dans la garçonnière de la rue Nouvelle. Cette révélation taquinait un peu M. Farnier, il voulait en avoir le cœur net, il tendait à Florise la lettre dénonciatrice qu'il avait prudemment distraite des autres. « Et celle-ci, peux-tu me dire d'où elle vient ? car tu penses bien que je ne l'ai communiquée à personne ? » La jeune femme prenait le velin mauve. M. Farnier, attentif, lisait sur le visage de Florise un mélange de gaieté, d'indignation et de stupeur ; elle rendait la lettre à son mari : « C'est complet, lui disait-elle, tu sais qui c'est, ce monsieur? — Non, j'attends que tu me le dises. — C'est le pseudonyme de Mme de Mauves, la chroniqueuse de sports

du *Laurier*, qui m'a été présentée à la fête lundi, et que tu aurais dû remarquer, car elle est très jolie femme, très étrange, surtout; j'ai en effet été vendredi chez elle. — Tu ne m'en as rien dit. — Cela était si peu intéressant, Mme de Mauves était venue prendre de mes nouvelles à la suite de mon indisposition; son intérêt marqué me l'avait même fait recevoir; je lui ai rendu sa visite, et voilà. — Mais pourquoi cette dame porte-t-elle un nom d'homme ? insistait Émile intrigué. — Ah ! cela, je n'en sais rien, Maxence Noirmont s'appelle bien la baronne des Glaïeuls. En littérature, ils ont le sexe changeant — et une malice involontaire riait tout à coup dans ses yeux; un soupçon mordait M. Farnier. — Et qui y avait-il chez cette dame ? tu étais seule avec elle ? — Non, il y avait là deux autres amies à elle, société un peu mêlée, ma foi, et des conversations d'un tour assez gênant. — Ah ! et que disaient-elles donc ? » et Mme Farnier répétait, en les atténuant, les propos de Gillette et de miss Topsy ; elle se gardait bien

naturellement de narrer leurs aventures chez M. Agrado.

Le Conservateur des hypothèques était indigné. « Et après ? — Après elles sont parties. — Et tu es restée seule avec Mme de Mauves ? — Oui. — Que t'a-t-elle dit ? — Mais ce qu'elle m'avait déjà dit ; elle m'a assurée de sa sympathie, de son admiration, de son dévouement. — Ah ! elle ne t'a rien fait, elle n'a rien tenté ? — Tenté, quoi ? je ne comprends pas. » M. Farnier avait une hésitation. « C'est que, vois-tu, Emma, cette Mme de Mauves est une créature très dangereuse, très dangereuse pour les femmes, et je regrette que tu aies été chez elle ; tu ne me comprends pas parce que tu es une honnête petite femme et que tu ne soupçonnes pas ces choses. Son salon n'est pas un salon pour toi, promets-moi de ne pas y retourner. — Oh ! de grand cœur ! » Et Florise ouvrait deux yeux naïfs. « Je m'y sentais mal à l'aise tout le temps, chez Mme de Mauves ! — Brave petite âme ! » Et M. Farnier considérait sa femme avec atten-

drissement, il revenait pourtant à la charge. « Mme de Mauves ne t'a pas embrassée ? lui demandait-il. — Oh ! si, plusieurs fois, faisait Emma spontanément, sur les mains, sur le cou, sur les joues, sur le front, j'étais même un peu gênée de cette furie d'expansion. » M. Farnier était redevenu perplexe. « Et elle n'a rien tenté autre, pas d'autres caresses ? — Explique-toi, je ne comprends pas. » M. Farnier respirait : c'est son innocence qui l'a sauvée, pensait-il, mais, la seconde fois, elle était perdue. Et ce bon mari bénissait le hasard qui l'avait averti à temps.

« Et M. Agrado ? émettait-il d'un ton qu'il eût voulu indifférent... Quelle est vraiment son attitude ? » Florise s'asseyait auprès de la table. « Son attitude, tu la connais comme moi. Il est évidemment flatté de se montrer avec moi en public ; il a une vanité puérile comme beaucoup de vieillards, et puis je suis la lauréate du *Laurier d'or*. — La femme à la mode de la semaine. » Et Émile avait un sourire crispé. « Et M. Agrado est dévoué corps

et âme au succès de sa Revue ; il en est le fondateur, il s'attelle à ma gloire. — Et nuit à ta réputation. — Oh ! Émile. — Oh ! Enfin les lettres sont là, c'est le bruit public. — Tu doutes de moi ? — Il t'affiche. — Alors tu n'as plus confiance ? — Mais si, mais si, ma petite Emma, je sais ce que tu vaux ; cet homme a dû tenter quelque chose que tu ne me dis pas ; tu ne voulais pas dîner chez lui, tu ne voulais pas assister dans sa loge à cette première, tu avais un motif. — Mais c'est toi qui m'as forcée à dîner avenue Friedland comme à l'Opéra. — Oui, j'étais un imbécile. — Je ne te le fais pas dire. » Florise avait repris son air espiègle. « Enfin il y a eu quelque chose ? — Où y aurait-il eu quelque chose, je ne me suis jamais trouvée seule avec lui. Il est venu deux fois en tout à cet hôtel, le soir de la fête du *Laurier*, cette fête odieuse où tu m'as encore forcée à paraître ; le lendemain, il est revenu prendre de mes nouvelles, il n'est même pas monté ici, tu l'as reçu en bas. Il n'a donc franchi qu'une fois le seuil de cette

chambre et tu étais là. Jeudi, nous avons dîné chez lui et il y avait huit personnes, et, hier, nous étions dans sa loge et il y avait là Tout-Paris. — Oui, Tout-Paris ». Et le visage de M. Farnier se contractait encore. « Et cet éventail qu'il t'a envoyé, le soir de notre dîner chez Paillard, le dîner de Farenbourg ? — Il ne me connaissait pas encore, il ne m'avait même pas vue ; l'éventail s'adressait à la poétesse et non à la femme. — Mais il a paru très épris, très ému de te voir. — Ah ! ça, c'est autre chose, je crois qu'en effet Agrado me trouve charmante, tu as mis du temps à t'en rendre compte. — Oui, je suis un grand niais et un grand coupable. » M. Farnier s'asseyait sur le lit, les mains croisées entre les genoux. « Mais enfin, pour te dérober à ses invitations, tu avais un motif ? — Eh bien oui, devant l'insistance de certains regards, de certains contacts aussi, oh ! des frôlements imperceptibles, mais trop souvent répétés, j'ai cru deviner son désir. Comme je ne voulais pas l'encourager, j'ai tout fait pour

éviter de me retrouver avec lui, vous ne m'y avez pas aidée, vous et M. de Farenbourg. — Oh! celui-là... » Et M. Farnier serrait les poings. Oh! celui-là, déclarait Emma, je suis de ton avis. C'est lui le grand coupable, et je lui en veux bien plus à lui qu'à M. Agrado. C'est lui l'organisateur de toute cette mise en scène. — Mise en scène, mise en œuvre, de tous les bluffs qui pouvaient te perdre ou du moins te compromettre, car on ne perd pas si vite une honnête petite femme comme toi, et puis c'est lui qui nous a fait venir à Paris. »

Toute la rancune de la Province était dans la façon dont M. Farnier avait dit le mot *Paris*.

Mme Farnier était venue se camper devant son mari, elle le regardait intensément de ses yeux clairs, leurs regards se rencontraient. « Dis donc, Emma, tu tiens beaucoup à ta gloire, à ta carrière, à tout ce bruit soulevé autour de toi? — Moi, mais pas du tout, fumée, fumée âcre et lourde à respirer, tout cet encens gâté par les intrigues et les sales convoitises. Ah! ce n'est pas tentant, la gloire,

quand on en connaît l'envers! — Je t'aime de t'entendre parler ainsi, Emma! — Je parle comme je pense. — Alors si je te proposais de planter là tout ça : M. de Farenbourg, la Revue, les soirées du *Laurier d'or*, les succès de presse et de jolie femme, les premières à l'Opéra, et si je te demandais à revenir demain à Avignon dans notre bon petit logis de la rue Reynarde? — Mais j'accepterais des deux mains et de grand cœur, mon bon Émile, j'en ai assez, vois-tu, de tout cela. — Et moi donc! Alors ça ne te ferait rien de quitter demain Paris? — Rien, mais ça me serait une joie. Paris, ah! je l'ai trop vu, Paris. » M. Farnier tombait aux genoux de sa femme, il lui avait pris et lui pétrissait les mains; il les couvrait de baisers, de caresses. Florise sentait des larmes couler sur ses doigts; elle prenait Émile par les épaules et le relevait en l'attirant sur elle; ils s'étreignaient silencieusement.

« Alors, moi, je vais chez M. de Faren-

bourg, et toi tu vas faire les malles. — M. de Farenbourg ? tu ne le trouveras pas un dimanche à la Revue. — Aussi je vais chez lui ! J'ai hâte de voir sa tête quand je vais lui annoncer notre départ. — En effet nous lui glissons bien dans les mains : C'est une trahison, une défection ! va-t-il s'écrier. Je crois l'entendre. — Oh ! M. de Farenbourg n'en est pas à une trahison près, mais va-t'en, il y a courses aujourd'hui à Auteuil. Il peut très bien y aller, il est deux heures. — Tu sais bien qu'il ne va jamais que pour la dernière course, il ne joue pas. — Il va se faire voir. » Et Mme Farnier mettait son mari dehors.

La scène se passait dans leur chambre, trois heures après l'explication de la matinée.

La porte était à peine refermée que le visage d'Emma se détendait. La sourde irritation qui fermentait en elle depuis la veille lui délabrait subitement les traits. Depuis le matin, elle luttait avec elle-même. avec son émotion et sa colère pour dérouter les soupçons d'Émile. Jamais elle n'en avait mieux compris la bonté ;

elle avait voulu éviter toute peine à ce pauvre être, mais elle était à bout de forces, et maintenant le masque tombait.

Comme ils l'avaient tous trompée et leurrée ; s'étaient-ils assez joués d'elle !

Réclame vivante entre les mains trop adroites d'un M. de Farenbourg, ce prestidigitateur avait fait d'elle un appeau pour les convoitises fatiguées d'un vieillard. Sans s'en douter, elle avait été, dès le lendemain de son arrivée à Paris, l'enjeu d'un ignoble marché; le journaliste avait trafiqué sur elle comme sur une fille, et le banquier ne lui avait même pas caché son désir. Dès le premier soir, il avait osé les pires attouchements et, sous l'onction de ses manières, l'audace du collier de perles, une minute posée sur sa peau, ne lui laissait plus un doute. C'était la brutalité d'une enchère mal enveloppée sous un badinage d'amateur.

D'ailleurs Gillette et miss Topsy l'avaient éclairée sur les habitudes de la maison, et, Mme de Mauves ne l'eût-elle pas avertie, l'atti-

tude de M. Agrado, la veille, dans sa loge, ne lui permettait plus un doute.

Elle avait été assez explicite. Le banquier était revenu à la charge : « Et cette visite que vous m'aviez promise, avait-il chuchoté dans la nuque de la jeune femme pendant le dernier entr'acte, vous m'aviez laissé espérer qu'on vous reverrait avenue Friedland; mes galeries devaient avoir l'honneur de votre visite. Vous n'avez fait que les parcourir, elles méritent mieux que cela. J'ai de curieuses vitrines, je voudrais vous soumettre quelques pièces rares, des joyaux surtout. Vous avez un tel goût, vous êtes si artiste ! Vous souvenez-vous du collier, il jetait des feux sur vos épaules ! vous avez un tel grain de peau, et puis vous n'avez rien vu, les plus belles pièces sont dans ma chambre. — La chambre aux tapisseries de Boucher. » Florise d'Ellébreuse avait eu la phrase sur les lèvres, mais elle s'était contenue, voulant voir jusqu'où irait le cynisme du vieillard. « Quel jour vous verra-t-on ? car on vous reverra, mais seule;

venez sans votre mari, les maris n'entendent rien aux bijoux; je suis toujours chez moi de quatre à cinq. Inutile de me prévenir, vous me trouverez toujours là. » Et élevant un peu la voix : « Farenbourg vous a-t-il vue pour le roman que vous devez nous donner à la Revue ? vos conditions sont les nôtres; vous n'avez qu'à parler. » Et, se penchant sur ses épaules : La des Glaïeuls, je veux dire Maxence Noirmont, est mise à pied; Farenbourg ne voulait pas, mais j'ai imposé ma volonté, j'ai exigé son renvoi; il n'est plus des nôtres : je vous avais promis une revanche, j'ai tenu ma parole, tiendrez-vous la vôtre? vous voyez que l'exécution n'a pas traîné. »

C'est à elle qu'on avait osé parler ainsi. Oh ! comme elle les haïssait tous, et de Farenbourg, et Agrado, et cette pourriture de Noirmont, et tous ces curieux insolents et cyniques de la fête du *Laurier*, et la convoitise impure des hommages obséquieux dans sa loge, hier, et les auteurs des lettres anonymes, et les conseilleuses équivoques et pratiques

du salon de la rue Nouvelle, les Gillette Égly et les miss Topsy, et les consultations intéressées des belles Mme de Mauves ; comme elle la détestait aussi, celle-là, et peut-être aussi plus que les autres ! La rancune qu'elle lui gardait de l'avoir ainsi prise et surprise s'aggravait chez Emma d'une étrange déception. Elle la devait plus au directeur du *Laurier* qu'à la chroniqueuse elle-même, et c'était à Mme de Mauves qu'elle en voulait. Cette nouvelle rancœur datait encore de l'Opéra.

Pendant le dernier acte, la porte d'une loge, demeurée vide pendant la représentation, s'était tout à coup ouverte ; une femme y était entrée accompagnée d'un homme en habit noir ; la loge était presque située en face de son avant-scène. Aux battements précipités de son cœur, à sa chair involontairement en émoi, Florise avait reconnu Mme de Mauves. Très pâle et magistralement belle avec son masque étrange et douloureux de captive ou de sphinx Mme de Mauves avait immédiatement attiré les regards. L'immédiate levée des jumelles

avait prouvé à la provinciale combien son amie était parisienne. « Vous êtes toutes en beauté, lui avait murmuré méchamment M. de Farenbourg, venu s'insinuer derrière son fauteuil. « Qui, nous toutes? avait demandé Emma. — Mais, mes collaboratrices du *Laurier*, vous, Mme de Mauves, Mme Egly aussi avec M. Egly.... Vous ne la connaissez pas? — Non, mais je connais Mme de Mauves; vous me l'avez présentée. Quel est l'homme qui l'accompagne. — Mais, son amant. — Comment, son amant? — Mais oui, Master Haxon, un milliardaire américain, son entreteneur. — Mme de Mauves est entretenue? — Naturellement, il faut bien vivre, oh! elle n'aime pas précisément les hommes et ça doit bien l'ennuyer, mais il y a là des questions de budget. Si vous croyez que la chronique des sports suffit à payer des installations comme celle de la rue Nouvelle et les caprices de M. dé Maufrignan! et il citait à dessein le pseudonyme masculin de l'authoresse : Mme de Mauves a des vices qui lui coûtent cher.

Mme Farnier s'était sentie toute glacée : Mme de Mauves avait un entreteneur ! elle aussi : ses philippiques, sa haine affichée contre les hommes, ses charges à fond de train contre les mœurs ignobles et leurs brutalités n'étaient que des plaidoiries intéressées ; elle aussi subissait la loi commune de la prostitution. C'est un amant qui subvenait au luxe de ses plaisirs ; elle aussi avait menti, et la jeune femme, qui avait fait de la chroniqueuse une créature à part, lui réservait une place à part aussi dans son mépris et dans sa haine.

Le garçon avait apporté les malles et, tout en bousculant les tiroirs et en y entassant les robes avec une violence distraite, les traits de la jeune femme avaient pris une énergie soudaine. Ses mâchoires paraissaient plus accusées, son profil plus précis ; tout à coup, Mme Farnier laissait là ses rangements et se dirigeait vers une armoire ; elle était devenue songeuse. Avant de l'ouvrir, elle consultait sa montre, l'heure en était d'accord avec celle de la pendule. « Oui, je leur dirai leur fait,

monologuait tout haut la jeune femme, ils sauront tous ce que je vaux. »

Florise d'Ellébreuse venait de prendre une décision.

XI

LE COLLIER DE LA REINE

Assis devant une grande table encombrée d'estampes et de vieilles gravures, M. Agrado procédait à de minutieux classements. Des cartonniers s'échafaudaient, appuyés contre les pieds de son fauteuil ; une longue enfilade de salons formait galerie devant et derrière lui. De quelque côté qu'il se tournât, le banquier pouvait embrasser d'un coup d'œil la coûteuse splendeur de ses collections (c'était là une des joies du millionnaire de passer trois ou quatre heures par jour au centre des objets d'art et des pièces uniques amassées par lui) ; il y trouvait l'âpre jouissance silencieuse d'un avare au milieu de ses trésors.

M. Agrado était assis perplexe ; les choses

étaient loin de marcher avec la jolie Mme Farnier aussi vite qu'il l'eût voulu, la jeune femme se dérobait. Il se heurtait chez elle à une incompréhension de son désir plus irritante qu'un refus. Le millionnaire n'était pas habitué à tant de résistance et son caprice, buté contre l'obstacle, s'exaspérait peu à peu en passion. Jamais, même au temps de sa jeunesse, il n'avait convoité aucune femme avec cette ardeur âpre et têtue ; ses sens, plus que blasés, de sexagénaire et de viveur venaient d'être fouettés et surexcités par cette petite provinciale, avec une violence qu'il n'espérait même plus ; le réveil d'une sensualité qu'il croyait endormie flattait et cabrait le vieillard. Le grain de sa peau, l'odeur et la chute de sa nuque, la pureté de son profil et la candeur profonde de son regard, tout, dans la jeune femme, affolait et crispait l'éréthisme du banquier ; il en perdait réellement son sang-froid et se sentait à la veille de commettre quelque folie irréparable. Ah ! cette petite Florise le tenait bien.

Elle l'eût mené loin si elle eût voulu ; son succès aussi le grisait.

Tout Paris était de son avis sur la poétesse d'Avignon et le défilé de visiteurs, qui avait passé la veille dans sa loge, ne lui laissait aucun doute là-dessus ; le public de l'Opéra avait accepté, mieux ! adopté la lauréate du *Laurier d'Or*. C'était la consécration. Pendant toute la soirée, à travers sa joie d'afficher la jeune femme dans son avant-scène, le banquier avait souffert, dans sa vanité, de l'absolue nudité des épaules et des bras d'Emma ; il les eût voulus étincelants de diamants, allumés de perles. Ces parures, ces joyaux eussent proclamé qu'elle était sa maîtresse, et cette absence de parures criait à tous qu'il n'était encore qu'un soupirant.... Ah ! si elle avait voulu ! mais Mme Farnier ne voulait pas ; elle avait écouté, sans un tressaillement, le visage pensif et les yeux ailleurs, son ardente requête de venir visiter chez lui ses collections ; elle n'avait pas sourcillé quand il avait parlé du collier, ce

double rang de perles qu'il avait tenu un soir attaché sur sa gorge ; et, à l'offre d'une commande de romans au *Laurier* au prix qu'elle voudrait fixer elle-même, comme à la nouvelle de l'expulsion de Noirmont, elle n'avait pas eu un remerciement.

De quelle neige était-elle donc faite ! Roublarde ! Pas même, pis : honnête ! C'était cette honnêteté qui enthousiasmait et exaspérait le financier ; l'honnêteté, c'était là l'obstacle infranchissable, car ce n'était pas ce pleutre de M. Farnier qui gênait la jeune femme, et, d'ailleurs, Florise n'aimait pas son mari.

Trois coups de timbre (l'annonce d'un visiteur) arrachaient M. Agrado à ses estampes ; le collectionneur prenait la carte sur le plateau que lui tendait un valet de pied ; un flot de sang lui affluait aux joues ; tout, dans son vieux visage, ses tempes, son front, jusqu'à la racine de ses cheveux s'étaient subitement colorés de rose : « Elle, elle !... faites entrer, et Florise à peine dans l'embrasure de

la porte... Vous êtes venue, vous êtes venue, je ne vous attendais plus, je n'osais espérer, c'est trop beau !... Comme vous êtes bonne ! vous avez bien voulu faire l'aumône de votre visite à un vieillard ! Voyez, tout c'est subitement éclairé, ici ; j'étais triste, maussade, occupé de rangements dans cette solitude qui est le lot des hommes de mon âge, et voilà que mon ennui s'est tout à coup dissipé. Voyez comme il fait clair et gai maintenant, ici ! la lumière est entrée avec vous dans ce salon... Vous êtes venue, vous êtes venue.. » et il l'étourdissait de paroles sans lui laisser placer un mot. « Mais oui, je vais bien, puisque je suis là. — Naturellement avec ces yeux d'enfant et ce teint de fleur, on a la santé. Vous étiez bien belle à l'Opéra, hier, vous êtes encore plus jolie aujourd'hui. Vous êtes toujours plus jolie chaque fois que l'on vous revoit. Comment faites-vous ? » Il ne se lassait pas de la regarder. Moulée dans une robe tailleur de drap bleu pastel, un chef-d'œuvre où les sœurs Millaux s'étaient sur-

passées, jamais Emma n'avait encore atteint cet éclat de fraîcheur et cette élégance de silhouette. Ses yeux chargés d'orage et la gravité pensive de son jeune visage lui donnaient le mystère d'une figure de Musée, et M. Agrado était trop artiste pour ne pas admirer cette créature d'Helleu au sourire et aux yeux dessinés par Luini. « Comme vous êtes jolie ! Non, vous ne savez pas combien. » Et il l'aidait à se déganter. « Si, je me doute un peu, mais vous exagérez, faisait-elle avec un sourire ambigu, je ne suis pas venue pour que vous me parliez de ma beauté, mais visiter vos collections. — C'est vrai ! Moi qui oubliais ! Avant, voulez-vous prendre une tasse de thé ? préférez-vous du Porto ?... du Sherry ? — Non, du thé. — Et des pains au foie gras ; mon cuisinier en fait d'excellents. — Soit, pour les pains au foie gras... » Et avant de donner les ordres : « Nous serions mieux dans la chambre aux Gobelins, s'avisait M. Agrado ; ici, c'est mon salon d'étude, une sorte de parloir, cela manque d'inti-

mité. — Nous sommes très bien ici ; nous verrons la chambre aux Gobelins plus tard, articulait Emma d'une voix un peu sèche. — Comme il vous plaira ! » et le banquier donnait des ordres : « Vous servirez ici, Joseph, et je n'y suis pour personne, entendez-vous. — Comment, vous consignez votre porte ? — Vous pensez, j'ai l'aubaine de vous avoir ici à moi ; tout visiteur me devient un fâcheux. Je suis jaloux de mon bonheur, je veux le savourer à moi seul. N'êtes-vous pas le plus bel objet d'art de mes collections ? mais de passage, hélas ! et un objet qui pourtant pourrait devenir à la fois le trésor et la fleur du logis ! il ne tiendrait qu'à vous. — Je ne comprends pas. » Et Mme Farnier reculait sa chaise, le banquier lui avait pris les mains : « Vous ne comprenez jamais. Vous ne voulez pas comprendre », et, avec une vraie tristesse dans la voix : « Enfin, vous êtes là, je ne peux rien demander de plus : c'est si inespéré, si inattendu, votre présence chez moi ! — Mais, puisque vous m'attendiez tous les jours, vous

me le disiez encore hier soir. — Embrouillez-vous assez à plaisir les fils de la tapisserie ! Ah ! vous êtes bien Pénélope. — Vous ne me preniez pas pour Phryné ? » Le banquier frappait le plancher du pied : « M. Farnier se porte bien ? — Mais oui, Ulysse se conduit assez vaillamment. — Et vous l'avez laissé à l'hôtel ? — Non, il est chez M. de Farenbourg, il y discute mes conditions de collaboration, c'est plus convenable. — Le mari, homme d'affaires ? » le persiflage de Florise commençait à énerver le banquier : « Cela vous le gâte ? — Non pas, c'est tout naturel, c'est la bonne association ; il place ce que vous produisez. — Oh ! le placement de ses propres œuvres par une femme est si difficile, si périlleux, parfois. » M. Agrado ne bronchait pas : « M. Farnier vous sait chez moi ? — Non, mais je le lui dirai en rentrant ; je l'informe toujours après chose faite. » M. Agrado avait un regard oblique : « Et vous n'avez pas peur de venir seule, ici, chez moi ? — Peur ! Pourquoi ? n'êtes-vous pas

un ami ? — Et puis, un homme de mon âge, n'est-ce pas? » Et M. Agrado, visiblement horripilé, se levait : « Si nous voyions ces collections ? — J'allais vous le demander. » Et ils s'engageaient dans le salon consacré aux peintures de l'école anglaise.

Ils expédiaient assez vite les Lawrence, les Gainsborough et les Hoppner de la galerie ; Florise d'Ellébreuse s'arrêtait devant chaque portrait et passait aussitôt à un autre ; le coin des Turner et des Constable la retenait un peu plus longtemps ; M. Agrado donnait de brèves indications. Sa pensée était ailleurs ; il sentait l'hostilité d'Emma, mais cette attitude ne l'inquiétait pas ; au contraire. Dans sa longue carrière d'homme à femmes, il avait rencontré souvent cette agressivité de tons et d'allures chez les victimes prêtes au sacrifice ; il y reconnaissait les dernières révoltes de la pudeur ; la nervosité des femmes se donnant l'illusion de la résistance, c'est l'impertinence des avant la chute, et le vieux marcheur savourait, dans

les raideurs voulues de Mme Farnier, les spasmes ultimes d'une vertu agonisante, les derniers coups de tête d'une biche aux abois.

Le salon des vitrines ne la retenait pas davantage. Florise d'Ellébreuse avait déjà manié et admiré ces éventails. Elle pressait le pas devant la vitrine où le millionnaire avait, l'autre fois, cueilli le collier une minute posé, attaché sur son cou. Elle avait reconnu, sur la tablette de cristal, les grosses perles espacées de noisettes de diamants. M. Agrado guettait en vain le regard de la jeune femme embusqué sous l'ombre de ses cils. Mme Farnier tenait ses paupières obstinément baissées ; mais il sentait sa prunelle attentive et le silence entre eux s'aggravait de cet examen sournois.

Il passait dans le cabinet des estampes : « Je vous fais grâce des vieilles gravures ; la plupart sont licencieuses... — Je vous en remercie. — Oui, je sais ces choses sans attrait pour vous ; vous êtes passionnée

mais pure, les *Lauriers roses* en font foi. » La poétesse ne relevait pas le compliment. Ici, l'enfilade des salons finissait ; le couple se trouvait devant une porte fermée ; le banquier l'ouvrait : « C'est le salon des Boucher... celui qui contient les pièces les plus rares, les vrais joyaux de ma collection ; je vous demande pardon pour les tapisseries, elles sont un peu vives, mais Boucher... Voyez, le coloris en est admirable ; ce sont moins des tapisseries, que des peintures : vous allez en juger. Vous permettez que je donne l'électricité ? le jour baisse et il faut les voir en pleine lumière. » M. Agrado avait appuyé sur l'obturateur : « Je ferme aussi les rideaux, ce faux jour obscurcit les couleurs ». Il avait été lui-même aux fenêtres.

Une clarté vive et tendre régnait dans toute la pièce, grâce aux ampoules électriques teintées de tons jaunes et rosés ; la clarté y avait des carnations de chair. C'était le jour d'apothéose, des alcôves galantes incendiées

de bougies, des petites maisons du XVIIIe siècle. Des Gobelins admirables, des nudités de nymphes poursuivies par des Faunes, et des groupes de baigneuses lutinées par des bergers parachevaient le décor ; le vert vicace des roseaux, en opposition avec le vermillon des ventres et des gorges, était une caresse pour l'œil ; d'épais rideaux de moire rose se drapaient aux fenêtres. Emma remarquait debout au milieu du salon un grand lit à baldaquin, empanaché de plumes : « Mais, c'est une chambre à coucher ? faisait la jeune femme. — Rassurez-vous, je n'y couche pas ; mais parmi toutes ces nymphes suivies et poursuivies, le décor du lit s'imposait. » M. Agrado avait avancé une large bergère aux coussins de soie bleue de lin. Florise s'y installait en s'enfonçant plus avant qu'elle n'aurait voulu ; le banquier lui poussait un tabouret très haut sous les pieds : « La bergère de miss Topsy, pensait Mme Farnier ; ça commence... » M. Agrado avait été chercher, dans un coin, un cartonnier plein de gravures

avant la lettre, et même de dessins originaux. C'étaient des sanguines de Watteau, avec des crayons de Prudhon, des esquisses de Boucher, des études de Longhi, de la grâce et de la volupté, du libertinage et de l'élégance, toute l'âme sèche, frivole et libertine du XVIIIe siècle. Quelques gravures d'une audace effarante dans le retroussis des falbalas et dans l'abandon des femmes culbutées se trouvaient éparses au milieu des dessins : « Pour illustrer l'édition des Fermiers généraux, les *Contes de La Fontaine*. » Mais devant l'impassibilité d'Emma, il escamotait les eaux fortes. Le sexagénaire avait les yeux allumés et luisants ; son souffle devenait court ; ses mains, plus hardies, avaient déjà rencontré plusieurs fois celles d'Emma, au hasard des gravures feuilletées, et la chaleur de son souffle, qu'elle sentait dans sa nuque, la faisait frisonner toute.

« J'ai bien quelques intailles romaines et un lot de curieuses statuettes campaniennes provenant des fouilles de Pompéi... Oh ! dans

les environs; mais vous devez peu goûter ce genre de curiosités ; je vous crois plus sensible aux bijoux. J'ai là de vraies parures du XVIIIe siècle, ayant appartenu, je ne vous dirais pas à la Reine, mais à des femmes de la cour. » M. Agrado s'était dirigé vers une vitrine. « Regardez-moi cette bague, ce saphir entouré de brillants ; la monture est de Boehmer, le joaillier de Marie-Antoinette et du cardinal de Rohan ; cela vaut sept mille sur le marché et n'a pas de prix chez un antiquaire ; et ces pendeloques de perles ! Regardez cet orient, ah ! ce ne sont pas des coquilles réappliquées, comme la plupart des perles d'aujourd'hui ! » Et le banquier, avec des mains caressantes de collectionneur, faisait les honneurs et la nomenclature de la vitrine aux bijoux. La lenteur souple et par moments agile de ses mains frôleuses et voltigeantes hypnotisait Emma ; mains de voluptueux, d'escroc ou de prestidigitateur. M. Agrado avait étalé toutes ses bijouteries sur une table ; il les repoussait un peu du

doigt, et, avec mille et une précautions, y déposait un écrin. « Cela, c'est la merveille ! Ouvrez les yeux, chère madame. » La voix du banquier s'était singulièrement adoucie : « C'est une pièce unique, comme ils n'en ont pas à Carnavalet. » Le ressort cédait sous la pression d'un pouce, et, sur un collétin de velours ciel, devenu orangé par endroits, s'étageait une triple barrette de brillants d'où larmaient, alternées, des pendeloques de perles et des pendeloques d'émeraudes ; des losanges de perles emplissaient l'intervalle des trois rangs de diamants.

Si préoccupée que fût Emma du danger de sa situation, elle retenait mal un cri. Les multiples feux du collier se croisaient dans un éblouissement. « Qu'en dites-vous? demandait le banquier. — Rien, c'est trop beau. — Oui, la pièce est unique ; elle vaut à elle seule toute ma collection, du pur Louis XVI, comme vous voyez. Cela aurait appartenu à la princesse de Lamballe ; en tout cas cela sort de la maison de Penthièvre, une épave de la Révo-

lution. — Qui sait si son poids n'a pas fait tomber plus d'une tête ? soupirait Florise, devenue mélancolique. Le prix fabuleux d'une telle pièce est une insulte à la misère publique, il voue à la mort les épaules qui le portent et c'est presque justice. Tant de bien-être immobilisé dans ces pierres éclatantes et froides doit appeler la colère de ceux qui souffrent de la misère et de la faim. — En tout cas, ces perles et ces émeraudes ne feront pas tomber la vôtre, chère madame ; le temps de la guillotine est bien passé ; nous ne reverrons plus cela. » D'un mouvement preste M. Agrado avait agrafé le collier sur le corsage de la jeune femme. Interdite, Florise d'Ellébreuse sentait sur sa poitrine comme le poids d'une chape de plomb ; le banquier s'était reculé pour juger de l'effet : « Vous semblez émerger d'une flamme ; mais c'est de la chair et de la peau nue qu'il faudrait pour allumer l'orient de ces perles et l'eau de ces diamants. » Et d'un geste de couturier, M. Agrago faisait sauter le premier bouton du

corsage et rabattait l'étoffe, dénudait la poitrine et les seins. Le mouvement avait été si imprévu, que la jeune femme n'avait pu se défendre ; elle se levait rouge d'indignation, suffoquant presque.

Une haute glace suspendue vis-à-vis d'elle lui renvoyait son image : une Florise révoltée, débraillée, debout dans une mouvante auréole de perles et de diamants. Le vieillard s'était rapproché d'elle ; il la sentait vibrante comme une tige ; il respirait la tiédeur de ses épaules, se grisait de l'effroi de ses yeux à la fois durs et suppliants. Un parfum de linges et de chair nue achevait de l'affoler : il s'abattait comme un fauve sur cette fragile nudité de femme et la mangeait goulûment de baisers. « Ah ! Florise, Florise, balbutiait-il, vous êtes venue, enfin ! » Mme Farnier avait d'abord plié sous l'étreinte. L'attaque avait été si brusque qu'elle était tombée assise sur la bergère ; mais elle se redressait presque aussitôt, et, repoussant durement le vieillard : « Vous faites erreur, monsieur, me

prenez-vous pour une madame Egly? » Et comme, abasourdi de la riposte, le banquier balbutiait. « Oh ! je connais les habitudes de la maison et je savais très bien ce qui m'attendait ici ; je ne suis pas de celles qu'on prend dans une bergère et encore moins de celles que l'on viole à demi consentantes pour un bracelet ou un collier, eût-il la valeur de celui-ci! » Et elle faisait un mouvement pour se débarrasser du joyau infamant; son bras effleurait un des cartonniers posés sur la table, et un vol de gravures s'éparpillait sur le tapis. Le collectionneur se précipitait pour les ramasser : « Oh ! n'ayez aucune crainte, raillait Mme Farnier, je ne vous les déchirerai pas ; je ne suis pas miss Topsy. Je suis au courant de tout, je n'ai rien à apprendre ; je connais le mécanisme du traquenard tendu journellement ici à la faiblesse des femmes, mais je ne suis ni à prendre, ni à vendre, toute petite provinciale et toute pauvre que je suis. J'aime mon art et mon mari ; je suis venue à Paris, non pas pour faire de la prostitution, mais de

la littérature. Étais-je assez ignorante ! Mais vous m'avez vite déniaisée, pis : dégrossie. — Madame, croyez que... — Oh ! je ne crois rien, je ne vous en veux même pas ; les torts sont de mon côté. J'ignorais qu'à Paris toutes les maisons, même la vôtre, fussent un mauvais lieu ; vous me l'avez appris. Ah ! je vous laisse un bon lot de mes illusions, monsieur le Mécène ; je n'ignore même pas ce que l'on dit de vous, de moi et de mon mari ; pour tout le monde, je suis votre maîtresse. Ayez au moins la galanterie de le démentir... ; puisque la pouliche est rebelle au montoir, annoncez et clamez au moins qu'elle a bien rué quand on a voulu lui mettre les fers. » Et, s'affalant dans un fauteuil, la jeune femme éclatait en sanglots. C'était la crise prévue. M. Agrado en escomptait la détente. Il s'agenouillait auprès de Florise, et l'enveloppant d'une étreinte respectueuse, quasi-paternelle, il essayait d'essuyer ses larmes : « Calmez-vous, mon enfant, vous vous méprenez, je vous assure, calmez-vous ! » Tant de tragique dans la douleur le

déconcertait. La jeune femme sanglotait toujours ; ses dents déchiraient fébrilement son mouchoir. « Moi qui vous aime tant! » gémissait le vieil homme.

Cet aveu rappelait Florise d'Ellébreuse à elle-même ; elle se levait, dégrafait le lourd collier de la maison de Penthièvre et le posait sur son écrin. « Sonnez donc une femme de chambre ; qu'on m'apporte de la poudre et de l'eau tiède, je ne veux pas que l'on voie que j'ai pleuré. » Maintenant elle reboutonnait son corsage.

Les traces des larmes une fois effacées : « Notez que je ne vous en veux même pas, disait-elle au banquier penaud ; vous m'avez cru comme les autres. C'est cette ville infâme et complice qui est la vraie coupable. Vous avez cru que vos millions vous donnaient le droit d'acheter n'importe qui, à plus forte raison, la petite provinciale que je suis. Adieu, monsieur Agrado, nous ne nous reverrons plus. Je quitte demain Paris, et, dormez en paix, je n'en parlerai même pas à mon mari. »

XII

ÉVADÉE

Le lendemain, le ménage Farnier prenait à la gare de Lyon le rapide de neuf heures vingt du soir. Toute la journée avait été employée à faire et à boucler les malles. Florise d'Ellébreuse y avait apporté une ardeur fébrile, elle avait hâte de quitter Paris. Paris ! ces deux syllabes prenaient une saveur toute particulière dans la bouche du ménage Farnier ; la lauréate du *Laurier d'Or* n'avait même pas été prendre congé de son directeur ; M. Farnier avait passé dans la matinée à la rédaction de la *Revue* et en avait rapporté le traité commandant à Florise un roman de cinq mille lignes à un franc la ligne, prix inespéré.

« C'est une liquidation, avait pensé le mari, ils ont aussi hâte de se débarrasser de nous,

que nous de les quitter. Cela aidera à payer nos frais », car les mille francs de prime accordés à la poésie hors concours étaient depuis longtemps mangés. Il y avait déjà trois semaines que le ménage était installé à l'hôtel Florian, dans l'attente et la poursuite aussi de la gloire.

Or, les séjours à Paris coûtent : les cinq mille francs seraient donc les bienvenus pour solder la note de Millaux sœurs, car les trois robes qu'Emma avait dû y commander devaient monter dans les trois mille, en dépit des prix spéciaux d'artiste faits à Florise par la maison de mode ; recommandée du *Laurier* la robe de la présentation de la soirée avait été cotée huit cents ; deux cents de diadème d'émail ; la robe en velours pêche du dîner Agrado, treize cents ; et la jeune femme estimait vingt-cinq louis son costume de drap bleu pastel, et elle ne comptait pas la note de la lingère et de la modiste. Ah ! leur budget de la dernière semaine allait être difficile à équilibrer ! La veille, quand le Conservateur

des hypothèques avait été annoncer leur départ à M. de Farenbourg, il avait été très mal reçu ; le journaliste s'était presque emporté : « Qu'est-ce que c'était que cette panique ? ils fuyaient devant des lettres anonymes et des propos de couloirs de première ; mais c'était enfantin, enfantin et ridicule. Ces petits accrocs-là étaient l'inévitable envers de la gloire et du succès. Ah ! ils en entendraient bien d'autres... — C'est justement pour ne pas les entendre que nous partons », avait riposté M. Farnier. M. de Farenbourg avait haussé les épaules : « Vous êtes comme des passagers qui, aux premières atteintes du mal de mer, se feraient débarquer. Ce sont les petits ennuis de la traversée. Vous n'arriverez nulle part, si vous demeurez au port. Vous êtes très coupable mon cher, vous obéissez aux nerfs de votre femme, quand vous devriez prendre sur vous de la remonter, de la chapitrer. — C'est justement à cause d'elle que nous partons ; la santé de Mme Farnier m'inquiète beaucoup depuis huit jours ; je la trouve

pâlie, secouée de tics nerveux, et puis ce sont des prostrations et des accablements inexplicables, et puis des reprises d'énergie fiévreuses ; je ne veux pas que ma femme tombe malade ici. Quand Paris me l'aura tuée, que deviendrais-je, seul, à Avignon. — L'aura tuée ! non, vraiment, on n'a pas idée de ça. Oh ! la littérature, ça se gagne. — Et puis, je suis moi-même à bout de patience, avait repris le mari ; hier, à l'Opéra, les doigts me démangeaient, je serrais les poings pour ne pas gifler les railleurs, et ce serait l'esclandre, le fatale esclandre. — Alors, partez, avait fait M. de Farenbourg en levant les bras au plafond, des gifles, des voies de fait et du scandale, voilà qui serait peu parisien ! Ah ! vous êtes bien de votre province. Ah ! la province ! Retournez en Avignon » ; et sur le seuil de son cabinet de travail : « Mais, pour le roman de Mme d'Ellébreuse, n'aurais-je pas l'honneur de la voir demain dans la journée, dans les bureaux de la rédaction ? » et M. de Farenbourg grimaçait son plus aimable sourire :

« J'y passerai moi-même, avait répliqué le mari, ma femme est très souffrante, et puis ses malles, ce départ,... je traiterai pour elle, j'aurai ses instructions. — Alors, demain à cinq heures, n'est-ce pas? » Et les deux hommes s'étaient séparés froidement.

Ma femme est très souffrante. M. Farnier ne croyait pas si bien dire. En rentrant rue de Beaune il avait trouvé Emma bouleversée, le teint brouillé, les yeux rouges et tout le corps secoué par un tremblement : « Mais qu'est-il encore arrivé? » Il était pris d'une secrète angoisse. « Tu as reçu une visite? tu as rencontré quelqu'un? — Mais rien, je t'assure, ce sont toutes ces lettres qui me sont revenues en tête et les propos d'hier soir, les propos rapportés par toi ce matin; c'est stupide, mais le choc en retour en a été plus douloureux que la chose même et j'ai eu une crise de larmes. — Emma, tu me caches quelque chose, tu as vu, tu as rencontré quelqu'un; d'abord, tu es sortie, tu es encore chaussée, et cette robe... » Mme Farnier était

prise : dans son désarroi, elle avait oublié de se déshabiller ; ses bottines à hauts talons et son costume bleu pastel l'accusaient.

« C'est une aventure ridicule que je voulais te taire. Eh ! bien, oui, j'ai rencontré quelqu'un ; le nom, je l'ignore. — Comment ! — Oui, c'était un inconnu, chez un pâtissier, dans une des avenues avoisinant l'Étoile, au retour du Bois. Après ton départ, vers quatre heures, je me suis trouvée étourdie; ces malles, notre explication de ce matin... j'avais besoin d'air, je suis sortie, j'ai pris une voiture et je me suis fait conduire au Bois. — Le Bois, le dimanche ! — Au retour, à la hauteur de l'Arc-de-Triomphe, j'ai eu une crampe d'estomac, je suis entrée dans une pâtisserie ; elle était remplie de monde, c'était l'heure du lunch ; je me suis assise à une petite table et j'ai demandé des gâteaux secs et un porto. Des groupes de femmes élégantes caquetaient autour de moi, et je ne remarquais pas tout de suite qu'un grand monsieur, un homme entre deux âges, décoré d'ailleurs, et d'al-

lures parfaites, m'observait et me dévisageait... Devant son insistance, je devais m'en apercevoir. Un peu gênée, je payais et je sortais ; le monsieur me rejoignait au seuil et m'abordait chapeau bas : « Madame Florise d'Ellébreuse », me disait-il. J'étais interloquée. « En effet, monsieur, c'est bien moi, mais que voulez-vous ? » L'inconnu se nommait ; il avait la plus grande admiration pour mon talent ; il avait lu mes vers du *Laurier* ; il s'était délecté de mes portraits dans la *Revue*, ces portraits enivrants ! Mais combien j'étais plus belle ! Il m'avait entrevu au gala de M. de Farenbourg... Oh ! ma pâleur, quand je m'étais évanouie ! Le sang lui avait reflué au cœur.

« Bref, il m'aimait et il me désirait, et ce désir, il me le disait là, dans cette rue, avec un égarement dans les yeux, un trouble dans la voix et une brutalité dans les termes qui me figeaient de stupeur. Je n'étais même pas indignée, j'étais ahurie. Il n'eût pas parlé autrement à une fille. C'était un fou ou un goujat. Je ne me ressaisissais vraiment que

lorsqu'il me remit sa carte, car il me remit sa carte en me suppliant de lui fixer une heure et un jour espérant bien que j'irais le voir. A ne pas croire, mais exact : j'ai mis la carte en morceaux et je suis remontée en voiture. La peur ne m'a vraiment prise qu'en fiacre, et, une fois arrivée ici, j'ai eu une crise, cela, je l'avoue. Je suis bien pardonnable, hein ! hein, chéri ! »

M. Farnier avait écouté, les dents serrées, les yeux en boules, semblant prêts à jaillir, de l'orbite : « Ce monsieur n'était ni un fou, ni un goujat, articulait-il d'une voix rauque, c'est un monsieur qui avait lu tes vers et l'article du *Laurier*. La rédaction de ce *Laurier d'Or* est un b... », et il lâchait le mot tout-à-trac. « Tes photographies ont achevé de lui monter la tête ; il t'a rencontrée, et, à la première rencontre, il t'a traitée comme une pensionnaire de la maison !... Oh ! ma pauvre petite. Qu'est-ce que nous sommes venus faire ici ? »

Mme Farnier attirait son mari contre elle,

et, lui prenant la tête, le baisait longuement sur les yeux : « Nous partons toujours demain? » lui demandait-il d'une voix câline, toute sa fureur tombée sous la caresse. « Demain ! tu le demandes, mais ce soir même, si on le pouvait ! »

Florise d'Ellébreuse s'en était tirée par un mensonge ; Mme Farnier avait évité à M. Agrado la visite de son mari.

Aussi est-ce avec un soupir de délivrance que M. Farnier sentait le train s'ébranler, le lendemain soir à neuf heures vingt-cinq précises, sous le grand hall vitré de la gare de Lyon ; il avait installé Emma dans un coin, déplié d'avance les couvertures. C'était avec un véritable attendrissement dans les yeux qu'il regardait cette jolie tête pâle lui sourire au milieu des capitons gris du compartiment.

C'était à la fois la joie d'une évasion et l'enivrement d'un enlèvement, car il enlevait vraiment sa femme à Paris où tous et toutes

avaient voulu la lui prendre, et c'est une Emma reconquise et enfin bien à lui qu'il ramenait à Avignon, une Emma consacrée par Paris, Paris où il l'avait vue convoitée et désirée par un public de premières, et sa joie de mari vainqueur n'était pas exempte d'un certain orgueil. Son Emma, l'avait-il assez chèrement disputée à la Ville ? et de quelles intrigues et de quelles calomnies n'avait-on pas essayé de salir leur bonheur ? C'était fini et bien fini, ces mauvais jours étaient déjà du passé, du néant, de la mort !... Et le Conservateur des hypothèques respirait bruyamment comme au sortir d'un cauchemar.

Mme Farnier avait fermé les yeux et M. Farnier, considérant ce visage au repos, constatait combien ces trois semaines de Paris avaient amaigri et pâli la jeune femme. Ce visage allongé, ces traits aîfinés, d'une expression quasi-douloureuse et ces yeux agrandis dans des cernes bleuâtres étaient d'une convalescente. Pauvre Florise d'Ellébreuse, il n'avait pas été seul à souffrir... Elle n'avait

pas été non plus seule à mentir, car cette dernière journée à Paris, M. Farnier l'avait passée à monter la garde et à veiller au bureau de l'hôtel, afin qu'Emma n'eût pas connaissance d'un ignoble article, dont la lecture l'eût certainement achevée. Sans qu'un nom y fût prononcé, l'odyssée du ménage à Paris y était racontée avec un luxe de détails qui ne permettait pas un doute sur l'identité des personnages : les intrigues de M. de Farenbourg, le désir affiché de M. Agrado et le flirt équivoque de Mme de Mauves y étaient présentés, interprétés et déformés de la façon la plus odieuse et la plus ridicule. Florise d'Ellébreuse y devenait une sorte de fiancée du roi de Garbe, passant de mains en mains et demeurant aux plus vicieuses, sinon aux plus offrantes ; la pouliche avait du sang. L'article avait paru dans *Le Scandale* du dimanche soir, des exemplaires avaient été adressés à l'hôtel Florian, l'un à M. Farnier, l'autre à madame. La chance avait voulu qu'Émile descendît, ce matin-là, au bureau de l'hôtel, il y

avait cueilli son courrier. A la vue des deux numéros, il avait de suite flairé un mystère. Déplier l'un, le parcourir et s'y reconnaître tout vif, lui avaient pris en tout trois minutes; l'important était qu'Emma n'eût pas connaissance de cette infamie, il donnait ordre à l'hôtel qu'on ne remît aucun courrier à madame, un peu souffrante, et, sans perdre une minute, sautait en fiacre : « Au *Laurier d'Or*, 20, rue de la Paix », avait-il dit au cocher.

Si le ménage Farnier avait hâte de quitter Paris, M. de Farenbourg n'était pas moins impatient de les voir partis ; les choses étaient loin d'aller à son gré, elles se gâtaient même tout à fait depuis trois jours. Non seulement cette petite provinciale opposait une résistance tout à fait inattendue chez une aussi jeune femme et d'une si notoire inexpérience, mais voilà que le mari s'en mêlait. Ce fonctionnaire se permettait d'avoir des scrupules, des révoltes et des volontés ; ça avait d'abord été la scène des lettres anonymes ; M. de Farenbourg

avait eu toutes les peines du monde à le calmer; le lendemain, ça avait été une autre scène à cause des propos de couloirs de l'Opéra; l'Avignonnais s'était permis de venir à son domicile et de lui signifier en cinq secs leur départ à lui et sa femme. De son autorité, il avait déclaré emmener Emma, sans se soucier des projets que lui, M. de Farenbourg, avait pu échafauder sur elle. « Rendez donc service aux gens », et ce mari grincheux menaçait de faire du scandale! Un nouveau M. Farnier s'était révélé. Qu'eût-ce été s'il eût connu la vérité, et, tout en maugréant, le journaliste, pris sans vert, avait signé son exeat au ménage. « Je vous aurai même un sleeping », avait-il ajouté.

Or, cela se passait le dimanche, entre trois et cinq heures, la matinée du lundi s'annonçait encore plus grosse d'orage. En arrivant aux bureaux du *Laurier*, M. de Farenbourg trouvait son secrétaire particulier et tous les garçons de bureaux en émoi ; toute la maison avait déjà lu le *Scandale* et reconnu le direc-

teur ; M. de Farenbourg rentrait dans son cabinet et il y dépouillait le courrier posé sur la table. M. Fichet, son secrétaire, lui désignait sous bande, à son adresse, trois des journaux incriminés ; M. de Farenbourg déchirait, dépliait et lisait.

L'article est intitulé « une nouvelle Recrue », Une jeune Grecque des îles amenées à grands frais à Athènes par un ruffian de marque, pour y être vendue à un riche marchand de papyrus, y était rencontrée par une courtisane experte dans les pratiques saphiques, et la blonde Milyta, destinée à la couche du richissime Hécus, devenait l'amie docile et reconnaissante de la brune Illynis. La barque affrétée pour Cythère faisait escale à Lesbos. Un mari plus bête qu'une oie sacrée accompagnait cette proie d'alcôve et, aveugle ou roublard, on ne savait trop ! empochait dans sa ceinture les gros gains échus à sa femme. C'était le Léno légitime. L'auteur du pamphlet avait transposé la scène à Athènes pour égarer un peu les soupçons ; les allusions étaient

si transparentes qu'elles fondaient comme neige au bout de cinq lignes ; le ruffian, marchand d'esclaves et propriétaire d'un collège de joueuses de flûtes, tenait une échoppe à l'enseigne du *Myrthe d'argent*, et le négociant Hécus possédait la plus curieuse collection de vases de Corinthe et les plus beaux tableaux d'Apelles. Quant à Milyta, son portrait tracé avec mille complaisances était presque mot à mot le même qui avait paru dans le dernier numéro du *Laurier*; il n'y avait pas de méprise possible. M. de Farenbourg repoussait le journal d'un geste dégoûté. « Il fallait s'y attendre. C'est la réponse de Noirmont. Nous n'avons pas attendu longtemps. Ah ! j'avais prévenu M. Agrado. Il n'a pas voulu m'écouter ; on en parlera pendant deux jours, et puis après.... », et le directeur de la Revue faisait le geste d'expulser en l'air de la fumée de cigarette : « Mais le mari, voilà, car Noiremont a dû envoyer des numéros au mari et à la femme, aux deux. Il ne va pas être commode à calmer, le fonctionnaire, il est sorti de ses

gonds. Ah! ces gens de province, on m'y reprendra à ces concours littéraires et à ces muses de département; ah! pourvu qu'il ne nous mette pas quelque sotte affaire sur les bras! » La porte d'entrée claquait bruyamment. « C'est lui, pensait tout haut M. de Farenbourg, c'était prévu, ah! nous l'avons, nous n'y coupons pas à la corvée. »

M. Farnier se précipitait dans le bureau, d'un pas délibéré; il fonçait sur M. de Farenbourg; le directeur s'était levé, et, très froid, lui désignait un siège; le mari d'Emma s'était arrêté, il avait aperçu étalé sur la table, le numéro du *Scandale*. « Vous avez lu? articulait péniblement M. Farnier. — Je lisais, faisait M. de Farenbourg. — Et vous avez reconnu? — Naturellement, c'est stupide et ignoble. — Oui, mais l'auteur? — L'auteur? vous ne connaissez pas l'auteur? ah! c'est vrai, vous êtes d'Avignon. — Vous le connaissez, vous? — Sans doute, il est signé cet article. — Vous connaissez l'auteur? faisait M. Farnier, son nom, son adresse, donnez-les-

moi à l'instant ! — Pourquoi ? — Mais pour aller claquer, gifler, assommer cet homme. S'il le faut je retournerai à la salle d'armes, j'en ai fait autrefois. — Ne dites donc pas de bêtises, mon cher ami. — Comment, des bêtises ! on nous insulte, moi et ma femme, on la traite comme une fille, et.... — D'abord, Mme Farnier n'est pas nommée, pas plus que vous et moi, et pas plus que personne. Oh ! je sais très bien que je suis visé. C'est moi le ruffian ; l'article est anonyme, c'est donc une lâcheté. La perfidie, l'habileté même des allusions sont un aveu que l'auteur est un poltron ; il peut toujours se retrancher et dire qu'il n'a voulu viser personne. C'est vous, ce cocu ; votre femme est cette fille, et moi ce ruffian. Est-ce que je me fâche, moi ? »

Tant de sang-froid déconcertait et faisait bouillir le mari d'Emma : « L'auteur d'un article pareil, cela se cravache ou cela s'assomme ! et vous ne pouvez pas vous colleter avec Noirmont. On crierait à l'assassinat ; c'est un nain et vous êtes un géant ; le gifler,

lui envoyer des témoins et le traîner sur le terrain, ce serait proclamer que vous avez reconnu votre femme : toute la honte serait pour vous ! Qui est-ce qui lit le *Scandale* ? On n'en parlera plus d'ici trois jours, l'article n'est pas signé, donc il ne compte pas, et le serait-il... une baronne des Glaïeuls, on ne se bat pas avec une baronne des Glaïeuls, ce Noirmont est d'un sexe incertain. »

Une sonnerie de téléphone appelait M. de Farenbourg à l'appareil, il s'excusait auprès du fonctionnaire. C'était M. Agrado qui téléphonait. Il venait de lire l'article et il était navré pour Mme Farnier qui était bien la plus parfaite honnête femme, et priait instamment M. de Farenbourg de faire tout pour étouffer l'affaire ; il fallait que le silence s'établît autour du nom de Mme Farnier ; il fallait avant tout que la jeune femme ignorât. Dès l'instant que la beauté et le talent de Mme Florise d'Ellébreuse déchaînaient de pareilles haines et que la sottise et l'envie recouraient à de pareilles armes contre une innocente et délicieuse

jeune femme, il valait mieux que Florise d'Ellébreuse disparût momentanément de Paris; il fallait que le ménage retournât à Avignon : M. Agrado comptait sur l'amitié de M. de Farenbourg pour y décider M. Farnier. « Quant au roman, ajoutait le banquier, accordez-leur ce qu'ils demanderont par ligne et réexpédiez-les au plus vite dans leur Comtat-Venaissin. »

Le journaliste revenait au Conservateur des hypothèques : « C'était justement M. Agrado qui me parlait ; j'aurais voulu que vous entendiez ce qu'il m'a dit », et le journaliste répétait la communication au mari, à peu de choses près.

Émile demeurait perplexe. Ainsi tout le monde était contre lui, tous ne se rencontraient que sur un même point, leur départ immédiat de Paris et leur retour en Provence. « Mais ce misérable, cette crapule de Noirmont, mâchonnait Émile entre ses dents. — Oh ! celui-là, rassurez-vous, je m'en charge, scandait le journaliste d'une voix lente,

M. Agrado est intimement lié avec le Préfet de Police, je vais recommander la baronne des Glaïeuls au service des mœurs. »

Vingt minutes après, M. de Farenbourg congédiait M. Farnier, enfin plus calme. Le traité de sa femme, dûment signé avait eu raison de ses dernières indignations. « Oui, cher ami, comptez sur moi à Avignon; je m'arrêterai vous y dire bonjour, quand j'irai, cet hiver, à Monte-Carlo, et, en attendant, que Mme d'Ellébreuse travaille et prenne tout son temps, elle nous doit un chef-d'œuvre, mais aujourd'hui, faites bonne garde, il ne faut pas que Mme Farnier connaisse cet ignoble article. »

M. de Farenbourg avait une idée derrière la tête : il ne renonçait pas si facilement à ses idées de vengeance. M. Farnier à peine expédié, il sonnait un garçon de bureau et donnait ordre d'acheter douze numéros du *Scandale*. « Non, quatorze, ajoutait-il en consultant sa montre. Vous découperez cet article, faisait-il en indiquant le pamphlet de Noir-

mont, et me remettrez les coupures. » Puis il commandait à la copiste à la machine de la *Revue*, quatorze enveloppes à cette adresse : Madame de Mauves, 12, rue Nouvelle (Paris). « Par pneu remis toutes les demi-heures, elle aura fini de tout recevoir à huit heures; à neuf heures elle sera à point. »

Le même soir, à dix heures moins vingt, au moment où le rapide P.-L.-M. emportait en Provence le ménage Farnier évadé de Paris, le bruyant et banal et méprisant public des répétitions générales se répandait en gouaillant dans les couloirs du Vaudeville. C'était le premier entr'acte : les amis de l'auteur y débinaient la pièce et les fournisseurs des étoiles niaient l'élégance de leurs clientes. « Ah ! non, c'était un vrai plaisir que d'habiller celle-là, elle ne faisait pas valoir les toilettes. » Parmi les éreinteurs les plus féroces se distinguait le petit Noirmont. Dressé sur ergots, cambré, crêté comme un coq, il s'agitait et pérorait suspendu aux bras de son ami le jeune sculpteur géant; des demi-mondaines le suivaient, amu-

sées et attentives, saintes femmes enjoaillées de ce mauvais Christ de cabinet particulier à l'haleine malsaine, au front purulent. Le beau Maxence, cette chère des Glaïeuls, se rengorgeait dans la spéciale fierté qu'un article très lu et très commenté à Paris, le matin ou la veille, donne à celui qui l'a commis. Or, celui du *Scandale* avait porté, et l'eczéma de Noirmont était rayonnant. M. Agrado n'était pas dans sa loge; l'absence du ménage Farnier s'y faisait aussi remarquer; le trio dénoncé par sa verve n'avait pas osé affronter le public parisien. C'était un triomphe : et, encensé par ses belles auditrices, Maxence Noirmont sautillait et frétillait auprès de son sculpteur norvégien. Tout à coup la porte d'une loge s'ouvrait et la courriériste se trouvait en face d'une grande femme très pâle, la gorge sertie dans un corsage échancré de velours noir. Maxence avait un mouvement de recul, car il avait reconnu la femme.

Mme de Mauves tenait à la main un numéro du *Scandale*; elle saisissait le journaliste par

un bouton de son habit : « Monsieur, vous savez ce que l'on fait aux chats mal élevés ; on leur met le nez dans leurs ordures », et elle approchait la feuille imprimée du visage de Noirmont, il voulait éviter le mouvement, mais deux autres femmes pesaient de tout leur poids à ses épaules, Mme Egly et miss Topsy s'étaient suspendues, chacune, à un de ses bras et tandis qu'elles le maintenaient immobile, Mme de Mauves lui frottait violemment la face avec le *Scandale* froissé en tampon. Le papier rude égratignait les joues, les boutons des tempes saignaient, le journal s'était taché de sanies et de sang, et les trois femmes riaient d'un rire faux, éclatant et cruel. « Son maquillage ne tient pas », pouffait la jolie Mme Égly. On avait fait cercle autour du groupe. « Orphée et les bacchantes », ricanait un habit noir ; — le journaliste était enfin parvenu à se débarrasser de ses agresseurs. « Madame, madame, mesdames, faisait-il en épongeant sa face tuméfiée et en rajustant son plastron, je me vengerai, vous me rendrez

raison. — Mais comment donc, s'exclaffait la chroniqueuse de sports, j'attends vos témoins. A vos ordres ; je fais des armes », et, d'un geste bref, lui cassant sur le nez les branches nacre et soie d'un frêle éventail : « voilà ma carte, Bataille de dames ».

Arrêté au fond du couloir, un sourire aux lèvres, M. de Farenbourg assistait.

BIBLIOTHECA

TABLE

I Lauréate 1
II. M. de Farenbourg 19
III. Devant l'objectif 41
IV. Pour réussir ! 63
V. L'avant-goût de la gloire 85
VI. La consécration 107
VII. Chers confrères 129
VIII. Tuyaux précieux 157
IX. L'arrière-goût de la gloire 189
X. Le réveil 215
XI. Le collier de la reine 237
XII. Evadée 257

ÉVREUX. IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY ET FILS

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

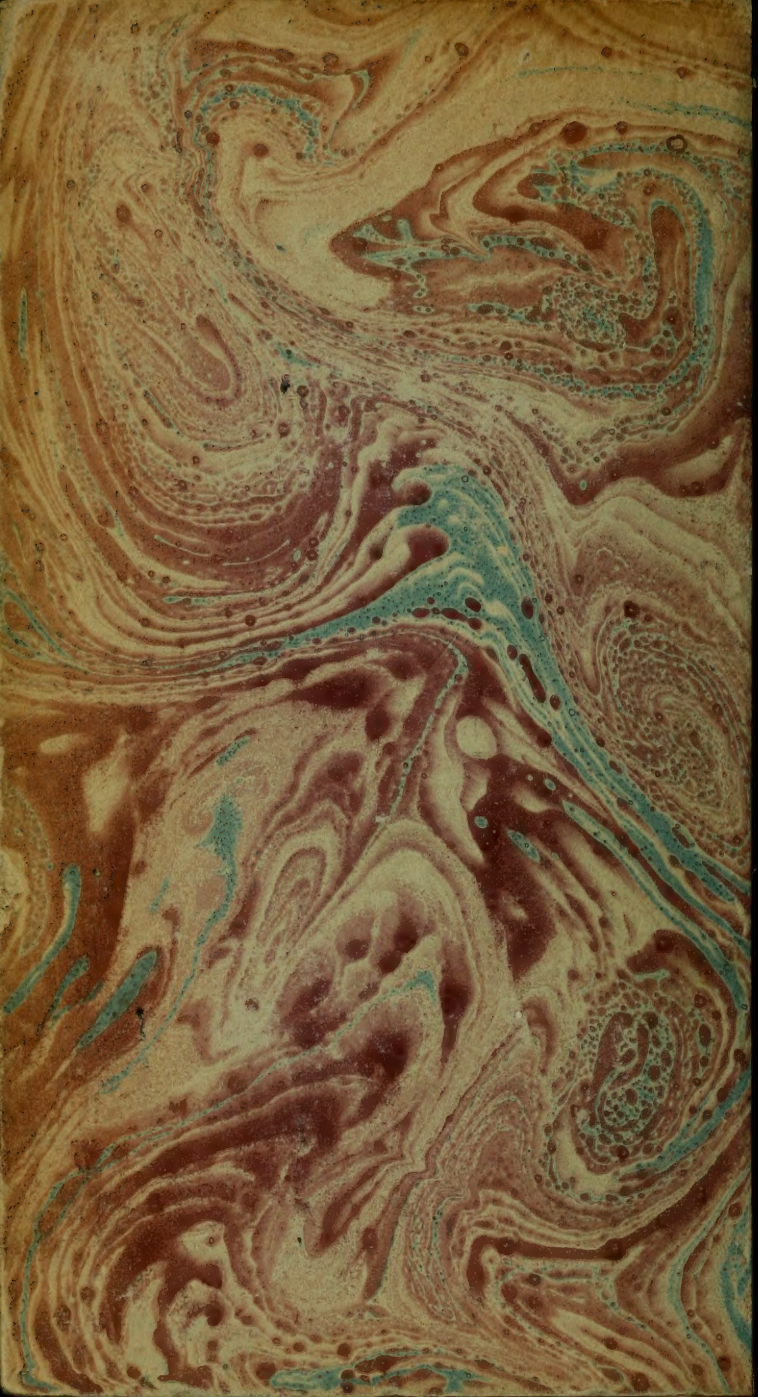
The Library
University of Ottawa
Date due

P.E.D. / I.L.L.

JUN 2 3 2009

MORISSET

UO JUIN 0 2 2009

a39003 002453370b

CE PQ 2235
.D93M3 1908
COO DUVAL, PAUL MAISON POUR
ACC# 1221944